REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE

N° 3 JUILLET - SEPTEMBRE 1927
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 3 :

François BOUCHARDY	*Amiel et nous*	211
	Légende	226
Maurice DENIS	*Planche hors texte*	
Pierre AEBY	*La politique du Bienheureux Nicolas de Flue*	227
René LEYVRAZ	*Les Chemins de la Montagne.* VIII. La leçon de l'exil . . .	244
Eugène DÉVAUD	*Instinct, Sublimation, Ecole active*	269
Charles JOURNET	*L'Art imite la Nature*	279
Dom Paul RENAUDIN O.S.B.	*Calvinistes et Orientaux schismatiques*	282
Plusieurs chroniques	Civilisation : C. J. — Souveraineté populaire : F. C. — République conjugale : C. J. — André Gide : F. B.	295
Bibliographies		312

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro. . . . . » 3.—

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX I. 1607

ARTICLES RELIGIEUX

EDITIONS

LIVRES DE PIÉTÉ

DE

L'art catholique

PARIS

IMAGES -- ESTAMPES
(collections complètes)

Reproductions de
STATUES et CRUCIFIX

La revue des Jeunes

PARIS

Somme théologique de Saint-Thomas
en cours de publication
texte latin,
traduction française.

Dépositaire des

LIBRAIRIE SAINT THOMAS D'AQUIN

SAINT MAXIMIN

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Mame - Dessain - Pustet - Desclée, etc.

Nouvelle Librairie Nationale :: **Editions Spes, Paris**

Service de Commission

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques.*

ABONNEMENTS A «NOVA ET VETERA», SANS FRAIS

Fourrures-Pelleteries

Tigre Royal

Genève

60 Rue du Rhône

CIGARETTES
SATO

.·.

Générateur de l'inspiration, le tabac se fait l'auxiliaire et le serviteur de l'intellectuel, entr'ouvrant les portes de la mémoire, dessinant dans les volutes et les arabesques de sa fumée toutes les images qui se refusaient au cerveau paresseux ....

.·.

CIGARETTES
OPHIR

BANQUE DE L'ÉTAT DE FRIBOURG

FRIBOURG (SUISSE)

GARANTIE DE L'ÉTAT

CAPITAL ET RÉSERVE FR. 34,450,000.—

TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Librairie Vve J. C. Meyer Fribourg

70 PLACE DE LA CATHÉDRALE

QUELQUES NOUVEAUX LIVRES

La vie et les œuvres de quelques Grands Saints. 2 volumes, par E. BAUMANN, G. BERNANOS, L. BERTRAND, E. GILSON, J. MARITAIN, etc. . . . . fr. 7.—

J. MARITAIN, Art et Scolastique. Nouv. édit. revue et augmentée » 5.—

Collection, La Vie chrétienne:

E. B. ALLO (Prof. à l'Université de Fribourg), *Le Scandale de Jésus* . . . . . » 3.—

CH. JOURNET, *L'Union des Eglises* . . . . . » 3.—

J. LEBRETON, *La Vie Morale aux premiers siècles de l'Eglise*. A paraître prochainement.

MGR BATIFFOL, *Les origines de la Papauté*. A paraître prochainement.

Souscrivez à ces derniers ouvrages avant qu'ils manquent en librairie.

Si vous ne connaissez pas *Le Visage de Rome Chrétienne* quelques fascicules vous seront envoyés à l'examen.

AMIEL ET NOUS[1]

I

AMIEL qui si souvent recommanda, pour mieux comprendre, une sympathie sans condition et qui prétendit pénétrer jusqu'à l'âme des êtres et des choses, a toujours montré — sauf une fois peut-être — à l'égard de la doctrine, de l'attitude, des habitudes catholiques une hostilité sans déguisement.

Alors qu'il était à Berlin, en 1848 [2], esquissant de juvéniles projets pour son retour, il se demandait quelles conditions étaient requises par une renaissance genevoise. Il admettait que la Genève moderne était mixte. Mais après avoir noté qu'une concilitaion lui paraissait impossible du protestantisme et du catholicisme, ses projets s'édifiaient dans l'ignorance de l'élément nouveau, et peut-être dans l'intention d'une lutte à engager contre lui.

A vingt-cinq ans de distance, après avoir vécu à côté des catholiques de Genève, au temps du Kulturkampf, au moment où des protestations s'élevaient chez ses core-

[1] HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL, *Fragments d'Un Journal Intime.* Edition nouvelle... précédée d'une introduction par Bernard BOUVIER. Paris Crès. Un certain nombre de lettres ont été déjà publiées dont les lettres à Berthe Vadier, par J. CARMAGNOLA-RICHARD, *Berthe Vadier et une correspondance inédite de H.-F. Amiel.* Genève 1925. Il faut souhaiter que la correspondance nous soit livrée d'une façon plus complète et que la biographie d'Amiel nous soit enfin racontée d'une manière convenable. M. Bouvier, nous doit cette biographie. Pour la bibliographie, voir le récent ouvrage de M. BOPP, *H.-F. Amiel. Essai sur sa pensée et son caractère d'après des documents inédits.* Paris 1926.

[2] T. I, page 10.

ligionnaires eux-mêmes, il semble n'avoir jamais eu l'idée de faire entendre la sienne.

Berthe Vadier [1], dans une de ses lettres, l'entretenait de l'affaire de Notre-Dame. Il répondait en reconnaissant que la question était chatouilleuse, en effet. Le terrain appartenait aux non-romains (majorité), le bâtiment, « je crois », aux ultramontains. Alors il proposait une transaction. Evidemment le cas l'embarrassait — mais la passion était tout près de décider...

La passion, elle éclate dans le *Journal intime*. Je n'oublie pas que le *Journal*, c'est plus de seize mille pages dont quelques centaines seulement ont été publiées, mais j'ai lieu de croire que sur les points qui présentement nous intéressent, l'inédit n'apportera rien de neuf absolument. Pour quelques lignes sur le catholicisme, combien d'autres où l'aversion l'emporte sans lutte sur l'équité:

> La pensée catholique ne peut concevoir la personnalité, maîtresse et consciente d'elle-même. Son audace et sa faiblesse viennent d'une même cause: la non-responsabilité, le vasselage de la conscience, qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie, qui proclame la loi mais ne lui obéit pas, parce qu'elle est hors d'elle-même, non en soi... Du catholicisme et de l'épicuréisme on ne revient pas, pas plus que de la mutilation virile [2].

Un jour de regret: « Où est le mérite d'être cendres » ? Il désire la sagesse et déjà la tient:

> Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage: c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle; y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immortelle des vrais chrétiens [3].

---

[1] 5 janv. 1875. CARMAGNOLA-RICHARD, p. 358.
[2] T. I, p. 118, 119.
[3] T. I, 301, 303.

Et il accuse aussitôt certains chrétiens de défier cette sagesse, d'ajourner la vie, de distinguer le saint homme de l'homme vertueux. « Cette erreur est bien un peu celle de tout le moyen âge et peut-être du catholicisme dans son essence. »

Quoi encore ? Si le catholicisme c'est le mépris de la vie présente, c'est la coupable poursuite des biens futurs. Le sacrifice actuel est un bas calcul qu'il oppose à la noblesse du stoïcisme lequel ne s'appuie sur l'espoir d'aucune récompense. Et, pour négliger des attaques plus vulgaires[1], toujours le catholicisme lui représente une servitude, par défaut d'intériorité, par raideur logique à la fois et routinière ; une véritable indigence morale, une indigence ignominieuse, parce qu'il détruit des valeurs, méprise des biens, — mais par calcul. Doublement criminel, il mutile la réalité et dégrade l'idéal [2].

Le profit serait mince à relever purement et simplement des critiques qui n'ont pas tout l'éclat de la nouveauté et ce serait une naïveté un peu grosse, assurément, de les colliger pour montrer qu'Amiel ne fut pas catholique. Mais si nous disions d'où elles procèdent ? En découvrir la source, ne serait-ce pas en découvrir l'exacte signification ? Ne serait-ce pas évoquer, parmi les dix ou douze portraits plausibles, Amiel encore, non pas le meilleur, le plus beau, celui que caresse parfois l'aile du génie, mais le plus intime, peut-être le plus vrai ?

II

Amiel a eu la passion de la liberté. Il faut l'entendre de l'ordre de l'esprit et conséquemment de l'ordre moral.

« Mon idole c'est la liberté ». Ce n'est pas une idole, mais beaucoup d'idoles — parmi lesquelles les commentaires du *Journal* nous attestent qu'Amiel avait choisi la plus séduisante, la plus artificieuse, non la moins cruelle.

---

[1] « Le catholicisme laisse trop voir ses intérêts de boutique à chaque lit de mort. » T. III, 294.

[2] T. II, 171 et ss., etc.

Il est certain qu'il y a en moi quelque chose d'insaisissable, d'incoercible, d'indéfinissable, de délié et de subtil, qui est l'esprit, dont les ressources, les métamorphoses et les caprices défient le calcul et se moquent des classificateurs. A côté de cette flamme légère, tout paraît lourd, momifié, cristallisé, épais, uniforme, opaque, pédant. L'esprit est un feu follet, qui laisse patauger les sots, les cuistres, les philistins, les animaux de routine, les ruminants, les crustacés, et n'a pas la moindre velléité de leur prouver qu'il a des ailes. Il rit de leur bêtise et s'amuse de leurs bévues. Tous les captifs, les bornés, les muselés se croient libres, et traitent les libres d'extravagants. C'est un plaisir qu'il faut leur abandonner [1].

Beaucoup plus tôt, il avait écrit:

Pour moi rien n'est conclu, je ne veux pas me lier, aussi je reste pour le public, problème et forme, causerie, poésie, indétermination, liberté...

Toute croyance spéciale lui paraît une ankylose et une obtusité. Aussi après avoir reconnu les mérites de la foi, en marque-t-il avec hâte les inconvénients, les périls, et cherche-t-il à la ramener, pour la désarmer, à une pure disposition intérieure [2]. Quand il la distingue de la théologie, ce n'est pas seulement au sens ordinaire et catholique, c'est pour accuser fortement son opposition à tout énoncé décisif. Aussi bien Amiel ne croit-il pas, ou bientôt ne croit-il plus, à une révélation extérieure, à une vérité surnaturelle venue par la voie des livres ou par la tradition.

Il n'y a pas davantage de philosophie pour celui qui prétend s'ébattre librement dans le champ des idées. Il doit, pour le jeu de son esprit, nier toute résistance, réserver toute affirmation ou toute négation définitive. Les mots, les formules, leur contenu, asservissent, limitent. Poser son seul acte intérieur, le donner comme une manifestation passagère et de valeur relative, c'est à quoi se doit réduire pour ne pas s'altérer, la vie de l'esprit. Amiel aboutirait

---

[1] T. III, p. 82.
[2] II, 253-5.

au scepticisme le plus ordinaire, si, d'abord, le scepticisme ne lui paraissait pas, plutôt qu'autoriser le mouvement, prématurément l'arrêter: il lui préfère une sorte de panthéisme (impressionniste ordinairement) qui autorise et justifie la métamorphose, et, pour employer son langage, la « déplication » et la « réimplication » :

> Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme lieu de vision et de perception, comme personne impersonnelle, comme sujet sans individualité déterminée, comme déterminabilité et formabilité pures, et par conséquent ne me résignant qu'avec effort à jouer le rôle tout arbitraire d'un particulier inscrit dans l'état-civil d'une certaine ville, d'un certain pays... La virtualité pure, l'équilibre parfait est mon refuge de prédilection. Là je me sens libre, désintéressé, souverain [1].

Il ajoutait:

> Est-ce un appel, est-ce une tentation ?
> C'est l'oscillation entre les deux génies, grec et romain, oriental et occidental, antique et chrétien. C'est la lutte entre deux idéaux, celui de la liberté, et celui de la sainteté. La liberté nous divinise, la sainteté nous prosterne. L'action nous limite, la contemplation nous dilate. La volonté nous localise, la pensée nous universalise. Mon âme balance entre deux, quatre, six conceptions générales et antinomiques, parce qu'elle obéit à tous les grands instincts de la nature humaine, et qu'elle aspire à l'absolu, irréalisable autrement que par la succession des contraires... J'aime tout et je ne déteste qu'une chose, savoir l'emprisonnement irrémédiable de mon être dans une forme arbitraire, même choisie par moi. La liberté intérieure serait donc la plus tenace de mes passions et peut-être ma seule passion. Cette passion est-elle permise ? Je l'ai cru avec intermittence, et je n'en suis pas parfaitement sûr.

Les intéressantes étrangetés de ce texte-là !

En établissant tant d'oppositions, ne signifie-t-il pas déjà les incapacités d'Amiel ? La liberté de l'esprit, ainsi, est opposée à l'action — à l'action sainte ! La liberté exige une prudence privative, une abstention. Pour être libre,

---

[1] T. II, p. 60.

spirituellement, il importe de ne s'engager en aucune façon — par l'affirmation, la négation ou l'action.

Il se refuse toujours, par instinct de liberté [1].

Se refuser, ne pas s'engager ! N'est-ce pas toute une partie de l'existence d'Amiel qui appelle ces verbes négatifs? vouloir dire oui à tout, c'est rigoureusement dire non. Cette plasticité indéfinie de l'esprit s'accompagne naturellement d'indigence pratique. Si Amiel suivait sa pente, pente de sa « liberté », il éluderait complètement l'action. Son ardeur à connaître, à posséder, s'éteindrait vite dans l'oisiveté froide du désenchantement.

Il faut voir l'idée qu'il avait de l'idéal monastique ! Une nouvelle fit sur lui une impression inconcevable: C'est l'*Histoire hollandaise* de Madame d'Arbouville, dont il disait: « elle me transperce jusqu'aux moëlles ». Il s'agit d'une jeune fille que son père a fait enfermer dans un couvent pour la séparer de celui qu'elle aime. Après quelques mois, la captive s'est laissé prendre aux charmes de sa captivité. Alors que maintenant ses vœux les plus ardents de naguère pourraient être exaucés, elle se détourne à jamais de son fiancé pour demeurer dans sa cellule.

Si l'art est très médiocre de ce petit roman au sujet trop difficile et même scabreux, il lui échut cette étrange fortune de faire sentir à Amiel « le pathétique prodigieux du catholicisme » [2].

Que n'a-t-il choisi des sources plus pures ! Amiel voit là, sans doute, l'amour de Dieu: « La nostalgie céleste s'empare de mon cœur ». Mais surtout de la démarche de l'héroïne il admire, il envie l'aspect négatif, du moins l'aspect reposant — ce silence qui permet de dormir en Dieu.

Qui n'a jamais eu ou n'a plus aucune foi à la vie et au bonheur, qui n'attend rien du temps, rien des affections, rien des hom-

[1] T. I, p. 219. — Il n'est pas besoin d'insister sur l'« actualité » de cette attitude. La *Nouvelle Revue Française* (1er mai 1917) rappelait un passage de J. Rivière qui paraît détaché du *Journal Intime*. Un exemple parmi beaucoup d'autres.

[2] T. I, p. 135. Cf. t. II, 96.

mes et des choses, c'est-à-dire qui a senti mourir en lui tout désir, celui-là peut demander à voir s'ouvrir pour lui les portes d'un monastère.

Plus perspicace, ailleurs, il devait reconnaître qu'un tel quiétisme — à qui demeure étranger l'amour pur — n'aurait plus sa place en nul couvent d'aujourd'hui. En effet, si les plus grandes douleurs ou les plus grandes fautes, pour être consolées ou regrettées, ont besoin d'un abri plus sûr, chrétiennement subies ou déplorées, elles ne réclament pas le sommeil ! A plus forte raison, semble-t-il, la véritable vocation, qui est un appel et un assentiment bien positif. Le religieux prononce un oui sonore, pour la vie, et quotidiennement renouvelé. Le véritable chrétien aussi dit oui, qui accepte, qui obéit: « Que votre volonté soit faite... » Trouve-t-on chez Amiel une semblable soumission? Il ne nous semble pas. Quelquefois une formule est insérée qui met quelque rigidité stoïcienne dans le jeu désordonné des intentions, des tendances, des désirs. Mais le stoïcisme lui-même n'aide pas à définir vraiment chez Amiel la *liberté*. Liberté, ce serait bien pour lui, entière disposition de soi-même, indéfinie possibilité, puis inaction. Et à cette idole tout serait sacrifié, si....

III

Si Amiel n'avait reçu une éducation chrétienne, s'il n'était par intermittence habité par des images, des idées, des sentiments chrétiens, s'il ne croyait à une morale. Il y a pourtant le devoir. L'image du Christ est évoquée dans le *Journal*. Amiel le révère comme unique, sinon comme Dieu. Surtout, il a la conscience vive du mal, du péché. Lui que l'orgueil spirituel semble à tout moment guetter pour le précipiter dans l'extravagance spéculative (esprit désincarné, ne communique-t-il pas avec l'essence de l'univers ?), il connaît sa misère morale. C'est un lieu commun: la tristesse d'Amiel lui vient, partiellement, de la distance qu'il a mesurée entre l'idéal et la réalité.

Sur la souffrance, sur sa conception chrétienne [1], il a écrit de belles lignes que nous ne sommes pas tenté d'oublier. Et si nous essayons ici de marquer des défauts et des divergences, qu'on n'y découvre pas indirectement, une sympathie pour les satisfactions épanouies ! Amiel n'est pas notre homme ; tel critique qui s'en amuse non plus [2]. Son moralisme ne nous fait pas peur parce que nous le trouverions exigeant. Nous le rejetons parce que nous le trouvons à la fois morne et illogique.

> La faiblesse de volonté amène la faiblesse de tête, et l'abîme, malgré son horreur, fascine alors comme un asile. Effroyable danger !
>
> Cet abîme est en nous, ce gouffre ouvert comme la vaste gueule du serpent infernal qui veut nous dévorer, c'est le fond de notre être ; notre liberté nage sur ce vide qui aspire toujours à l'engloutir. Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur son centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle Devoir, et dont la chaleur se nomme Amour. Cette petite flamme doit être l'étoile de notre vie... [3]

Conscience, Devoir, Amour.

Ces majuscules, sont-ce des majestés ? L'héroïsme d'Amiel s'arrête-t-il au couronnement des substantifs ?

Amiel croit au devoir. Son passage du point de vue moral, comme il dit, au point de vue psychologique ne fut jamais sans retour. L'attitude spectatrice ne lui suffit pas. Il veut que l'acte soit accompli qui satisfasse au dictamen de la conscience. Le positivisme, dira-t-il, en proscrivant la notion de but, tue l'activité, car l'activité sans but, sans espérance, sans direction n'est que folie. Il semble aller plus loin, momentanément, en donnant son adhésion à un finalisme moral. Le monde, pense-t-il, réalise progressivement le bien, mais non sans lutte, sans effort. L'individu

---

[1] T. II, 164.
[2] M. P. Souday.
[3] T. I, p. 148.

est soumis donc à la loi pour atteindre sa fin. Précisons: le sentiment le plus vif d'Amiel à de certaines heures, c'est le sentiment de sa responsabilité, et la responsabilité nous paraît exclure un panthéisme conséquent.

On a fait remarquer que les analogies peuvent être frappantes entre les morales panthéistes et la morale chrétienne, parce qu'au point de vue pratique, il n'y a pas grande différence entre ces deux affirmations que pourtant sépare un monde: l'homme doit faire le dieu, principe de la morale panthéistique; l'homme doit imiter Dieu, principe de la morale chrétienne. Mais on ajoutait aussitôt que le panthéisme conséquent est obligé de faire subir à la notion de morale une transposition radicale: « proposer aux hommes un *devoir*, faire appel à leur bonne volonté, comme s'il dépendait d'eux d'être bons ou mauvais, c'est là ce qui est interdit au panthéiste... Désormais, ce dont il s'agit, c'est uniquement de *définir ce qui est conforme ou non conforme à la raison* »[1].

De fait, Amiel ne se complaît pas dans les limites d'une morale à la Spinoza. Quand il affirme, et parfois très nettement la loi du Devoir, ce serait bien plutôt Kant qui l'inspirerait. C'est alors qu'il adresse à la morale chrétienne le reproche d'être intéressée. Mais étouffe-t-il dans ce moralisme desséché il regimbe contre tous les ascétismes et s'accuse soi-même d'excessive sévérité ! Conscience, Devoir. Les voilà qui perdent, malgré la majuscule, leur force impérative parce qu'ils ne sont pas l'expression d'un ordre transcendant, la voix même de Dieu ou son écho. C'est la grande tristesse du *Journal* de faire apparaître en ses pages les plus graves un signe non pas un acte ou un être. Le Devoir, la Conscience même avec l'exaspérante majuscule, idoles encore, idoles de glace sous un ciel inclément.

Allons au cœur du problème en allant au cœur d'A-

---

[1] Aug. Valensin, *A travers la métaphysique*, p. 112.

miel. En définitive, n'est-ce pas le feu de l'amour qui lui manque ?

Il consent d'abord un sacrifice, tous les sacrifices, puis il les juge absurdes. Les activités les plus hautes sont mésestimées au fond.

> Je sens que la charité a remplacé pour moi l'acte esthétique et scientifique, et je ne suis plus bon à rien qu'à être bon [1].

C'est saisir dans sa déficience, par son côté de privation la pratique la plus noble. Une loi, mais non pas l'amour des autres, non pas l'amour de Dieu.

D'où le caractère malgré tout impie du *Journal*.

In hymnis et canticis. Promenez-vous dans le *Journal*, vous n'y rencontrerez guère les lieux où l'on chante, les lieux où l'on prie, jamais ceux où la prière est un chant.

« L'étourdissement ou la prière sont les deux manières de rendormir l'ennemi (le découragement) » et Amiel ajoute qu'il n'a plus guère recours qu'au premier procédé, car la prière qui promet le repentir lui paraît une dérision [2].

Il dit ailleurs qu'il peut faire la prière de contrition, ou celle d'acceptation, car il subit sans révolte les lois universelles qui l'écrasent, mais il ne peut recourir à la prière de requête qui lui coûte et lui fait honte. Il a plus d'orgueil que Marc-Aurèle:

> Prière des Athéniens: « Fais pleuvoir, fais pleuvoir, bon Jupiter, sur les champs et les prés des Athéniens ! » Ou il ne faut pas prier, ou il faut prier ainsi avec simplicité et noblesse.

Dans sa soumission, il n'y a pas d'amoureuse confiance. Dieu [3] lui paraît un « beau nom » dont « nous baptisons » « l'ensemble de cet inconnu qui nous enlace et nous domine ». Chaque matin, celui qui prie lui dit: « Tu es le maître,

---

[1] T. II, 266.
[2] Bopp, *loc. cit.*, p. 14.
[3] Carmagnola, *Lettre à Berthe Vadier*, p. 380.

je me soumets, qu'il soit fait selon l'ordre inévitable, selon ta volonté » ! « Avant l'état global, nous ne pouvons mieux faire que d'accepter noblement et pieusement ce que nous ne pouvons empêcher. »

« Pieusement », dans un pareil contexte, demeure inefficace, lettre morte. La piété d'Amiel, c'est un front courbé, des lèvres fermées, fermées au cri de la révolte, peut-être, mais aussi au chant de la louange. Son moralisme ne lui fait pas pressentir la présence de Dieu. Il le retient de ce côté-ci du monde naturel, sans l'intelligence de ce que Pascal appelait les ordres, de leur hiérarchie — de la splendeur souveraine de la Charité.

Entre autres preuves voici une lettre à Fanny Mercier où il disserte sur *Polyeucte*. Si cette preuve n'est pas la plus forte, elle a l'intérêt du moins de l'inédit [1].

...Vos jugements sur *Polyeucte* me plaisent. Mais souffrez que je relève une distraction, comme en commet à tout coup Agénor de Gasparin. Les vertus de Pauline prouvent, dites-vous, la puissance et la beauté du christianisme. Mais c'est de la chronologie à rebours. Pauline qui est l'épouse modèle est païenne, Polyeucte qui est un singulier époux est chrétien. La philosophie du devoir vient du Portique, s'il vous plaît, et les beaux caractères de l'époque impériale, les nobles figures de femme *(sic)* aussi dont le martyrologe est moins connu, parce qu'aucun clergé ne les encense, ont stylé leur vie sur ces principes. Ne tombez pas dans cette routine apologétique, qui est aussi une contrefaçon d'histoire. Une école de vertu ne devrait jamais en devenir une autre.

Elle a trop de vertus { pour être catholique / pour être protestante / pour n'être pas chrétienne / pour demeurer chrétienne.

sont des alexandrins qui s'équivalent et qui ne prouvent rien. C'est la valeur morale qui est la mesure de toute chose, y compris la religion. La perfection, ou plutôt l'excellence relative de l'individu est l'essentiel et la valeur intrinsèque de la foi ou plutôt de la croyance est un leurre, un leurre dangereux. Il est telle église où il est bien plus aisé d'être un saint qu'un honnête homme, et

[1] Lettre aimablement communiquée par M. Bernard Bouvier.

où, pour entrer au Paradis, le pavillon du prêtre couvre la marchandise du gredin.

D'après mon expérience le titre de dévôt, d'orthodoxe, de fidèle ou même de chrétien est une étiquette neutre, qui laisse complètement intacte la question de valeur individuelle. Une monnaie est-elle une pièce valable ? On ne le sait qu'à l'épreuve. Ce qui détermine l'aloi des âmes, c'est leur nature réelle, et aucune de ces effigies, dont elles se masquent. Anglican, luthérien, grec, catholique, juif, musulman, ces mots nous apprennent seulement le milieu d'idées où un homme est né et a vécu; jamais ce que l'homme est, voilà ce qui nous importe, car dans son milieu tout se trouve. Toutes les catégories ne sont donc que des présomptions insignifiantes. Et Pauline n'a pas plus ou moins de valeur substantielle, parce qu'elle est de ce culte ou d'un autre, mais elle est grande parce qu'elle a une haute idée de la dignité morale, et qu'elle sacrifie tout au devoir.

Laissons les titres et les étiquettes: il est clair que ce qui détermine l'aloi des âmes, c'est leur nature réelle, non pas des effigies dont elles se masquent. Mais soutenir que Pauline n'a pas plus de valeur substantielle parce qu'elle devient chrétienne comme Polyeucte, c'est bouleverser la théologie du drame cornélien, lequel se réfère purement et simplement à la tradition chrétienne la plus sûre. Tragédie de la grâce, *Polyeucte* est fondé sur la distinction des ordres. Mieux que dans un conte de Madame d'Arbouville, Amiel pouvait y reconnaître le « pathétique prodigieux du catholicisme ». Assurément, l'honnêteté naturelle, la dignité morale sont des biens effectifs, de haute valeur. On les confond vite, cependant, avec la respectabilité bourgeoise, quand on ne tombe beaucoup plus bas. L'héroïsme chrétien, de saint Paul au Père de Foucauld, dépasse toute autre supériorité. Aussi, ordinairement, est-il taxé de folie. Par défaut d'élan, d'entrain spirituel, Amiel lui refuse son admiration. Mais l'imagine-t-on davantage sacrifiant dans le ravissement de son cœur, au Devoir ?

IV

L'hostilité d'Amiel envers le catholicisme est le signe de divergences fondamentales. Elle n'est pas pour autant justifiée ! Elle procède d'une pensée extraordinairement oscillante qui, dans sa prétention à l'universelle compréhension, manifeste une véritable incapacité à opérer une synthèse. A la raideur catholique selon Amiel, il conviendrait d'opposer la souplesse, le pouvoir indéfini d'assimilation du catholicisme authentique. C'est lui, Amiel, qui se débat dans de perpétuelles alternatives, avec l'obligation, pour retenir ceci, de rejeter cela. Disjoindre pour sacrifier, c'est pour lui une nécessité. Un catholique ne saurait consentir, par exemple, à la disjonction ruineuse des facultés pratiques et de la faculté spéculative, car raison pratique n'est rien autre chose que raison appliquée à l'action. Tour à tour l'on a pu voir, cette disjonction étant admise, la pensée exaltée aux dépens de l'action, l'action réputée seule importante, sans attache à la pensée ravalée. Demeurer dans la pure virtualité pour garantir sa liberté ou passer à l'acte par pur souci du bien, avec le sentiment qu'on est asservi, c'est dans les deux cas fausser les notions et s'abuser soi-même. Certes la prudence, vertu pratique par excellence, ne dépose son témoignage que dans l'acte réalisé, cet acte étant soumis à des règles que la conscience peut connaître ; mais ce serait une erreur de penser que dans ce passage à l'acte, il y ait comme une diminution, et que l'homme ne puisse agir qu'en renonçant à sa liberté. Ne pourrait-on prétendre, au contraire, que l'homme ne prend pleinement conscience de sa liberté qu'en l'exerçant ? Il y a, en effet, dans l'action, parce que singulière, un inconnaissable que l'intelligence spéculative la plus perspicace ne peut toujours réduire ; celui qui ne voudrait avoir, pour agir, que des certitudes mathématiques, ne devrait pas agir. En conséquence, ce qui est requis, ce n'est pas la connaissance spéculative seulement, mais la connaissance pratique qui se prend par conformité à la vo-

lonté droite et à l'amour[1].La vie est impossible à qui n'a pas un certain goût du risque, et c'est à la tenter avec ses risques, que l'homme éprouve qu'il est libre. Le point de séparation est ici, pour beaucoup d'adversaires du catholicisme, dans l'idée qu'on doit se faire de la liberté. La liberté ne consistera jamais pour des catholiques, ni dans le jeu déréglé de la pensée, ni dans une pratique purement gratuite, ou parcimonieusement consentie. Elle sera toujours dans l'exercice normal de nos facultés, dans une obéissance à des lois que nous n'avons pas faites ; elle est encore dans une confiance filiale, puisque notre destin, pour une part, à toute minute, émerge de l'imprévisible. Il y a la vérité, une vérité qui nous lie, pour nous livrer à l'Etre. L'analyse fait descendre Amiel au néant, au Zéro, comme il dit. Il y a la conscience, une conscience qui nous oblige. Le *Journal intime* répète à ce sujet de très injustes accusations. La conscience n'est pas seulement, aux yeux des philosophes catholiques, une source de renseignements, c'est elle qui constitue la moralité de l'acte. Elle est faillible, certes, elle doit être formée, informée (et en ce sens elle est hétéronome), mais c'est une faute toujours de se soustraire à ses ordres (en ce sens-là elle est autonome). Hétéronomie, autonomie, c'est encore une alliance possible. Il ne faut pas prendre des allures de Dieu, ni des attitudes d'esclave. Il ne faut pas s'exalter dans l'idée que l'on va absorber le monde, pour bientôt être accablé par la vanité du désir, pour être condamné à une résignation qui ignore à tout jamais l'abandon et la sérénité. La prière catholique est sans pusillanimité mais sans orgueil : « La confiance filiale n'a pas honte des malheurs d'enfants ni des désirs d'enfants qui leur correspondent... *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien...*, cela signifiera: Donnez-nous du secours en tout ce qui vaut pour nous quotidiennement: santé, ressources, affections, situations, entreprises, études,

[1] Cf. H.-D. Noble, O.P., d'après Cajetan dans saint Thomas d'Aquin: *La Prudence* (éd. 1925). Pg. 241.

travaux, commodités légitimes, victoires petites et grandes dans le combat incessant », car « tous nos désirs, même les plus minuscules, reflètent le grand désir où l'Infini lui-même est compris [1] . » Prière qui commence au grain de mil pour nous hausser jusqu'à Dieu de qui tout procède, à qui tout retourne. C'est de cette façon que le christianisme « absorbe le panthéisme » [2].

François BOUCHARDY.

---

[1] Sertillanges: *La Prière*, p. 73.

[2] T. I, p. 18. « Le christianisme, s'il veut triompher du panthéisme, doit l'absorber ». — Cf. Ch. Werner, *La Religion et le Christianisme d'après Amiel*, dans *Vers l'Unité*, octobre-novembre 1921, p. 37: « Le christianisme n'a pas encore compris profondément que l'esprit est vivant dans la nature; il n'a pas saisi l'unité de l'humain et du divin. S'il veut vivre, il doit rétablir cette unité qu'il a brisée. Est-ce à dire qu'il tombera dans le panthéisme ? Non, car si Dieu est présent dans la nature, la nature n'est pas Dieu. Mais il y a une vérité dans le panthéisme, et cette vérité, le christianisme doit se l'assimiler. C'est là ce qu'Amiel exprime par cette formule profonde: Le christianisme, etc. »

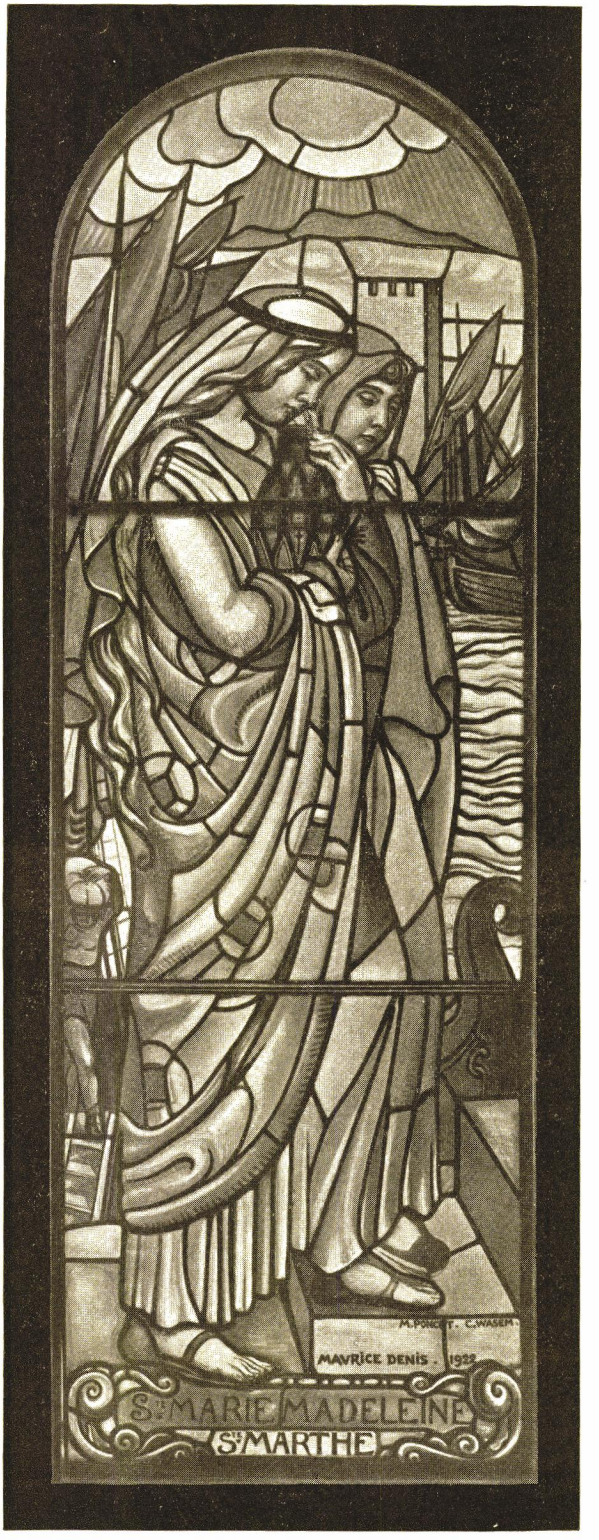
Ces lignes ne nous paraissent pas équitables à l'égard de la tradition philosophique chrétienne. Au reste, ce n'est pas notre affaire ici de discuter la formule d'Amiel qui demeure ambiguë. Je rappelle simplement que saint Thomas d'Aquin, dont on ne fera pas un panthéiste, ne craint pas d'énoncer que « Dieu est en toutes choses, et d'une manière intime ». Cf. *La Somme Théol.* Ia Qu. 8, etc.

LÉGENDE

« Quelques-unes de nos localités, dit Monseigneur Besson dans son beau livre sur Nos Origines chrétiennes, *avaient une réelle importance, alors comme aujourd'hui, par leur situation très avantageuse, plus encore que par le nombre de leurs habitants. Nos anciennes villes s'épanouissaient au bord des grandes routes. La voie romaine, venant d'Italie, par Aoste et le Mont-Joux, descendait sur Octodure pour se bifurquer à Vevey. Une branche principale montait de là par Moudon, Avenches, Soleure, dans la direction de Strasbourg et de Mayence ; l'autre rejoignait à Lausanne la route qui, venant du Midi des Gaules par Genève et Nyon, s'en allait en traversant Orbe, Pontarlier, Besançon, jusqu'au pays de Langres et dans le Nord. On ouvrit peu à peu des voies secondaires. En même temps, les fleuves et les lacs offraient des moyens de transport plus utilisés que de nos jours : la compagnie des bateliers d'Avenches et celle de Genève étaient puissantes...*

« Ainsi nos frères se trouvaient en relations avec des étrangers, hommes d'armes ou de commerce qui, les uns ou les autres, avaient entendu parler des chrétiens, connaissaient, pratiquaient peut-être leur doctrine. Au fond de ces riantes vallées ouvertes toutes larges aux progrès de la civilisation, parmi ces paisibles stations disséminées le long des routes de l'empire, dans le petit monde qui s'agitait autour des villas somptueuses des rives du Léman, la religion nouvelle dut avoir de bonne heure des disciples. D'abord rares et isolés, puis réunis en petits groupes, évitant par prudence d'attirer les regards, visités de loin en loin par quelque obscur missionnaire, ces premiers chrétiens n'ont pas laissé dans l'histoire leur souvenir. »

On a voulu représenter dans les vitraux de St-Paul les étapes du christianisme qui vient, par la Méditerranée, le Rhône, Lyon et Vienne, à la rencontre de Genève. Chacun sait la place qu'une ancienne tradition assigne, dans l'évangélisation de la Gaule, aux Saintes Maries de la Mer. Leur débarquement sur les côtes de Provence, en un paysage dont le caractère s'imprime si fort dans l'esprit de ceux qui l'ont vu qu'ils ne l'oublient plus, est un sujet dont la poésie a séduit Maurice Denis ; il a tenté deux fois de l'évoquer : dans son illustration de l'Histoire de la Nation française *de Georges Goyau, et dans le vitrail de Saint-Paul que nous présentons.*


M. POIRET ET C. WASEM
MAURICE DENIS 1923
STE MARIE MADELEINE
STE MARTHE

LA POLITIQUE DU BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

Au nom de Nicolas de Flue, notre esprit se reporte immédiatement aux temps troublés qui suivirent les guerres de Bourgogne. Le Bienheureux est, dans la mémoire de tous nos petits enfants, celui qui apparut à la diète de Stans et dont la parole, accompagnée du geste de bénédiction, apaisa l'animosité des Confédérés prêts à la guerre civile. Jusqu'à quel point cette image correspond à la réalité, nous aurons l'occasion de le dire. Mais Nicolas de Flue n'eût point été le pacificateur de l'Helvétie, s'il n'avait été au préalable l'homme de Dieu, « der Gottesfrund ».

Trop longtemps l'histoire commit l'erreur de sortir de leur milieu les hommes dont elle analysait la vie et les faits, comme si l'individu ne reflétait pas toujours pour une part plus ou moins grande l'esprit et les tendances de la société dans laquelle il se meut. Quiconque prétend apprécier la vie et l'activité de Nicolas de Flue ne saurait le faire qu'en cherchant à se rendre compte des aspirations religieuses de ce temps, comme il ne pourra pénétrer le mystère de la diète de Stans qu'en ayant sur l'orientation de la politique de l'époque une vue d'ensemble suffisante.

Cinquante années ne s'étaient point encore écoulées depuis la mort de sainte Catherine de Sienne, lorsque Nicolas, sur les genoux de sa mère, ouvrait son âme aux mystères de la religion. Le XIV^{me} siècle avait été dans le nord le siècle par excellence du mysticisme et le pays d'Obwalden se trouvait étroitement rattaché à ce mouvement par deux éléments significatifs. Le premier élément était le couvent de femmes d'Engelberg, l'un des foyers de cette tendance spirituelle; le second était l'affluence des anachorètes dans les préalpes de l'Entlibuch et de l'Obwalden. La dispute relative à la retraite de Merswin, le fondateur de la maison des Chevaliers de saint Jean à Strasbourg, bien connu des historiens sous l'appellation du « Gottfrund im Oberland », ne paraît avoir trouvé que récemment

sa solution dans les travaux du savant Père Denifle. Nicolas de Flue n'est que le successeur de ces ermites de l'Obwalden, et le voisinage immédiat de son confrère, le bon frère Ulrich im Mösli, prouve que la retraite de Nicolas n'était pas alors un fait unique. Envisagée sous cet angle, la décision de Nicolas de quitter les siens, n'en paraît pas moins héroïque certes, mais moins inexplicable, et l'acquiescement de sa famille avait été préparé par des séparations qui devaient avoir fait sensation dans le pays.

Mais de tous ces anachorètes, Nicolas a bien été le plus privilégié et il a, mieux que tout autre, mérité le nom de Gottesfrund. Les faits miraculeux qui entourent d'une auréole la personne du Bienheureux sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter bien longtemps. Cent traits signalaient Nicolas à la vénération de ses concitoyens et étendaient sa renommée bien au-delà des limites de l'ancienne Confédération. Si je me permets d'en citer, c'est que l'autorité de Nicolas, incontestable sur les princes qui venaient prendre ses avis de près ou de loin et sur ses concitoyens, ne s'explique que par la présence du surnaturel qui l'entourait comme d'un nimbe.

Dès son jeune âge, il se prépare, par d'austères mortifications, au jeûne, qui contribuera le plus à répandre sa réputation de sainteté. Dans sa retraite du Ranft il reçoit nombre de pèlerins et des plus célèbres; il prodigue à chacun, avec une clairvoyance insigne, les conseils et les consolations. Une calamité publique éclate; immédiatement on accourt à la cellule implorer l'assistance de l'ermite. La chapelle de Flueli marque encore aujourd'hui l'endroit d'où le Bienheureux, par le signe de la croix, éteignit subitement l'incendie qui avait dévasté déjà une partie de la ville de Sarnen et la menaçait toute entière.

Pendant les vingt dernières années de sa vie le Bienheureux ne consomma d'autre aliment que la sainte Eucharistie qu'il recevait d'abord tous les mois, puis un peu plus fréquemment lorsque la munificence de ses visiteurs et de ses compatriotes lui eût valu les services d'un chapelain. Ce jeûne absolu est le trait de sa vie qui illustra le plus notre Bienheureux. Les vieilles sources historique samassées avec un art et une patience infinis, par le Dr Durrer dans son beau livre sur « Bruder Klaus » ne laissent aucun doute sur ce point. Deux procédures probatoires, l'une de nature civile, l'autre de nature ecclésiastique, témoignent de toute l'importance que les contemporains attribuaient à ce jeûne mystérieux. Les premières enquêtes sont décrites entre autres par le doyen du couvent d'Einsiedeln, l'humaniste Albrecht von Bonstetten qui s'était rendu chez le frère Nicolas,

le 31 décembre 1478. Dans un rapport qu'il adressait l'année suivante à diverses personnalités: aux autorités civiles et ecclésiastiques de Nuremberg, à l'ambassadeur de la République de Venise et même au roi de France Louis XI, il dépeint dans le plus élégant des latins, comment les membres du conseil d'Obwalden, le Landamann à leur tête, craignant d'être l'objet de la risée publique s'ils se trouvent en présence d'un imposteur — «ne deriderentur tandem cum huiusmodi fama» — entourent en secret la cellule de l'ermite de gardes assermentés qui l'épient jour et nuit et qui, dans leur rapport, déclarent qu'aucun aliment ne peut être parvenu à frère Nicolas, si ce n'est du ciel — «nisi celitus esset». La seconde enquête fut plus pénible pour le Bienheureux et faillit lui coûter la vie. Pas plus que le Conseil d'Obwalden, l'évêque de Constance, dont dépendait alors la Suisse centrale, n'entendait se laisser mystifier. Son enquête fut plus sévère encore, plus complète. Hermann, évêque de Constance, tient tout à la fois à savoir s'il est vrai que Nicolas jeûne d'un jeune absolu, et si ce jeûne est une inspiration de Dieu ou du démon. Il envoie au Ranft son vicaire général avec mission de présenter à l'ermite trois morceaux de pain et une pinte de vin béni à la Saint-Jean. Si l'ermite consent à les consommer, c'est qu'il jeûne de par la volonté de Dieu, s'il s'y refuse c'est qu'il tient de Satan et son procès sera bientôt jugé. Nicolas demande tout d'abord que cette épreuve lui soit épargnée. Le vicaire général lui enjoint d'obéir. Nicolas s'exécute. Mais à peine a-t-il mangé ce qui lui avait été présenté qu'il est pris de crampes si violentes que trois jours durant, il est entre la vie et la mort: c'est la dernière fois que le Bienheureux s'est nourri d'un autre aliment que de l'Eucharistie; or cette épreuve lui était imposée en 1469 et il ne devait mourir qu'en 1487.

Rien de surprenant que Dieu se soit complu en une intime familiarité avec son serviteur. Les apparitions de saints ne lui avaient point été ménagées et la grâce suprême lui advint dans la contemplation du mystère de la sainte Trinité. On connaît cette apparition merveilleuse de la face de l'Eternel, que Nicolas fit peindre, sous l'aspect de rayons et de cercles concentriques, dans sa cellule, et qui reste pour la postérité l'un de ses attributs les plus caractéristiques.

Tel est le mystique et le saint. Tel apparut-il à ses contemporains et c'est ce privilégié de Dieu, ce «Gottfrund», qu'il ne faut point perdre de vue si l'on veut pénétrer les profondeurs de son action politique.

Si Nicolas de Flue avait été lettré — mais comme tant d'autres hommes éminents de son temps jamais il n'a fréquenté

l'école —, et si alors, comme plus tard, chaque homme illustre avait écrit ses mémoires, ceux de Nicolas eussent été le reflet le plus fidèle de son époque. Et quelle époque fut aussi mouvementée dans notre histoire, que ce quinzième siècle pendant lequel la politique de la Suisse ne faisait pour ainsi dire qu'un avec la politique européenne.

Au moment de la naissance de Nicolas — c'était le 21 mars 1417 — la Confédération ne comptait guère plus d'un siècle d'existence. Et, cependant, quel prodigieux bond en avant si l'on établit le bilan de ce que, de 1291 à 1415, avaient réalisé nos pères. Les Waldstaetten avaient payé de leur sang leur indépendance. Les villes prospères de Lucerne et Zurich avaient sollicité leur alliance, et la Confédération des huit cantons s'était formée dès le moment où Zoug, Glaris et Berne eurent obtenu d'en faire partie. Enfin l'Argovie venait d'être prise de haute lutte à Frédéric IV d'Autriche, et déjà les Uranais avaient, avec des sorts divers, planté leur étendard dans la Léventine si ardemment convoitée.

Mais avant de toucher au port, avant de former la Confédération des treize cantons, nos aïeux devaient surmonter deux crises: leur union même subit, dans l'ancienne guerre de Zurich, une atteinte qui faillit être mortelle; ensuite, ce fut la conquête de leur indépendance religieuse tenue encore en échec par les tribunaux ecclésiastiques de l'évêque de Constance. C'est dans les conflits auxquels donnèrent lieu ces événements que Nicolas eut l'occasion de faire ses premières armes comme soldat et comme magistrat et d'acquérir des connaissances qui lui furent précieuses dans les conseils qu'il eut à prodiguer plus tard et dont l'excellence lui valut l'épithète de père de la patrie.

L'ancienne guerre de Zurich fut la première de ces guerres fratricides qui divisèrent la Confédération, prodrome de ce qu'allaient être plus tard la guerre de Cappel, puis, enfin, celle du Sonderbund. Frédéric de Toggenburg, le plus riche des seigneurs de la Suisse orientale était mort le 30 avril 1436 sans laisser d'héritiers. Ses voisins, Zurich et Schwytz lui avaient chacun, dans le cours de sa carrière, fait les avances les plus gracieuses pour n'être pas oubliés dans son testament. Dès la mort du prince, ces deux Etats confédérés allaient se trouver rivaux, chacun convoitant et revendiquant les mêmes territoires du défunt comte. La guerre commencée sur les hauteurs de l'Etzel en 1439 ne se termina que dix ans plus tard, après qu'une alliance séparée de Zurich avec l'Autriche, après que des cruautés impardonnables telles que le massacre de Greiffensee, après que des ba-

tailles telles que les deux St-Jacques furent tour à tour venues jeter leur ombre ou leur éclat sur le ciel de l'ancienne Confédération.

Nicolas, que les chroniqueurs contemporains nous dépeignent comme un homme grand et robuste jusqu'au déclin de sa vie et qui était lors des premiers combats un jeune homme de 22 ans, a pris part à cette guerre, cela ne fait aucun doute: visiteurs et biographes de Nicolas de Flue déclarent que dans sa jeunesse l'ermite fut soldat, et leurs déclarations se complètent avec ces mille petites variations qui témoignent, mieux qu'une concordance littérale, de la réalité d'un fait. Pour l'un d'eux il a été banneret, voire même capitaine, pour un autre, Glarean, il a été le frère d'armes du grand père de ce poète ; un autre enfin nous donne sur sa carrière militaire des détails qui laissent bien voir la personnalité de notre guerrier, mais qui ne paraissent cependant pas cadrer exactement avec la vérité historique. Nicolas, en effet, aurait par son intervention sauvé de l'incendie un couvent dans lequel les Zurichois s'étaient fortifiés. Or, cet épisode eut pour témoin le couvent de Katherinenthal dans lequel, non pas les Zurichois, mais les soldats du duc d'Autriche s'étaient réfugiés. Il se place, non point dans les campagnes de la guerre de Zurich mais dans celles de la conquête de la Thurgovie. Ce qui est certain, c'est que Nicolas prit part aux expéditions des Unterwaldois dans la guerre de Zurich, qu'il se signala par sa bravoure dans l'ardeur du combat et par sa modération dans la suite de l'action. Que les cruautés, les scènes de carnage et de pillage dont il fut le témoin aient fait sur lui une profonde impression cela nous expliquera qu'il ait mis tout en action pour éviter, après les guerres de Bourgogne, le retour de pareilles calamités.

La paix enfin conclue avec Zurich, l'Autriche n'en restait pas moins encore l'adversaire traditionnelle de la Confédération et, dans une action moins belliqueuse, faisait encore sentir son ancienne puissance. Celle-ci s'exerçait d'une manière particulièrement sensible dans la collature des bénéfices curiaux et la constitution des tribunaux ecclésiastiques, Nicolas eut à intervenir à réitérées fois, soit comme représentant des intérêts de ses concitoyens de Sachslen, qu'il défendit de la manière la plus énergique, soit comme juge dans des conflits de cette nature. L'antinomie qu'il devait sentir entre d'une part le respect du ministre de Dieu, et d'autre part l'obligation de défendre des droits contestés ne doit pas avoir été étrangère à la décision prise de quitter le monde et ses tracas. La légende a, dès les premières années qui suivirent la mort de l'ermite, exprimé d'une manière plastique les sentiments qu'éprouvait Nicolas en siégeant

dans ces tribunaux: si nous en croyons en effet son historien Hans Salat, Nicolas aurait vu bien souvent des flammes effroyables sortir de la bouche des juges qui, par intérêt ou par sympathie pour l'une des parties, avaient rendu une sentence injuste.

On verra combien cette prise de contact avec les tribunaux ecclésiastiques influera sur l'action de Nicolas à l'égard de Sigismond duc d'Autriche et signataire de la paix perpétuelle, à la veille des guerres de Bourgogne.

Mais, et c'est ici que se révèle le surnaturel dont fut entourée l'action de Nicolas de Flue, ce n'est point, comme on aurait pu s'y attendre, dans les fonctions suprêmes du Landammann, qui lui furent offertes à plusieurs reprises, que le patriote rend à son pays les services les plus signalés, ceux qui lui acquerront une couronne de gloire de son vivant déjà. Pour que Nicolas donne toute sa mesure, Dieu lui demande le sacrifice le plus dur qui soit: la séparation de sa famille. Ce n'est qu'au prix d'un isolement, qu'il s'est efforcé de rendre impénétrable, que Nicolas devient le conseiller quasiment officiel des princes de l'époque, aussi bien qu'il est celui de ses concitoyens.

Nicolas avait alors 50 ans, c'était en 1467. Comment envisager la séparation du serviteur de Dieu d'avec sa femme et ses enfants ? Tout n'a-t-il pas été dit et écrit tour à tour pour accuser le Bienheureux d'un abandon de famille ou pour accompagner sa séparation des circonstances les plus merveilleuses, qui en eussent déjà fait un miracle. La vérité est plus près de la nature. Dès sa plus tendre enfance Nicolas avait témoigné d'une ardente piété et d'un esprit de sacrifice qui le poussait alors déjà à toutes les mortifications. Par divers de ses amis et spécialement par le prêtre lucernois Henri Im Grund il avait été initié au mouvement du mysticisme qui unissait étroitement Engelberg et l'Alsace. Faut-il considérer comme surprenant le fait qu'il ait pris de plus en plus l'habitude de se retirer pour prier et qu'il ait laissé à sa femme et aux aînés de ses enfants le soin de vaquer à l'administration de ses biens en tout cas largement suffisants à l'entretien de sa famille ? Quoiqu'il en soit de la manière dont s'accomplit cette séparation, elle fut, selon les relations des historiens les plus proches de Nicolas, extrêmement douloureuse soit à lui, soit à sa femme, la vertueuse Dorothée Wyzling. Nicolas lui-même déclara que le sacrifice de son jeûne ne comptait pas à côté de celui qu'avait coûté la séparation.

La séparation accomplie — et c'est là qu'on reconnaît cette psychologie qu'Ernest Hello appellerait la psychologie des saints — Nicolas sent le besoin de fuir: fuir sa maison natale et ses champs, fuir le village et le pays témoins de ses luttes et de

ses sentences. Il dirige tout naturellement ses pas vers cette Alsace dont si souvent lui parlait Im Grund. Déjà il a franchi le Hauenstein et voit poindre à l'horizon les Vosges. Le soir venu, Nicolas se repose, mais tour à tour un songe et les conseils avisés d'un simple paysan lui apprennent qu'aucun lieu ne sera plus propice à sa retraite que les forêts impénétrables de la Suisse centrale. Il se rappelle alors les fourrés du Ranft et ses gorges sauvages, retourne sur ses pas et bientôt pénètre dans l'obscure forêt où se dérouleront les phases les plus merveilleuses de sa vie. Nicolas doit être l'âme de son pays et c'est tout près des siens que Dieu a désigné son ermitage — ou le centre de son activité.

Mais bientôt sa retraite est découverte. Il s'enfonce plus profond dans les bois mais n'obtient quelque répit que le jour où ses concitoyens, témoins de son jeûne et de ses prières, lui construisent la cellule où désormais vont s'écouler ses jours. Nicolas cherchera tout d'abord à en fermer la porte: son cœur ne peut rester sourd aux sollicitations de tous ceux qui viennent, grands et petits, lui exposer leurs soucis et réclamer ses prières. Et c'est alors que commence cette carrière extraordinaire du solitaire qui devient l'inspirateur de ses proches comme des étrangers, des prêtres des environs comme de ceux qui ont franchi des lieues pour arriver jusqu'à lui, des magistrats de son pays comme des ducs d'Autriche et de Lodovico Moro le doge de Venise.

Nous ne rapporterons point ici les avis qu'il donne à chacun touchant les choses du salut: il y aurait un livre à écrire sur les directions spirituelles du Bienheureux, livre écrit d'ailleurs en grande partie par saint Pierre Canisius. Mais Nicolas n'a pas oublié qu'il fut un jour soldat et magistrat, et ce sont les conseils de son expérience, comme ceux que lui dicte l'inspiration divine, pour l'avenir de son pays, que nous avons hâte de recueillir.

Nicolas fut soldat. Il fit la guerre et quelle guerre: la guerre de Zurich s'est strictement distinguée par d'atroces cruautés — longtemps, les Confédérés regardèrent chacun de leurs déboires comme la juste punition du massacre de Greiffensee —; il fut fut témoin des batailles les plus sanglantes, tel le combat de St-Jacques sur la Birse, qui consacra aux yeux de Louis XI alors Dauphin la bravoure des Suisses dont il voulut dorénavant faire ses alliés.

Aussi, la première des préoccupations de l'ermite est-elle de conduire ses concitoyens sur le chemin de la paix. Il le fit dans des cas particuliers, par exemple comme médiateur entre le duc

Sigismond d'Autriche et les Confédérés ; comme médiateur entre Villes et Campagnes à la diète de Stans, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Il le fit aussi en termes plus généraux adjurant tous ceux qui venaient à lui de ne rien faire qui pût troubler l'harmonie et la paix. A cet égard les récits abondent des conseils du Bienheureux: les contemporains les ont pieusement recueillis, les poètes les ont mis en vers et les ennemis de la Suisse, tel ce fameux humaniste allemand Jakob Wimpfling, ont pensé s'en moquer, sans songer qu'ils donnaient ainsi, à ces sentences de Nicolas, une preuve d'authenticité inattaquable. De tous ces témoignages soit de contemporains soit recueillis directement d'eux, je ne voudrais citer que quelques lignes d'un manuscrit de saint Pierre Canisius lui-même qui avait de sa propre main introduit Nicolas de Flue dans son martyrologe et avait réuni en un recueil les prières et les méditations attribuées alors au pieux ermite.

« O chers amis, n'étendez pas trop loin la barrière pour que vous restiez plus étroitement unis dans la paix et la tranquillité et gardiez mieux intactes les précieuses libertés que vous avez acquises. Et, ne vous encombrez point des puissances et des potentats étrangers: gardez-vous des dissensions et de l'égoïsme. Conservez et défendez votre pays mais restez-en là. Pourquoi trouvez-vous votre plaisir à guerroyer ? Pourquoi vous mêlez-vous d'affaires dangereuses et qui vous ne concernent pas ?» Et ses adjurations deviennent plus instantes encore lorsqu'il voit la discorde s'approcher des rangs confédérés: « Evitez, leur dit-il, la division, l'hostilité, la haine, l'envie, les discussions et les disputes. Si de telles mauvaises herbes poussent parmi vous, vous êtes à moitié battus et votre Etat, votre force, votre régime sont en train de s'écrouler. Voilà pourquoi vous tiendrez roide votre unité pour rester forts et sans dommages et pour ne point perdre l'estime du monde ni porter atteinte à la gloire de Dieu. » N'est-ce pas là la voix qui s'est fait entendre pendant la grande guerre, alors que nos sympathies, à nous autres Suisses, allaient de côtés si divers, et Nicolas n'a-t-il pas déjà, devançant les années, prédit le danger des deux Suisses, forgé les armes pour y parer ?

Mais ne croyez pas que le Bienheureux soit un pacifiste à outrance, j'allais dire un défaitiste. L'ermite est resté le fier banneret qui entraînait ses compagnons dans les moments les plus difficiles. Ecoutez: « Mais alors, si jamais un ennemi devait vous attaquer contrairement à tout droit, frappez avec courage et sans vous gêner, sauvez et protégez patrie et liberté. »

Dans sa retraite, Nicolas était trop bien renseigné pour ignorer que le plus grand danger qui menaçait alors l'unité helvétique,

c'étaient les services étrangers. Il voyait trop les princes de France et d'Autriche, de Milan et Venise offrir aux Confédérés services et pensions pour ne point deviner sous ces intrigues les guerres, qui, dans la plaine de Milan, allaient mettre, moins de vingt ans après sa mort, les Confédérés dans l'obligation de s'entretuer comme belligérants des armées aux prises. Faut-il s'étonner, dès lors, de cette réponse qui paraît ne point s'accorder avec la modération des conseils du Bienheureux ? Un ami de Nicolas n'était pas riche et avait de nombreux enfants. Or, il advint qu'un peu d'argent pénétra dans le pays de par la grâce de princes et seigneurs étrangers et qu'on en offrit à l'ami en question. Celui-ci demande à Nicolas s'il le doit accepter. « Non, lui dit ce dernier, ne fais pas cela, mon ami, et quand bien même tu devrais, avec tes enfants, mourir de faim derrière une haie ». Dure, mais fière réponse du Suisse qui préfère être pauvre et maître chez lui, plutôt que vendre ses services et sa liberté.

Mais le moment me paraît venu de voir les conseils de Nicolas se réaliser dans deux cas déterminés, le premier que nous ne ferons que citer, le second que nous examinerons de plus près puisque de lui dépendit peut-être l'existence même, et certainement l'étendue actuelle de la Confédération.

La première des interventions à laquelle je veux faire allusion, est celle de Nicolas dans les pourparlers si complexes entamés entre les Suisses et le duc Sigismond d'Autriche, pourparlers qui aboutirent à la Paix perpétuelle. On était à la veille des guerres de Bourgogne. Deux puissances s'affrontaient: la France, sous la conduite sagace de Louis XI, la Bourgogne, fief de Charles le Téméraire. Toutes deux briguaient l'alliance de deux forces qui jusqu'alors avaient été en perpétuel conflit: la Suisse et la maison d'Autriche; la première essentiellement militaire, la seconde pouvant fournir un appui moral et financier à celui qui saurait l'exploiter. Ce fut le mérite de Louis XI de savoir se rapprocher de l'une et de l'autre. Mais auparavant, il s'agissait de mettre fin aux revendications réciproques de Sigismond et des Confédérés, relativement aux territoires acquis par ces derniers, anciennes possessions de la maison d'Autriche. Les pourparlers commencés en 1467 se heurtaient à l'ambition de certains Confédérés d'annexer les territoires de la Forêt-Noire, que leur avait hypothéqués Sigismond, et à l'antipathie que nourrissaient à l'égard de l'Autriche, ennemi séculaire, les petits cantons et principalement l'Unterwalden. C'est contre cette double tendance que sont dirigés les conseils de Nicolas. Les Confédérés n'auront rien à gagner d'une extension de leur territoire dans la Forêt-Noire ou le Sundgau, territoire où ils avaient pu faire leur terri-

ble marche en avant contre la noblesse autrichienne mais qui aurait été une source de conflits perpétuels avec des voisins aussi puissants que Charles le Téméraire d'une part, la maison d'Autriche et l'empereur d'Allemagne Frédéric III d'autre part. D'où les conseils de modération de l'ermite: « N'étendez pas trop loin la barrière pour que vous restiez plus étroitement unis dans la paix et la tranquillité; ne vous encombrez point des potentats étrangers. Conservez et défendez votre pays, mais restez en là ». Quant à l'antipathie des Unterwaldois contre la maison d'Autriche, antipathie qui avait failli tout compromettre, Nicolas ne doit point avoir été sans en atténuer les effets et c'est fort probablement pour témoigner sa reconnaissance à l'ermite, que Sigismond lui envoya l'un de ses hommes de confiance, son médecin personnel Burkard de Horneck, porteur de précieux présents destinés à la chapelle du Ranft: un calice d'or et des ornements sacerdotaux. Si la Paix perpétuelle put être signée à Constance en 1474, c'est certainement parce qu'elle avait été inspirée par l'habile Louis XI, mais non moins certainement, ce que les historiens oublient trop souvent, parce qu'elle avait été favorisée par les prières et par les conseils de Nicolas de Flue.

Constance était l'épilogue de la première partie de notre histoire nationale: le sceau de l'indépendance conquise à l'égard de l'Autriche. Les Confédérés allaient maintenant se trouver, comme puissance militaire, en face du prince le plus redoutable du temps: Charles le Téméraire. Par quelle « série d'intrigues et de combinaisons machiavéliques Louis XI détacha les cantons de l'alliance qui les unissait à la Bourgogne, les persuadant que l'ambition du duc Charles les menaçait directement et précipita » comme le dit de Vallière dans son beau livre *Morat*, « l'ours de Berne et le taureau d'Uri sur le lion de Bourgogne », c'est ce que nous n'avons pas à relater ici. Mais nous retrouvons Nicolas au moment où, au lendemain des guerres de Bourgogne, ses sombres prévisions se sont réalisées et où, malgré toute la gloire dont se sont couverts les Suisses leurs relations avec les princes étrangers et les astuces du roi de France les ont conduits aux portes de la guerre civile.

Qui de nous n'a pas entendu dire que la discorde menaçante entre Villes et Campagnes provenait de convoitises des unes et des autres pour le riche butin laissé par le Téméraire sur les champs de bataille? Les causes de dissension étaient autrement profondes: la crise de 1481 était une crise d'influence. Les Waldstaetten, qui avaient créé la Confédération et y avaient fait place aux cités de Lucerne, Zurich et Berne en voie de conquérir leur indé-

pendance, n'avaient point toujours été payés de gratitude. La guerre meurtrière de Zurich, qui ne s'était terminée que trente ans avant Morat, avait laissé des souvenirs trop cruels pour que les cantons montagnards ouvrissent de gaîté de cœur leurs portes à d'autres cités. Et cependant Berne qui eut dans tout le développement de la Confédération une politique d'avant-garde, aux vues larges et précises, Berne avait le sentiment très net que ni l'Aar, ni la Singine, ni même la Sarine, n'offraient à sa sécurité à elle, et partant à celle de la Confédération, des limites assez sûres. Berne pensait que, de même que la frontière de la Suisse primitive s'appuyait sur les Alpes et s'étendait jusqu'au Rhin, grâce aux récentes conquêtes de l'Argovie et de la Thurgovie, de même la frontière ouest ne serait suffisamment garantie que lorsqu'elle serait reculée jusqu'au point où les Alpes et le Jura se rejoignent au Léman. Toute la politique de Berne est là, et la Suisse romande oublie trop souvent, en raison de griefs parfois profonds, que c'est à Berne qu'elle doit son entrée dans la Confédération. Mais tenter, avant les guerres de Bourgogne, une démarche quelconque pour faire admettre dans le pacte Fribourg ou Soleure, eût été un leurre. Et devant la nécessité où l'on se trouvait de faire malgré tout le rapprochement, on employa dans ce but une institution merveilleusement appropriée et à laquelle, jusqu'en ces toutes dernières années on n'a point rendu suffisamment justice: l'institution des combourgeoisies. L'histoire des combourgeoisies, je le disais récemment à Lausanne et à Genève, reste un domaine insuffisamment exploité, d'où sortiront un jour des révélations précieuses pour la formation et l'esprit des pactes qui firent peu à peu la Confédération.

Les traités d'alliance entre Fribourg et Berne sont d'ancienne date. En 1403 le rapprochement des deux cités devint plus étroit. Elles signent leur premier traité de combourgeoisie. Hélas, ce traité n'empêcha pas quelques quarante ans plus tard, des fautes d'être commises par nos ancêtres et, ce qui peut paraître paradoxal, les convoitises de Berne et de la Savoie qui firent tomber Fribourg sous la domination savoyarde. Pour une courte période seulement. En effet, les guerres de Bourgogne éclatèrent et Fribourg, prévoyant la possibilité de secouer le joug savoyard, se porta hardiment aux côtés des Confédérés. On sait quel fut le cours des guerres de Bourgogne et les fêtes du 450me anniversaire de la bataille de Morat viennent de mettre en vedette l'épisode le plus caractéristique et le plus glorieux de cette épopée. Ce que l'on connaît moins ce sont les à-côtés des guerres de Bourgogne, les premiers rapprochements de Berne avec le Valais par la personne du bouillant évêque de Sion,

Gautier Supersax, et la conquête qui s'ensuivit des territoires du Bas-Valais, appartenances de la maison de Savoie. Le congrès de Fribourg, qui se tint durant l'été de 1476, l'un des plus étincelants qui furent, précisa les points acquis, fut le prélude de l'indépendance fribourgeoise et posa les préliminaires du problème de l'admission de Fribourg dans le pacte fédéral. Le refus des cantons montagnards de recevoir dans leur sein Fribourg et Soleure fait surgir un nouveau traité de combourgeoisie: il s'étend non plus seulement à Berne, mais encore à Zurich et à Lucerne : c'est la combourgeoisie perpétuelle, «das Ewige Burgrecht». Nulle clause des pactes qui unissaient à la Confédération Berne et Zurich ne s'opposait à ce traité de combourgeoisie. Il n'en était pas de même pour Lucerne et un long conflit surgit en présence de l'opposition que soulevèrent les cantons-campagnes, arguant du fait que leur traité avec Lucerne interdisait à cette ville toute alliance qui serait conclue sans le consentement des Etats confédérés. C'est au cours de cette lutte d'influence, qui allait durer cinq ans et qui faillit se terminer par la dissolution de la Confédération, que nous retrouvons le médiateur, au soir de sa vie, mais avec toute l'auréole de sa sainteté et des services qu'il a rendus dans les circonstances les plus complexes. Nicolas de Flue voit arriver son heure de sauver sa patrie.

Les premières protestations des Waldstætten ont été exprimées dès 1477, à la diète de Lucerne. Elles se renouvellent aux diètes de Zurich et de Berne. Or, entre chacune de ces journées, les comptes de la ville de Lucerne révèlent l'ambassade d'un magistrat de cette ville auprès de Bruder Klaus.

Dans la période de 1478 à 1480, des événements si graves s'étaient déroulés, en particulier la guerre de Milan, que les contestations intestines étaient restées au second plan. Mais au lendemain de la victoire de Giornico, les pourparlers recommencent. Placées sous leur vrai jour, les conclusions des parties s'établissent comme suit. Lucerne s'est engagée dans une alliance alors que son pacte avec les Waldstætten lui interdit de le faire sans le consentement des cantons primitifs. Or, Lucerne conteste que le traité de combourgeoisie soit une alliance. C'est là l'essentiel du conflit, il ne trouvera sa solution que le 22 décembre 1481 à Stans. En cas de désaccord entre parties, le pacte d'alliance de 1332 prévoit l'arbitrage. Lucerne et les cantons primitifs n'hésitent pas à y recourir mais comment seront répartis les arbitres ? Les cantons forestiers entendent que les quatre cantons impliqués dans le pacte de 1332 choisiront un juge: ils disposeront donc de trois voix sur quatre. Lucerne ne peut admettre

cette manière de faire et réclame que chacune des parties: Lucerne d'une part, les Waldstætten de l'autre désignent un même nombre d'arbitres. De nombreuses conversations ont lieu à cet égard. Lucerne envoie au Ranft ses meilleurs avoyers et il paraît bien que Nicolas de Flue reconnaît la justesse de leurs conclusions et fait son possible auprès de ses concitoyens pour que le tribunal arbitral soit constitué de juges nommés en nombre égal par chacune des parties. Il réussit à faire admettre cette manière de voir et la reconnaissance de Lucerne se manifeste par l'envoi d'une robe au Bienheureux et la fondation d'une messe à sa chapelle. Il semble que tout soit près de s'arranger. Il n'en est rien, hélas ! On se rend compte bientôt que le tribunal désigné ainsi par parts égales n'arrivera jamais à un jugement et toutes les difficultés recommencent lorsqu'il s'agit de désigner un surarbitre. La difficulté est alors, sur le conseil des autres Etats confédérés, portée devant la diète générale. Lucerne ne renoncera à son traité de combourgeoisie avec Fribourg et Soleure que si ces deux villes sont admises elles-mêmes dans le sein de la Confédération. L'accord de principe paraît avoir été plusieurs fois envisagé, mais tout était remis en cause dès qu'il s'agissait de déterminer la situation des nouveaux venus dans la Confédération: les cantons forestiers n'entendaient aucunement les admettre à droits égaux.

Des diètes partielles, puis des diètes générales se tinrent à Lucerne, à Zofingue, à Stans au cours de l'an 1481. Les résultats en furent négatifs. A Stans encore les Confédérés furent convoqués pour le 30 novembre, et enfin le 18 décembre une diète réunissait les Etats confédérés et en plus les postulants: Fribourg et Soleure. Or, un contemporain, Petermann Etterlin, écrit dans sa chronique de 1507 que c'est sur les instances de Nicolas de Flue que cette dernière diète fut convoquée. L'état dans lequel se trouvait alors la Confédération ne saurait être mieux dépeint que par cette entrée en matière d'Etterlin: « Je nach langem handel ward eyn solich kyb und stoss under ynnen... » La chronique d'Etterlin confirme un point qui est fermement établi: ce n'est point par une intervention subite que Nicolas s'est occupé des questions alors en jeu. Nicolas n'est pas un « deus ex machina » qui surgit au milieu des délégués de la diète. Son influence s'est préparée cinq année à l'avance et c'est à force de persévérance, après une étude approfondie de la situation de l'ancienne Confédération qu'il parvient à proposer les solutions qui rétablissent la paix si gravement menacée, entre les Etats qui formaient alors la Suisse.

Le dernier acte du drame se termine d'une manière

profondément émouvante. Les députés se retrouvent dans une atmosphère lourde d'animosité réciproque. Les chroniqueurs de l'époque nous déclarent que dans cette diète d'il y a quatre siècles et demi, devançant les temps, et émules de certains de nos parlements modernes, nos pères en arrivèrent aux mains, quittèrent la salle en faisant claquer la porte et rentrèrent dans leurs auberges respectives pour y faire leurs préparatifs de départ. Tout semblait perdu et la guerre civile, plus redoutable parce que plus générale que l'ancienne guerre de Zurich, guettait les Confédérés.

Mais Dieu veillait sur notre patrie. Au commencement de l'an 1481 les paroissiens de Stans avaient nommé curé de leur ville, sur la présentation du prince abbé d'Engelberg, le prêtre qui avait été l'ami fidèle, le directeur de conscience de Nicolas de Flue, son initiateur à la vie mystique: Haimo am Grund. Son installation avait eu lieu le 3 juillet, moins de six mois avant l'ouverture de la diète du 18 décembre. Haimo, issu d'une vieille souche lucernoise, voit l'orage qui gronde. Il suit avec angoisse les péripéties de la diète et lorsque les députés se sont séparés, il prend en pleine nuit le chemin du Ranft, informe Nicolas de ce qui se passe, entend ses conseils et se hâte de rentrer à Stans. Un témoin occulaire, Diebold Schilling, nous le montre parcourant les auberges à la recherche des députés qui déjà ont sellé leur monture et les ramenant par le bras jusqu'en la salle du Conseil. Tous sont réunis et attendent, sceptiques, ce que va leur dire am Grund. Mais voilà que, ô merveille, au rapport du curé, les visages se détendent, les pourparlers reprennent, des concessions réciproques se font dans le sens proposé par le saint ermite; le député de Soleure Hans vom Stall en abandonnant toute prétention de mettre son canton sur le pied d'égalité avec les huit anciens Etats fait un grand pas vers l'entente, pas que finissent par faire les délégués fribourgeois, plus tenaces. A midi l'accord est complet, les cloches sonnent, la population qui attendait haletante à la porte du Ratshaus apprend l'heureuse nouvelle et les députés reprennent, cette fois en toute sérénité, le chemin de leur foyer. Dans son protocole, la Diète consacre officiellement sa dette de reconnaissance envers Nicolas de Flue, que les actes proclament solennellement le médiateur de la patrie.

Sans donc qu'il soit apparu personnellement à la diète, ce qui ne fait plus aujourd'hui de doute pour aucun historien, l'homme qui s'est retiré du monde, le jeûneur, l'ermite a trouvé la solution de la crise la plus grave qui ait menacé la Suisse.

Mais qu'a donc pu dire Haimo am Grund, quelle est la clef de l'entente quasi-miraculeuse ? C'est le mystère de la diète sur

lequel l'histoire n'a point encore dit son dernier mot. Diebold Schilling, dans son récit de cette fameuse journée déclare littérallement: « Ce que Haimo rapporta ne fut point communiqué à tout le monde; Nicolas lui avait défendu d'en parler à d'autres qu'aux députés — den Zugesatzten ».

Faut-il entendre par là que seuls les députés les plus engagés dans le conflit, ceux des cantons forestiers et de Lucerne eurent connaissance de l'avis de Nicolas ? Faut-il voir dans cette discrétion une sage mesure pour éviter l'influence fâcheuse qu'auraient pu exercer les critiques de spectateurs non responsables ? Ce ne sont là que des conjectures. Faut-il s'attrister ou faut-il se réjouir de ce que l'investigation des savants ne puisse dissiper tous ces mystères qui font, malgré tout, la poésie de l'histoire ?

Tel fut le point culminant de l'influence politique de Nicolas de Flue.

Malgré son âge et le déclin de ses forces, Nicolas continue, à chacune des occasions qui se présentent, ses bons offices de conciliation. Il aboutit, dans les pourparlers avec la Ville de Constance relativement à la juridiction de cette ville sur la Thurgovie. Il s'occupe encore de la situation dans laquelle se trouvent les Confédérés à l'égard du duc de Milan et parvient à reculer de quelques années une guerre qui était devenue inévitable.

Alors que Nicolas était encore soldat et rentrait comme banneret de la guerre de Thurgovie, il vit venir à lui, dit la légende, trois jeunes hommes. « Veux-tu te remettre corps et âme en notre pouvoir, lui dit l'un d'eux ? — Je ne me donne, répond Nicolas, qu'au Dieu tout puissant. — S'il en est ainsi reprit l'interlocuteur, je te promets que dans la soixante-dixième année de ton âge tu seras délivré de toutes les peines du monde et que tu porteras, dans le ciel une bannière visctorieuse au milieu de la milice de Dieu. »

La promesse allait s'accomplir. Le 21 mars 1487, anniversaire de sa naissance, Nicolas se trouvait au dernier jour d'une cruelle maladie. Le fidèle Haimo am Grund était accouru au chevet de l'agonissant. Sa femme et la plupart de ses enfants entouraient Nicolas, et deux ermites des environs, le frère Ulrich que nous avons rencontré déjà et une pieuse anachorète du nom de Cécile, étaient venus rendre à leur confrère les derniers devoirs. Nicolas reçut encore une fois le corps du Seigneur, qui pendant vingt ans avait été sa seule nourriture, et qui allait être pour lui, désormais, le pain de l'immortalité

Tel est Nicolas de Flue.

Parmi les plus humbles de ce monde, il joue un rôle parti-

culier, dans lequel se manifestent les desseins et la puissance de Dieu.

Tout à tour soldat et magistrat, heureux époux, père de famille aimé, Nicolas sacrifie tout pour se vouer exclusivement à la vie intérieure, à la contemplation mystique. Et voilà que son modeste ermitage devient le rendez-vous des humanistes, des princes, des hommes d'Etat. Ils s'y rendent non seulement du vivant de l'ermite, mais les plus grands personnages qui traversent l'histoire suisse s'inclinent devant son tombeau, comme l'ont fait le cardinal Schinner, saint Charles Borromée, saint Pierre Canisius. Le magistrat, qui a craint, un moment, de compromettre son salut en vaquant au soin des affaires publiques, devient le conseiller qui sauve son pays à l'une des dates les plus critiques de son histoire. Nicolas, qui n'a point laissé inscrire son nom dans la liste des Landammann d'Obwalden, voit sa mémoire se perpétuer dans les annales de l'Helvétie et son nom symboliser une politique à laquelle rendent hommage les hommes d'Etat de son siècle et de la postérité; la scission religieuse du XVI^me^ siècle même ne peut compromettre son influence.

Le premier, Nicolas a vu juste dans les destinées de la Confédération: la Suisse doit rester un petit pays pour que ses fils restent plus étroitement unis dans la paix et la tranquillité. Où serions-nous aujourd'hui si nos pères, dédaignant ses conseils, avaient persisté dans leur politique aventurière et avaient annexé ces pays de la Forêt-Noire et de l'Alsace dans lesquels ils avaient déployé un jour leurs étendards victorieux ? Mais la Suisse doit être sur ses gardes. Elle est par essence, pour Nicolas, un Etat militaire: si jamais l'ennemi vous attaque, frappez avec courage. Nicolas, le grand défenseur de la paix n'a point, comme trop d'hommes d'Etat du XX^me^ siècle, dans les traités, une confiance aveugle; il sait que leur meilleure garantie, le gage de paix le plus sûr, ce sont des frontières naturelles bien défendues par une fière armée. Voilà pourquoi d'emblée il est favorable à l'admission dans les cantons confédérés de ces deux points stratégiques de première importance qu'étaient et que sont restés Fribourg et Soleure.

Nicolas est l'homme des principes, le contraire de l'opportuniste. Il voit le danger des capitulations militaires, l'or étranger est pour lui un poison dont il faut se garder. La poursuite fidèle de l'idéal tracé, la sauvegarde des droits des divers Etats dont est formée la Suisse sont, pour Nicolas de Flue, quelque chose de sacré. Quelle figure fait aux yeux de l'homme de Stans notre siècle de matérialisme qui cherche la solution de tous les problèmes par leurs côtés économiques, insouciant d'embrasser les consé-

quences politiques dans un coup d'œil clairvoyant jeté sur l'avenir ? Quelle figure faisons-nous, nous mêmes catholiques, aux yeux de celui que nous prions comme le patron de la Suisse, nous qui, pour un intérêt ou pour de simples visées personnelles, ne craignons point de rompre l'unité d'un front qui devrait être indéfectible ?

Dans quatre ans, le canton de Fribourg et celui de Soleure célébreront, avec la dignité qui convient, le 450me anniversaire de leur entrée dans la Confédération, et la Suisse entière commémorera l'événement décisif de sa période de croissance.

Or, s'il est une figure qui, aux yeux de tous, évoque l'idée de l'unité de la patrie, s'il est un homme qui, plus que tout autre, a exercé sur cette époque que nous venons de dépeindre une influence déterminante, c'est bien Nicolas de Flue.

Si les fêtes de 1931 doivent avoir, comme la diète de Stans en 1481, toute leur importance, il faut que chaque Suisse s'inspire des idées qui ont fait l'union et la force de nos pères. Est-il un héros national qui les incorpore mieux que Nicolas de Flue ?

L'Association populaire catholique suisse a fait de pressantes démarches pour que soit poursuivi activement le procès de canonisation de l'Ermite du Ranft, et Sa Grandeur Monseigneur Besson a porté aux pieds du Saint Père les vœux instants de la Suisse entière.

Puissent nos prières ardentes hâter l'heure où il nous sera donné de vénérer, à côté de saint Pierre Canisius docteur de notre Eglise, saint Nicolas de Flue, le père de notre Patrie.

Dr Pierre ÆBY,
professeur à l'Université de Fribourg.

LES CHEMINS DE LA MONTAGNE

VIII. LA LEÇON DE L'EXIL

Lui seul est assez haut sur la montagne inaccessible pour tenir dans la main la mesure de notre abîme. ERNEST HELLO.

Au début de novembre 1920, je partis pour Constantinople par l'Orient-Express. Mes bagages disparurent dans les Balkans, et j'arrivai à Stamboul complètement démuni. Objets familiers, livres, lettres surtout, ces signes où l'exilé retrouve le pays et relit le passé me furent enlevés. Incident banal, mais j'en souffris, et j'en retins l'augure d'un temps d'épreuves et de dépouillement.

A la gare, deux compatriotes m'attendaient. Ils m'emmenèrent en auto le long du Bosphore, jusqu'à Robert College, qui forme, entre les villages de Bébek et de Hissar, un pâté de bâtisses modernes près des remparts de Mahomet II. *Anderson Hall* m'ouvrit ses portes; j'y devais partager avec un collègue neuchâtelois une chambre hygiénique et laide, percée de guichets pour la surveillance d'une double bande de petits persécuteurs levantins... Je découvris sans allégresse une Amérique morne et rectiligne, et, pour mon âme, assez semblable à un désert. Seules, les ruelles en raidillons des villages voisins offriront asile à ma rêverie, ou le plateau rouméliote derrière les collines. Mais à quoi bon ? Ce n'est pas là que je trouverai le refuge et la paix. L'amitié même ne découvrira pas le

chemin de ma solitude. Je vivrai replié sur moi-même, tout entier pris par le développement d'une crise intérieure qu'aucune diversion ne me permettra d'éluder, et qui de jour en jour deviendra plus profonde.

Au bout de quelque temps, d'ailleurs, ma santé s'altéra, sinon gravement, assez du moins pour m'engager à fuir pendant de longs mois l'agitation extérieure et la vie mondaine. Tout s'ordonnait, en somme, de manière telle que je ne pusse pas esquiver la question vitale qui m'allait être posée. S'il est vrai, comme on le verra, que je tentai par quelques sorties désespérées de me perdre encore, quelqu'un de plus fort que moi me ramena sur le chemin de la montagne — de l'épreuve et de la prière.

* * *

Ai-je besoin de dire que rien, dans le protestantisme américain, ne put me convaincre de revenir sur mes conclusions antérieures ? Ce qui souvent n'est chez nous qu'à l'état de déviation intellectuelle, atténuée par un bon sens foncier et contenue par une barrière de traditions, devient chez les Américains une véritable déformation de l'idéal chrétien, remplacé par une sorte de vertuisme social, humanitaire et sportif. Ainsi, dans la Y.M.C.A., la trépidation philanthropique s'efforce à masquer un vide spirituel presque absolu. S'il m'advint de retrouver les traces de l'orthodoxie puritaine ou d'un rigorisme de secte, je fus frappé surtout par le scepticisme des jeunes maîtres qui nous arrivaient d'Amérique. Nouvelle génération protestante qui marquait, bien plus crûment que chez nous, le déclin de la pensée et de la foi réformées.

Comment aurais-je pu, dans cette ambiance, me créer un foyer religieux ? Cependant, il n'eût fallu que peu de chose pour me captiver. Car la crise, d'intellectuelle et en quelque mesure dépersonnalisée, était devenue intime et personnelle et pouvait me conduire aux pires extrémités. Je cherchais un coin où blottir mon âme blessée. Cette

dernière confrontation avec la Réforme ne fit que me confirmer dans mon éloignement. Je crois d'ailleurs que mes collègues suisses éprouvaient un malaise semblable et ne parvenaient pas à prendre au sérieux le protestantisme américain, non plus que la « mission » du collège, et les enquêtes et les conférences de la Y.M.C.A.

* * *

Allais-je me laisser envoûter par la « magie de l'Orient », par cette ivresse où la pensée chavire au bercement d'une trouble rêverie ? Je n'ai pas donné une parcelle de mon âme à l'Islam, *enchanteur pourrissant*, et dès l'abord, devant lui, je me suis connu fils de l'Occident chrétien. Réaction obscure et presque instinctive, où il n'entrait à l'égard des Turcs aucune antipathie préconçue: simplement je sentis que j'appartenais à la Croix, et je n'eus pour le Croissant aucune de ces complaisances d'esthètes en pâmoison que Loti et Claude Farrère ont mises à la mode. Le sens de ma filiation chrétienne me revint, peut-être le sens des Croisades, le sens romain et catholique. A Sainte-Sophie même j'éprouvai, comme une sorte de malaise physique, l'injure faite au nom chrétien, l'église violée et maquillée en mosquée. Et quoique je ne me sentisse guère attiré vers les schismatiques, qui donnent aux musulmans une assez triste image de la chrétienté, je me savais uni à eux — sous le signe de la Croix. Je me souviens de la petite église grecque de Bébek, au pied de la colline, parmi son peuple de bicoques. Il m'arrivait d'y pénétrer, et je n'y étais point dépaysé. Je revois ses basses voûtes, ses dorures et sa verroterie, mais le Christ est dans le sanctuaire, la Croix est là, les belles icônes byzantines, la Vierge et les Saints. Là viennent prier les chrétiens, qui sont mes frères. Là, les pauvres vieilles bonnes femmes du village s'en viennent implorer Notre-Dame, ou saint Joseph, ou les saints Cyrille et Méthode. Tout cela ne m'est pas tellement étranger que je l'ai pu croire. Tout

cela, bientôt, a trouvé place dans mon cœur. Climat chrétien. L'odeur de l'encens flotte dans l'air. Les Mystères vivent autour de moi. Je peux prier...

En vérité, Constantinople m'a rendu le sens de la chrétienté, de ses limites et du devoir d'y monter la garde. Défense et illustration de la Croix. Quiconque a vécu sur les confins de la chrétienté — ou bien il s'est laissé asservir, avilir, ou bien la fibre chrétienne s'est réveillée en lui. Je l'ai compris plus tard avec une singulière émotion en visitant un vieux sanctuaire bulgare à Tirnovo. Il faut choisir, opter, ou n'être qu'une épave. J'ai choisi Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai compris, j'ai touché une franche limite. Cela ne veut pas dire qu'on ait pesé les mérites des chrétiens et des musulmans. Car, là-bas, la comparaison ne tournerait pas toujours à l'avantage des premiers. Cela signifie que tout chrétien vous est frère par le sang. Malgré tout. En quelque déchéance qu'il puisse être tombé. Il y a une autre distance entre l'infidèle et le chrétien, d'autres obstacles que seul le Baptême peut écarter. Voilà ce qui fait que nous nous sentons chrétiens, responsables de la Croix en face de l'Islam. C'est l'une des durables leçons de mon exil. On peut être irrité contre les schismatiques. Cette irritation même est fraternelle. On peut parler d'eux avec indignation. Il y a douleur et reproche dans la voix. Il y a un appel plus direct...

* * *

La vieille magicienne... Je l'ai vue sale, décrépite et perverse. Et si j'ai connu, moi aussi, le vertige de sa perversité, je n'en ai rapporté que haine et dégoût. Le Bosphore, la Corne d'Or — cruel contraste de cette magnificence et de la corruption humaine qui s'y attache comme une lèpre... Et tandis que les vagues bleues, berçant comme des fleurs vivantes les méduses, battaient les murs des vieux sérails, je songeais à d'autres rives où l'œuvre des hommes s'accorde à l'œuvre de Dieu. Les

beaux métiers de chez nous, le beau travail scrupuleux et net. Toute la ruche bourdonnante. Les paroisses et les communes. Lutry, Cully, les vignes de Lavaux, Saint Saphorin, Clarens et Villeneuve. Là-haut, qui regarde le lac, l'alpage des Agittes, et voici les chalets, voici l'âtre au coin duquel mon père s'assit un soir d'orage, moi serré contre lui. J'entends, vers Ayerne, sonner les clarines. Le pays qui m'appelle, les sentiers du pays. La Pare-aux-Fées, le Creux-des-Bourguignons. Et, dans le cimetière, les Vieux debout qui me font signe. Le Guerrier, le Tambour, Philippe et Pierre-Abram. Tout le pays qui vient à moi, et le visage de la Patrie penché sur cet enfant prodigue.

La Patrie. Ai-je pu la renier. Alors que tout autour de moi se dissout et s'écroule dans ce pourrissoir cosmopolite, qu'ai-je affaire de votre internationalisme, quand je ne hais rien plus que cette confusion de races et de langues ? Où est votre Humanité ? Je ne la connais pas. Elle n'est point accourue quand je désespérais. Mais toi, Patrie, tu es venue. Tu ne m'as pas gardé rigueur de mon reniement. Tu ne m'as pas fait défaut. Tu es venue avec le secourable cortège des Traditions et des Souvenirs. J'ai tout repris, j'ai tout serré contre mon cœur avec avidité. Et maintenant, je sais le langage des feux le soir du Premier août. Je sais, Vaudois et Suisse, ce que nous furent Nicolas de Flüe et le Major Davel, ce que nous sont l'ermitage du Ranft et la ferme de Chausserossaz. N'avons-nous pas chanté sur la terre d'exil l'hymne de nos héros à la Bérésina :

Eternelle, sainte et forte,
Notre reine où Dieu est roi,
Nous pouvons tomber, qu'importe !
Car nos fils vivront pour toi.

Courbons-nous sur notre terre
Et poussons nos lourds chevaux ;
Le soc pris aux mains des pères
Va t'ouvrir, sillon nouveau.

Sous les molles qu'il soulève,
Bien souvent il heurte encor
Les cimiers, le fer des glaives,
Et les os sacrés des morts !

Je les ai vus défiler devant mes yeux, les héros qui en invoquant Dieu jusqu'au dernier sont morts, et qui dorment là-bas dans le lit gelé du fleuve. Et maintenant, je souris et me tais. Qui se sent riche d'un si grand amour, il n'en rend pas raison. Vous avez, dites-vous, le cœur assez grand pour contenir le monde. Mais moi, c'est encore la patrie de l'étranger que je puis aimer et comprendre, comme en songeant à ma mère je ressens la joie ou la douleur d'une mère, et le regard de ce petit enfant m'émeut à cause de la grande confiance qu'il met dans son père. Tu es là, Mère avec tes vingt-deux enfants, et nous qui sommes dans les tards-venus, en sommes-nous moins aimés ? Nous pouvons tomber, qu'importe. Nous pouvons mourir pour toi. Nous pouvons vivre pour toi. Nous reprendrons le soc. J'ai creusé le sillon de la terre. Voici que je creuse le sillon de l'esprit. Que ce soit toujours le même labour honnête et têtu, et que ma moisson soit bénie !

* * *

Dépouillement, solitude. Tous les appuis, l'un après l'autre, se dérobent. Il me restait naguère la famille, le village, la terre, l'horizon familier, tout ce qui encadre et soutient la vie, lors même qu'on croit avoir rompu toute attache, qu'on se croit seul, libre, gratuit ; mais les dieux lares sont là, et c'est encore au bout de l'aventure leur bon sourire qui accueille le blessé.

Surtout, il me restait l'amour. Peut-être déjà une épave d'amour, mais je m'y cramponnais avec la force crispée d'un secret désespoir.

Et pourtant n'ai-je pas découvert l'*autorité libératrice* ? La voie de la paix et de la certitude est là. Que me reste-

t-il, sinon de m'y engager résolument, sans un regard en arrière ?

Hélas. Si l'on pouvait ainsi, du jour au lendemain, changer de direction, maîtriser la force acquise et la retourner... Mais tandis que l'esprit se construit une demeure nouvelle, l'habitude nous retient errants dans les ruines, l'habitude et le conseil du cœur, qui a peur de cet arrachement, parce que malgré tout cette folie était sa jeunesse, parce qu'une foule de souvenirs s'y mêlent, et que cette rupture le laissera vieilli.

Entrevoir la Vérité, la découvrir même toute entière, c'est beaucoup ; ce n'est pas tout. Il faut avoir la force de s'y attacher, du moins on croit qu'il faut la trouver en soi, cette force, avant de comprendre que Dieu ne laisse *jamais* sans réponse la prière du désespéré. Il ne faut pas, pense-t-on, il ne faut pas d'abord avoir été tellement meurtri que tout vous paraisse indifférent, que tout vous rebute, qu'il n'y ait même plus en vous aucune soif de vérité, aucune puissance de foi, mais seulement une mortelle lassitude, et le désir d'oublier... Il faut encore trouver la force d'introduire la Vérité dans sa vie, de la mettre en œuvre. Tant de plis à défaire, tout un réseau d'habitudes à déchirer, et le cœur hésite parce que c'est quand même un déchirement.

J'avais encore l'amour. Dernier lien avec un passé chargé d'erreurs. Lien auquel je tenais comme à ma vie même, tandis que Dieu cheminait en moi, préparant à la fois l'orage et le refuge. Jusque là, j'avais pu croire qu'il me serait possible d'accéder à la vérité par une route unie. L'événement me détrompa. Malgré ma demi-conversion intellectuelle, de toutes mes forces intimes je tenais encore au passé, à cet amour qui m'avait suivi, secouru durant cinq années. Sauver cela, au moins... Qu'il n'y ait pas cette grande, cette inguérissable blessure. Que je ne sois pas forcé de creuser cette tombe et d'y ensevelir ma jeunesse. De mettre un nom sur la pierre et de me détourner, de m'en aller *pour toujours*... Plutôt

mourir. Je ne consens pas à cet adieu, je n'y consentirai jamais. Ce ne peut être la volonté de Dieu. Il y a des ruptures qui sont plus terribles que la mort, qui font un double malheur à jamais irréparable. Car il n'est pas possible d'oublier et le souvenir empoisonne la vie jusqu'à la dernière minute. Enfin, pourquoi ne le dirais-je pas, un sens profond de la solidarité, un sens du sauvetage survit en moi. Celle qui m'a toujours compris, celle qui a lu dans mon cœur pendant des années, qui sait tout, il n'est pas possible qu'elle refuse maintenant de me suivre, qu'elle ne me comprenne plus, qu'elle referme le livre et s'en aille, alors que l'essentiel n'est pas encore dit et cherche douloureusement à s'exprimer. Elle qui m'a suivi dans ces chemins, est-il possible qu'elle me quitte au moment même où je vois poindre une lueur; qu'il ne me soit même pas donné de réparer le mal que je lui ai fait, de la conduire désormais puisque je suis sûr de la route ? Faudra-t-il que mon passé soit grevé de cette dette, que cette protestation me suive jusqu'au bout...

Je ne veux pas me présenter sans elle devant Dieu. Je ne veux pas qu'elle reste en arrière. Je n'accepte pas cette séparation...

Cela devait être cependant.

Des lettres me parvenaient encore, qui étaient comme mon viatique d'exilé. Grâce à elles, je marchais à travers la grande cité avec le sentiment d'une présence aimée à mes côtés, d'une main qui serrait la mienne. Ainsi j'étais gardé de la frénésie des plaisirs qui possédait la ville décadente. Mais peu à peu les lettres s'espacèrent et devinrent plus froides, sans que rien me permît d'en deviner le motif. Bientôt je n'y sentis plus que le désir de ménager une transition et cette pensée me remplit d'une angoisse affreuse. Dans chaque lettre, je m'entêtais à ne voir que des raisons d'espérer, là où il n'y avait que les ménagements d'une affection attentive, car l'amour avait fui déjà. Quoi qu'on ait voulu me dire, le mystère de cette rupture m'est demeuré impénétrable. Jusqu'au bout, j'eus le sentiment

que celle même qui la consomma agit sous l'empire d'une force dont elle n'était pas maîtresse, prise d'effroi devant une œuvre dont il semblait que le véritable sens lui échappât et à laquelle elle eût voulu se soustraire... Cependant, la rupture se fit. J'étais seul.

Seul, et cette fois complètement brisé. La douce présence n'était plus à mes côtés et je connus un universel abandon. A quoi bon lutter ? Puisqu'enfin je suis seul, puisqu'elle ne saura plus... A quoi bon vivre puisque je ne la verrai plus jamais, et que m'importe désormais où je vais puisque j'y vais tout seul. Cette vie blessée vaut-elle tant de soins ? Qu'elle aille comme elle veut, moi je ne m'en occupe plus. Pourquoi élever la voix dans ce désert humain, puisque personne ne me répondra ?

— Alors se produisit la plus dure débâcle de mon existence. Je pus éprouver à fond ma faiblesse et les tristes réserves de mal et de lâcheté que je portais en moi.

La vie de Constantinople, surtout depuis l'afflux des Russes de Wrangel, était haletante, fiévreuse. La folie slave venait donner un rythme accéléré à la corruption levantine. Tout était incertain, déséquilibré, désaxé. Les misères les plus effrayantes côtoyaient le luxe épais des nouveaux riches. Des généraux tombaient au rang de portiers, des princesses devenaient sommelières dans les restaurants de Péra. Les réfugiés donnaient le branle à la ronde insensée ; l'or affluait dans les lieux de plaisirs improvisés où une agitation forcenée n'arrivait pas à masquer la déchéance et la poignante nostalgie de ces déracinés, voués, pour ne pas périr de faim, à l'exploitation de la muflerie levantine. Les pauvres gens ! Même dans leurs plus tristes rôles, on eût dit d'un peuple de princes égarés dans un parc à bestiaux. Et combien acceptèrent les plus terribles épreuves pour ne pas déchoir jusque là. Je me souviendrai toujours d'un pauvre mutilé qui vendait des fleurs flétries dans la grand'rue de Péra. Je lui en achetai quelques unes et lui glissai, en piastres, un peu plus que son dû. Mais bientôt, je m'entendis héler. Le pauvre homme

croyant à une erreur, s'efforçait de me rejoindre pour me rendre mon argent... C'est un cas entre bien d'autres et qui voudrait écrire l'histoire des réfugiés russes devrait citer cent traits de véritable héroïsme moral. S'étonnera-t-on que beaucoup n'eurent pas cette force d'âme, que bien des hommes devinrent des amuseurs professionnels, et les femmes...

Que dire de Péra ? Ville ignoble, lépreuse, ville de crimes et de vices, ville-catin, crasseuse, prétentieuse et maquillée à l'occidentale. Pas un éclair de beauté, pas un coin où le regard puisse se reposer, mais la plus basse ruée des appétits et cet éternel négoce levantin, louche et servile, menteur à propos et hors de propos, par atavisme. Je ne crois pas qu'on puisse trouver autre part dans le monde cette qualité d'ignominie. Galata, repaire de souteneurs et de prostituées. Stamboul assoupie dans sa boue et ses guenilles... Je parcourais les rues pour essayer d'y perdre ma douleur, tantôt le cœur serré à la vue des épaves humaines qui s'y pressaient, tantôt subissant, comme une sorte de vertige, l'attrait de cette immense perdition. Toujours cherchant l'oubli qui me fuyait. Tantôt me raccrochant avec peine à mes souvenirs, quêtant quelques raisons de ne pas céder au flot, tantôt lâchant tout et roulant à la débauche avec le désir d'y laisser jusqu'au sentiment de mon existence. Ma conversion même ne put me délivrer sur-le-champ de cet horrible vertige. Et il fallut que, de confession en confession, le bon Père qui me suivait m'arrachât au courant, me soutînt pour ainsi dire à bras tendu, avec un amour, avec une patience inlassables jusqu'à ce que peu à peu je sentisse se desserrer l'étreinte du Malin, la paix rentrer en moi avec un sens nouveau du combat spirituel, pour Dieu d'abord.

Alors seulement, je compris que je n'étais point abandonné, que tout ce dépouillement me préparait une autre armure, qu'enfin je n'étais indispensable au salut d'aucune créature et que Dieu lui-même, touché par mes prières, veillerait sur celle qui m'avait quitté... C'est ainsi que

peu à peu ma révolte s'apaisa, c'est ainsi que j'en vins à comprendre les desseins de Dieu à mon égard et le but de toutes ces épreuves. La douleur ne pouvait disparaître, mais au lieu de demeurer incompréhensible, elle prit sa place en moi et son rôle, qui n'était point d'anéantir, mais de féconder et d'exalter ma vie spirituelle.

* * *

Vie double et tourmentée, faite de chutes et d'élans. Le plus souvent reclus, ou promeneur solitaire, je poursuivais fiévreusement mes lectures; en partant de Bloy: Hello, Jœrgensen, les *Fioretti*, *l'Imitation*, puis, je ne sais par quel biais, des extraits de Newman et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Dans le flot de pensées et de sentiments qui dès lors me pousse vers l'Eglise, il m'est difficile de discerner aujourd'hui ce qui est venu avant et après l'acte officiel de la conversion. Car cette dernière démarche eut lieu, en quelque sorte, sur autre plan. Une autre Force y intervint, qui certes s'accordait au cours de mes recherches, mais en me précipitant presque malgré moi vers une issue que, livré à moi-même, je n'eusse peut-être jamais eu le courage de franchir. Il n'y faut donc point voir l'aboutissement normal d'une enquête concertée, mais un acte à part, dans l'ordre de la grâce et non dans l'ordre de l'intelligence. Mes recherches doctrinales pouvaient durer des années encore. Et si avancées qu'on les puisse concevoir, elles ne m'épargneraient point les hasards d'une *expérience catholique*. Je ne me suis donc pas présenté devant Dieu comme un intellectuel qui cherche à résoudre une équation métaphysique, mais comme un pécheur accablé et tout près de mourir. Je n'ai eu ni le loisir ni le désir d'argumenter. La main de Dieu m'a saisi, tiré de l'eau bourbeuse...

J'étais impur et très ignorant. De cela je me convainquis sans peine. Je ne voulus pas me charger de plus de science que je n'en pouvais porter. Les Mystères et les Sacrements: dès que j'eus compris leur place et leur rôle au

foyer de toute vérité, le désir me vint, plus fort que tout, d'en éprouver la vertu. Que sais-je de la Pénitence et de l'Eucharistie, tant que je ne me suis pas confessé et que je n'ai pas communié au Corps du Christ ? « J'aime mieux ressentir la componction que d'en savoir la définition. » Dans toute conversion, et quelles que soient les assurences doctrinales dont on s'est prémuni, il y a une sorte de pari.

Sûr de l'essentiel, je pris bientôt la résolution de ne pas différer le dernier pas jusqu'à ce que j'eusse épuisé les difficultés secondaires. Persuadé que seule l'infirmité de mon esprit m'empêchait encore de voir la place exacte de tel ou tel détail dans l'admirable ordonnance de l'édifice, j'allai de l'avant sans hésiter, et j'en fus merveilleusement récompensé. Qu'aurais-je attendu ? Je me « convertis » tous les jours si l'on entend par là que tous les jours je découvre quelque branche nouvelle dans l'immense ramure de la Doctrine. Souvent encore une objection survient sur tel point dont je ne m'étais pas avisé — mais jamais l'Ordre souverain n'a été pris en défaut. Tel est le catholicisme. Lui qu'on prétend étroit et fermé, c'est une profonde et bruissante forêt d'idées dont les confins se perdent sur les cimes ardentes de la contemplation. Mais toutes les rumeurs de cette forêt sont régies par une indicible harmonie. Quiconque y pénètre est délivré de la lourde ivresse du siècle qui laisse le cœur vide et l'esprit courbatu. Qu'il veille à ne point blesser l'ordre divin, alors il connaîtra la paix, et une liberté que le monde ne peut donner car Dieu seul en dispose. *La route est là, et tu n'as qu'à monter.* Après la dure ascension, voici que le sommet se dégage. Il faut avoir butté dans les sentiers obscurs. Il faut avoir prié, mais voici que la Montagne s'embrase, et dans une immobile extase l'âme pressent les splendeurs du Très-Haut. Rares instants, mais l'heure est belle encore quand pâlissent les feux de la contemplation, et que la nuit mystérieuse descend semée d'astres consolateurs, la Vierge et le cortège des Saints. Plus bas, nos humbles demeures avec la peine et le labeur quotidiens, plus bas

les fautes et les cris, le repentir et le Pardon divin sur nos fronts comme une rosée...

LÉON BLOY.

Si incomplète et hasardeuse que fut ma première initiation catholique, c'est elle cependant qui décida de ma conversion. Le Catéchisme vint ordonner en moi une foule d'idées et d'impressions qui s'y étaient accumulées — œuvre essentielle à vrai dire, car la richesse désordonnée est bientôt dissipée.

Léon Bloy. J'ai dit comment, au *Droit du Peuple*, il m'atteignit en plein cœur. Dès mon arrivée à Constantinople, je me mis en quête de ses ouvrages, et je lus en peu de temps presque tout son Journal. A une époque où il arrive souvent que la Foi circule en ruisselets trop bien ménagés, ce rejaillissement tumultueux surprend et captive. C'est cette source que j'ai trouvée sur les chemins de la montagne. L'eau en est âpre; elle sent le roc et le glacier. Elle n'est jamais impure, parce que les violences de Bloy sont violences d'amour. Ce torrent gronde dans une gorge abrupte et sauvage. Mais remontant à la source on n'y trouve que charité lucide; et l'œuvre, pour l'ensemble, pour l'époque jugée dans ses grands courants, reçoit de cette charité même une extraordinaire perspicacité. Redoute-t-on les dures reproches dont le pamphlétaire accable le clergé ? — L'incrédule anxieux admire surtout qu'armé de tels griefs, Léon Bloy n'en voue à l'Eglise qu'un amour plus ardent, jusqu'à l'appel quotidien du martyre. Et comme ce sont les erreurs ou l'abaissement d'une époque que l'écrivain discerne ou croit discerner chez ceux qu'il attaque, c'est l'époque encore que l'incrédule retrouve et condamne, et non pas l'Eglise peut-être mal servie, ou la doctrine méconnue. Qu'au demeurant il y ait dans cette œuvre des outrances, cela ne se peut nier, mais l'amour emporte tout. Elle a été pour mon âme l'instrument d'une véritable libération. Léon Bloy avait,

je le crois, une mission providentielle à remplir dont il s'est acquitté avec un inflexible courage. Il fallait que les « dernières colonnes de l'Eglise » fussent renversées par cet « entrepreneur de démolitions », parce qu'elles masquaient l'édifice au lieu de le soutenir, et que jamais le demi-catholicisme de ces académiciens n'eût conquis notre jeunesse éprise d'absolu. Pour nous, Léon Bloy reste précisément le *Pèlerin de l'Absolu*, et aussi le héraut d'une époque nouvelle où le catholicisme doit retrouver l'éclat de sa force intégrale, hors de ce bas crépuscule où le naturalisme pesait encore sur les esprits.

Faut-il lui tenir rigueur de ses *violences ?* Mais qui donc aurait été de taille à imprimer à la conscience contemporaine un si puissant ébranlement ?

* * *

Lorsque je recherche en moi l'apport authentique de Léon Bloy, je rencontre une force qui résiste à l'analyse, et sans laquelle, cependant, ma conversion serait inexplicable. Je ne lui suis pas redevable d'un enseignement précis, d'une formation proprement doctrinale. — Je lui dois de m'avoir placé sur le plan surnaturel, où l'âme *comprend* les Mystères, les Sacrements, les rites mêmes qui lui sont les plus étrangers, dans une lumière telle que les raisonnements les plus habiles ne la peuvent produire. La connaissance, la certitude que Bloy me communiqua se rapprochent de la connaissance, de la certitude poétiques, mais dans une région de l'esprit où la poésie même n'a pas accès. D'un puissant coup d'aile, comme Claudel l'eût pu faire, il me transporta *là où c'est fini du docteur qui riposte et qui argumente...*

Il est des pages de Bloy qui vont droit à l'âme. Ainsi la fin de la *Femme Pauvre*:

— *Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le*

Saint-Sacrement exposé et qui, par chance, était un vrai prêtre.

— *Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre* aujourd'hui *quand on est pauvre et crucifié.*

— HODIE MECUM ERIS IN PARADISO, *murmura le prêtre qui s'en alla, bouleversé d'amour.*

Lorsque de telles paroles se sont inscrites en vous, elles ne s'effacent plus et ne cessent de rayonner. Ces « inscriptions » de Léon Bloy ont déterminé ma conversion, en elle-même plus directement mystique qu'intellectuelle, et *sur laquelle* l'intelligence travailla pendant de longues années et travaille encore aujourd'hui. Depuis, il est bien des difficultés que j'ai recomposées après coup pour les examiner, alors qu'elles étaient déjà pratiquement résolues. Il y a toute une sécurité doctrinale (accessible aux plus ignorants) que je n'ai pas reçue de l'étude, mais parce qu'un beau jour je me trouvai incapable de raisonner autrement qu'en chrétien. De telle sorte que, sans peine aucune, avec quelques points de repère, la doctrine se construisit en moi. Mais c'est Léon Bloy qui donna la première impulsion. De lui, j'appris à vivre dans l'atmosphère, dans l'intimité des Mystères, et dès ce jour seulement je connus le christianisme. Il y a toute une science, dont je suis dépourvu, que seule l'étude assidue de la Théologie peut donner. Il y a même toute une érudition catholique à laquelle je demeurai longtemps étranger. Mais l'esprit, je dirai presque l'*instinct* catholique, c'est Léon Bloy qui me le donna et je lui en rends hommage du plus profond de mon cœur.

Souvent, il m'arrive de réfléchir sur ce fait que je me suis trouvé si *naturellement* catholique. Je ne puis expliquer comment ces rites, ces gestes, ces coutumes sont entrés dans ma vie avec la Vérité dont ils sont les signes. Comment rien ne m'a heurté de ce qui rebute d'ordinaire les protestants: la Présence réelle, la Confession, la Sainte

Vierge, les Saints, le célibat des prêtres, le crucifix, le chapelet, l'eau bénite, les cierges... J'en ai presque regret, car je sais qu'il y a là, subjectivement, de vrais obstacles pour bien des âmes, et j'aimerais leur dire comment, pour moi, ils se sont écartés. Il faudrait me placer en dehors du plan de cette conversion ; il me faudrait faire des raisonnements *à part*. Ce dont pourtant je puis les assurer, c'est que le jour où l'on *vit* le catholicisme, ces difficultés apparentes s'évanouissent. Parce qu'en réalité *elles n'existent pas ;* on se les forge. L'Eglise a reçu de Dieu, à charge de le faire fructifier, le dépôt de la Vérité. Celui qui, ayant médité sur le désastre spirituel de notre temps, a compris cela, qu'il n'aille pas s'inquiéter plus avant. L'Eglise, interprète de la Révélation, n'entend pas nous poser de puériles énigmes, et ne va pas se divertir de notre embarras. Quiconque se réfugie en son sein maternel, en pleine confiance, comme un petit enfant, il n'y trouve qu'apaisement et lumière et non pas tous ces petits tourments de controverse.

Le journalisme — cette obligation de s'extérioriser sans répit — use et fatigue singulièrement la ferveur, les convictions les plus assurées ; parfois une grande lassitude m'envahit et il me semble que rien ne pourra plus m'émouvoir. Alors, avec une lucidité cruelle, il m'arrive d'éprouver ce cœur où tout paraît desséché. Mais toujours les larmes viennent à mes yeux lorsque j'évoque cette double maternité, spirituelle et temporelle : l'Eglise et la Patrie. Patrie d'ici-bas et Patrie éternelle. C'est, aux heures les plus tristes, par l'Eglise que ma pensée retourne vers Dieu, d'un mouvement si naturel et si profond que rien ne le pourrait simuler. Il est souvent nécessaire de s'appliquer à la dévotion comme de s'exciter à la contrition. Mais dans l'instant même où mon âme paraît incapable du plus faible essor, c'est l'amour de l'Eglise qui me vient secourir, qui me relève et me rapprend à prier. J'ai parfois le sentiment presque physique de cette maternité spirituelle, comme d'un enveloppement, d'une douceur, la certitude que la Mère

veille sur moi le cœur débordant d'amour. Mère Eglise c'est pourquoi je désire avec tant d'ardeur que tous les égarés reviennent à toi, car en vérité ce qu'ils cherchent si douloureusement dans la nuit de ce siècle, c'est ton sein maternel, et ils ne seront point apaisés que tu ne les aies allaités. Tu as reçu cette mission de Dieu même qui chaque jour se donne à des millions de pécheurs par ton ministère.

Tu sais que nous sommes des enfants. En écrivant ces lignes, je pense à mon petit garçon qui l'autre jour est tombé pour la première fois tout de son long. Je revois cet éclair de terreur dans ses yeux, et la petite bouche crispée par une moue de reproche effaré quand la douleur est venue. Il en va de même de nous tous, et notre orgeuil a beau se rebiffer, car nous tombons et retombons sans cesse, pour sans cesse retrouver dans nos chutes la même souffrance, le même étonnement douloureux devant notre faiblesse et notre infirmité, et devant cette sorte de trahison de la matière où nous croyons trouver le bonheur et qui nous laisse altérés et meurtris. Mais la mère a pris l'enfant dans ses bras et bientôt le petit orage de sa douleur s'est calmé. C'est ainsi que tu nous accueilles toujours, Mère Eglise, pleine de miséricorde et de pardon, mais attentive à nous enseigner et à nous avertir. Il n'est rien en toi qui ne soit lumière et amour, et jusque dans tes rigueurs c'est l'amour qui te guide, le profond souci des âmes que tu as hérité du Bon Pasteur.

* * *

Je ne saurais quitter Léon Bloy sans parler de ce privilège singulier de son œuvre, surtout de son Journal, qui est d'introduire le lecteur dans une famille, dans une société chrétiennes comme les lettres catholiques de ce temps je crois, n'en offrent pas d'exemple. C'est ainsi que j'ai pu vivre longtemps, quoique complètement isolé, dans une *intimité* catholique. Léon Bloy, Jeanne, Véronique, Hélène, Madeleine: ce fut pour moi comme un second foyer,

un foyer spirituel où je voyais se maintenir une touchante union à travers les plus grandes épreuves, sans que jamais un murmure ne s'élevât contre Dieu, dont à certains moments, pourtant, la main semble se faire si lourde...

Famille unie, mais non pas unie par un égoïsme collectif comme il advient quand l'esprit de famille prend l'allure d'une fausse religion ; unie dans la Foi, dans le plus haut esprit surnaturel. Cent traits en témoignent. Je prends au hasard celui-ci, noté dans *Mon Journal* en 1898, peu de jours avant le départ de Léon Bloy pour le Danemark :

« C'était le 13 novembre. On venait de voir disparaître les derniers centimes, on pouvait être jeté dans la rue le lendemain ; nos meubles, en compagnie de ma bibliothèque et de mes papiers, flottaient sur la mer du Nord.

« Notre petite Madeleine, ravissante fillette de vingt mois, se mit à ramper sur le lit de sa mère, en appelant Jésus comme elle aurait appelé un frère. La tendresse pure de ce mouvement fut inexprimable. Je me souviendrai toujours de ces grands yeux limpides où se peignait l'adorable Image, fixés sur un point de l'ignoble chambre garnie, pratiquée seulement, jusqu'à ce jour, par les blasphèmes et les luxures. Même après la mort, surtout après la mort, j'entendrai le nom du Sauveur proféré par cette bouche d'innocence et de cantique. L'aimable enfant se traînait sur les genoux, tirée par la Vision et se retournant plusieurs fois comme si nous avions été des tarasques aveugles, domptées par elle, qui eussent besoin qu'on les instruisît, qu'on leur apprît à *voir* Dieu, qu'on leur enseignât le latin de l'Invisible ! Et cette chose merveilleuse dura longtemps, puis il nous sembla que toutes les étoiles se couchaient. »

Une telle page, écrite dans la détresse et dans le désarroi, ne suffit-elle pas à montrer le rayonnement surnaturel de ce foyer chrétien, illuminant jusqu'à la tristesse de l'exil qui me le rendait plus cher encore. On n'a peut-être pas assez marqué quel époux, quel père excellent et intrépide fut Léon Bloy. Les truculences du pamphlétaire ont pu

faire méconnaître tant d'affectueuse dignité, tant d'abnégation. La place, enfin, que la famille occupait dans sa vie, et quelles tortures morales dut lui infliger la mort de deux de ses enfants. « Deux petits enfants morts d'un peu plus que de misère, c'est-à-dire de *médiocrité*, écrivait Rachilde au *Mercure ;* il y a de quoi, vous savez, marteler ses phrases au front des gens quand on a eu sur la poitrine une telle enclume... »

Après la famille, les filleuls et amis: Jacques et Raïssa Maritain, Pierre et Christine van der Meer ; Pierre Termier, Johannès Jœrgensen, Emile Baumann, Hello. Et que dirai-je des amitiés célestes, Anne-Catherine Emmerich, Angèle de Foligno, tant d'autres encore. Il n'est que d'énumérer quelques-uns de ces noms pour faire entrevoir l'ampleur de l'horizon chrétien qui s'ouvrait devant moi.

Enfin, n'est-elle pas au plus haut point précieuse cette révélation de la vie quotidienne d'un vrai catholique, éclairée dès l'aurore par le saint Sacrifice de la Messe ? La vie sacramentelle m'est ainsi apparue dans son vrai sens. Et généralement, la démarche coutumière d'un fils de l'Eglise.

Je songe par exemple à ces lignes de la *Porte des Humbles*, extraites d'une lettre à Marguerite Le Meignen:

« J'ai pour principe de ne regarder, de ne voir personne à l'église, où j'ai assez à faire de m'humilier en priant pour les autres et pour moi-même. Il pourrait vous arriver, Marguerite, de voir un vieux homme de mauvaise mine, égrenant son chapelet devant le Saint-Sacrement, comme pourrait faire une bonne femme, et vous sentirez peut-être un peu de mépris jusqu'au moment où vous apprendrez que ce personnage qui vous semblait grotesque n'était autre que Léon Bloy en train de prier pour vous de tout son cœur jusqu'au point d'offrir sa vie, s'il le fallait, ne concevant pas d'autre manière de prier ! »

Qu'ajouterai-je ? Cette œuvre traversée d'éclairs, c'est l'orage qui déchire un ciel accablant. Des âmes en foule n'arrivent plus à respirer sous ce climat chargé de miasmes. Léon Bloy crève et disperse les nuages traînants

et nous rouvre les merveilleuses avenues de l'Infini. J'eus le bonheur de le trouver sur mon chemin. Il fut mon guide jusqu'au porche de l'Eglise, un guide sans faiblesse, et c'est en ne me cachant rien de la dure pente à gravir qu'il excita mon courage et le soutient encore.

ERNEST HELLO.

Bloy me conduisit à Hello, plus précisément à l'une de ses œuvres — *Physionomies de Saints* — qui devait combler une des lacunes les plus sensibles de cette première initiation. Il n'est rien, en effet, qui soit plus étranger à un protestant que la notion catholique de la sainteté, et que les saints eux-mêmes. Hormis quelques chercheurs, guidés par un sens plus aigu de la tradition chrétienne, la masse se butte à la barrière historique de la Réforme. Rien ou presque au-delà. Quelques références mal assurées aux « premiers chrétiens », dont on ne peut cependant ignorer qu'ils moururent pour un *Credo* qui reste celui de l'Eglise, tandis que la Réforme l'abandonne... Quant à moi, je confesse que les saints m'étaient tout à fait inconnus, et que le livre de Hello me laissa confondu. Je n'arrivais pas à comprendre qu'une part de la chrétienté ait pu, de propos délibéré, s'infliger un tel appauvrissement. J'y vis bientôt une des preuves certaines que la Réforme n'est point, ne saurait être dans la ligne chrétienne. Même saint François d'Assise, le seul que le protestantisme ait vraiment *découvert*, il a fallu lui prêter un esprit, des intentions qu'il ne pouvait avoir, il a fallu le déformer — pour essayer de l'englober dans la Réforme. Et tous les autres saints ! Tout ce trésor spirituel où les protestants ne peuvent puiser; toutes ces fleurs de sagesse et de mysticité qu'ils ne peuvent transplanter, parce qu'elles ont pris racine dans l'orthodoxie la plus pure et qu'ailleurs elles dépérissent. Sûr indice d'erreur, me disais-je. Ces claires rivières de la Foi vont droit au grand fleuve chrétien. Il n'est pas possible d'en détourner le cours. A le tenter, on se condamne.

Les héros de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ne se livrent pas à quiconque. Hello a le sens de la grandeur. Il réussit là où parfois le plus exact des biographes échoue: il ramène les Saints parmi nous, en pleine mêlée moderne. « Une des plus grandes erreurs du monde, écrit-il, consiste à se figurer des saints comme des êtres complètement étrangers à l'Humanité, comme des figures de cire, toutes coulées dans le même moule... Les Elus diffèrent en intelligence, en aptitudes, en vocation. Et pourtant une ressemblance invincible réside au fond de ces différences énormes. Ils portent tous une certaine marque, la marque du même Dieu... A travers le temps et l'espace, sur le trône, dans le cloître et dans le désert, ils chantent le même *Credo*. Hommes du dix-neuvième siècle, est-ce que cette unanimité ne vous étonne pas ? »

Certes, elle m'étonnait, elle me comblait d'admiration et d'amour, cette grande symphonie chrétienne, après le tumulte individualiste aux mille voix discordantes. Quelle puissance dans ces calmes harmonies... Car l'Eglise est calme:

« Les montagnes du monde peuvent s'écrouler les unes sur les autres. Si c'est ce jour-là la fête d'une petite bergère, de sainte Germaine, par exemple, elle célébrera la petite bergère avec le calme immuable qui lui vient de l'éternité. Quelque bruit que fassent autour d'elle les peuples et les rois, elle n'oubliera pas un de ses pauvres, un de ses mendiants, un de ses martyrs. Les siècles n'y font rien, pas plus que les tonnerres. Pendant que les tonnerres grondent, elle remontera le cours des siècles pour célébrer la gloire immortelle de quelque jeune fille, inconnue pendant sa vie, et morte il y a plus de mille ans. »

Notre temps garde mémoire des héros antiques. Il les met à côté de ses grands hommes et de ses *professeurs d'énergie*. Il ne veut pas se souvenir des saints. Pourquoi ? Parce que notre décadence est païenne. Elle admire les vertus du cirque, non pas celles des martyrs, mais celles des gladiateurs. Le Tour de France la tient haletante. La

traversée aérienne de l'Atlantique provoque une véritable frénésie collective. Il ne faut jamais dépriser le courage. Mais cette époque oublie qu'il est d'autres victoires d'autres défaites, d'autres périls et une autre vaillance infiniment plus méritoire. Notre décadence est païenne, mais notre renaissance sera chrétienne, elle se tournera vers les Saints, alors elle rendra justice à ce grand écrivain méconnu, Ernest Hello.

Saint Jean Chrysostome, saint Denys, sainte Hélène, saint Georges, saint Augustin, saint Bernard, sainte Catherine de Gênes, sainte Thérèse, sainte Gertrude... Vous m'avez entouré dans mes veilles d'exil. A chacun de vos noms je voudrais m'arrêter, pour dire tout ce que je vous dois, mais désormais les dons se pressent, et quoi que je fasse je resterai votre débiteur pour l'éternité. Hier encore, je cheminais dans la gorge escarpée ; voici le col franchi, voici qu'un vaste horizon se découvre, et j'aurai beau faire diligence, je ne saurais même en dénombrer les splendeurs.

De quoi vous fait-on grief ? D'occuper une place telle dans l'Eglise que la gloire de Dieu en serait offusquée... Mais vous n'êtes que le reflet de sa Lumière et vous lui rendez témoignage à travers les siècles. Je vous ouvre mon cœur, afin que vous y entriez toujours plus nombreux pour y chanter la louange de l'adorable Trinité. Vous reprenez mes prières, et à l'heure de l'abattement et du désarroi, c'est vous qui les portez devant le trône de Dieu, ô Saints et Bienheureux Intercesseurs.

C'est vous qui me ramenez doucement par la main. — Ne crains rien. J'ai connu tout cela. Ces tentations, ces épreuves, j'ai dû les subir et les surmonter. Je suis tout près de toi. Sur cette terre même qui est ta patrie. *Bienheureux Nicolas de Flüe, priez pour nous.* — J'ai eu dix enfants comme ton père, et c'est comme si tu étais l'un de mes enfants. J'ai parcouru pieds nus ces sentiers rocailleux, mon bâton à la main, et récitant le rosaire. C'est comme si ton propre père, ayant reçu le consentement de sa mère et mis ses affaires bien en ordre, s'en était allé

un jour vers un petit chalet au-dessus du village, et là il se serait mis tout seul à prier pour le salut de son âme, pour les gens du village et les gens du pays qui en ont tant besoin, pour que les magistrats se tiennent en sagesse et en équité. Figure-toi que c'est vraiment ton père ou ton grand-père, un paysan des montagnes de Vaud, qui prie Dieu pour toi. C'est bien le même pays d'alpes et de rochers qui dominent le lac. J'ai prié, j'ai jeûné pendant vingt années. Dieu m'a envoyé des visions. C'était sur cette terre où tu vis. N'aie donc pas peur de me demander mon intercession...

* * *

Les Saints et la Sainte Ecriture. Les Saints de l'Ecriture, puis, en ligne directe, sans délai, sans rupture aucune, les Saints de l'Eglise : saint Elie, saint Ezéchiel, sainte Anne, les rois Mages, saint Jude, saint Paul, saint Pierre, puis tous les saints de l'Eglise. Hello ne cesse de méditer sur les deux Testaments, et c'est lui qui m'en apprit en quelque sorte la *lecture catholique ;* ce qu'un catholique y trouve, comment il y alimente sa foi. La Réforme reproche à l'Eglise de s'interposer entre la Bible et le croyant ; d'agir de telle manière qu'il aille chercher ailleurs, dans des dévotions adventices, sa nourriture spirituelle ; de donner, d'imposer une interprétation officielle de l'Ecriture alors que chacun devrait pouvoir la mettre à son niveau, l'adapter à ses besoins. Je n'entends pas répéter ce que j'ai dit de la *libre exégèse.* J'ajoute seulement que ce grief de la Réforme contre l'Eglise ne m'a guère préoccupé, pour la raison très simple que dans les milieux protestants où j'ai vécu *on ne lisait pas la Bible* hors du temple, ce qui supprime, ce me semble, cet effort d'interprétation, d'assimilation personnelles dont on fait si souvent état. Au contraire, j'ai vu circuler de nombreuses brochures produites par les sectes, et j'y ai découvert moi-même de redoutables extravagances. J'ai vu qu'il y a des interprètes entre la Bible et le peuple,

aussi bien et peut-être plus du côté protestant que du côté catholique, à la différence que les interprètes protestants échappent à tout contrôle doctrinal, et peuvent dangereusement abuser de la crédulité populaire. Pour moi, je commençai véritablement à lire l'Ecriture sainte, à la connaître, à la comprendre, le jour où je fus conquis au catholicisme. Je n'ai jamais eu le sentiment d'un contact plus direct que dans le lecture des psaumes, des prophéties, des épitres et des évangiles du Missel. Au contraire, la littérature protestante actuelle m'est apparue le plus souvent comme une glose indiscrète, souvent apparentée aux pires erreurs en vogue, et traitant le Texte avec la plus audacieuse liberté. J'avais encore en mémoire une glose, une *lecture* non point sectaire, mais quasi-officielle. Celle de l'Ecole Normale. Elle m'avait conduit tout droit à l'incrédulité.

A quoi aboutissait l'érudition équivoque dans ses méthodes et dans ses intentions que l'on avait présentée comme scientifique ? — A rien pour une âme qui cherche avec angoisse la vérité et la vie. Le Missel, au contraire, allait dégager avec force devant mes yeux les grandes harmonies de l'Ecriture. Qu'il y ait entre les deux Testaments de belles et profondes correspondances; que la Bible soit tout d'abord ce majestueux édifice où les voix à travers les siècles se répondent avec une divine exactitude, voilà ce que le peuple chrétien doit savoir. Que les savants épuisent leurs disputes de chartistes et d'archéologues, c'est leur rôle. Qu'ils discutent un siècle durant sur le détail d'une corniche, et qu'ils changent dix fois d'opinion... L'édifice est toujours là, et pendant qu'on se tue à examiner un petit coin à la loupe, la magnificence de l'ensemble échappe et l'enseignement essentiel se perd. Mais l'Eglise veille, qui le donne libéralement à tout venant.

Quand ma jeunesse ardente cherchait la Vérité, on lui offrit une Bible dont le surnaturel était absent et dont le texte n'était qu'un prétexte à digressions. Qu'advint-il ?

Je pris en aversion ce qui devait être l'instrument même de mon salut. Si la critique des textes, me disais-je alors, se propose de détruire pierre à pierre la maison où nos pères priaient, attendrons-nous que les murs s'écroulent sur nos têtes ? Partons. Je suis parti. Je n'ai trouvé que le Néant. Remontant le courant, j'ai dépassé les exégètes-au-microscope et je suis revenu à la source. Alors mes yeux se sont ouverts et j'ai dit: le Christianisme est là ou il n'est pas. Je crois qu'il est. L'eau vive est proche. Creusons et elle jaillira.

Hello est l'un de ceux qui m'ont conduit aux sources de la Foi. Comme Léon Bloy, il est le Pèlerin de l'Absolu. Il nous apparaît lui aussi, à cette fin d'époque, comme un héraut des temps nouveaux. S'il est vrai — et qui le nierait ? — que la société moderne, paganisée, guettée par le bolchévisme, va sur son déclin, qu'on y songe en lisant ces lignes sur saint Jean Chrysostome:

« Il semble qu'il n'ait pas eu de précautions à prendre contre la recherche de soi, et qu'en face des grandes catastrophes et des grandes espérances ; en face du monde écroulé et du monde prêt à renaître ; en face des Romains qui s'en vont, des barbares qui arrivent, des chrétiens qui surgissent ; en face des grandes ruines amoncelées et du salut que la terre réclame ; il semble qu'en présence de ce drame humain et divin où toutes choses sont en présence, l'orateur n'ait pas le temps de penser à lui-même, et que la vanité ne prenne pas sa place parmi tant de décombres, parmi tant de préparations, tant de crimes, tant de vertus ... »

Notre temps est là. Plus exactement, les signes de notre temps nous avertissent que nous allons rapidement à cette extrémité. Et que les défenseurs de la Foi doivent se préparer à tous les sacrifices.

(A suivre)

René LEYVRAZ.

INSTINCT, SUBLIMATION ÉCOLE ACTIVE

*M. Ad. Ferrière nous a fait parvenir, sur feuilles d'épreuves, une étude parue depuis dans l'*Ere Nouvelle, *et où, pour s'accorder avec M. Dévaud, il demande, avec beaucoup de courtoisie d'ailleurs, mais* sans penser que c'est chose aussi impossible à lui qu'à nous, *qu'il soit fait abstraction de philosophie et de religion quand on détermine les fins et les moyens de la pédagogie. Voici le texte de M. Ferrière :*

M. Eugène Dévaud, directeur de l'Ecole normale de Hauterive (Fribourg, Suisse) est catholique. Il a publié dans la revue catholique « Nova et Vetera » de juillet-septembre 1926 et de janvier 1927 deux articles dont le premier a été reproduit dans la « Revue belge de pédagogie » du 1er décembre. « L'Ecole active et l'Intérêt » — « Autour de l'Ecole active », tels sont leurs titres. Ils constituent une critique acérée des conceptions nouvelles en éducation et de leurs applications à l'école.

En tant que catholique, l'auteur se place à un point de vue métaphysique où nous ne pouvons pas le suivre. Nous pouvons toutefois nous mettre en pensée dans son esprit et dès lors nous serons forcés de déclarer: « si nous étions catholique, nous penserions et écririons comme il l'a fait ». Mais nous n'avons pas à traiter dans cette revue de questions métaphysiques. Nous nous contenterons de renvoyer l'auteur aux derniers chapitres de notre livre « Le Progrès spirituel »[1], où il verra combien il a déformé ce qu'il appelle notre « obscure métaphysique » et notre « pauvre credo évolutionniste ». Nous avions considéré comme allant de soi les grands principes de soumission de la raison individuelle à la raison universelle: science, recherche de la vérité impersonnelle, conformité avec les lois de la raison, tout cela nous paraissait aller sans dire. M. Dévaud nous rappelle qu'il y a, dans le monde, des philosophes matérialistes auxquels il aurait fallu opposer notre foi commune en la suprématie de l'esprit sur la matière. Nous l'en remercions. Nous pensions toutefois l'avoir fait de façon assez claire pour qu'aucun malentendu ne fût possible.

La métaphysique écartée, il reste la théorie et la pratique de l'Ecole active, En fait de pratique, M. Dévaud a vu des essais passablement anarchiques de l'Allemagne nouvelle. Confondant les termes Arbeitsschule, Gemeinschaftsschule, et Ecole active, il en vient à brosser un tableau caricatural des essais des novateurs. Caricature double, due à l'objet et au sujet. Certes, nous désapprouvons les essais anarchiques qu'il décrit, mais nous pensons aussi qu'il les noircit à plaisir. A tout le moins, puisqu'il est admis de juger l'arbre à ses fruits, aurions-nous désiré le voir donner des preuves de l'immoralisme et de l'ignorance qu'il estime devoir être les seuls résultats palpables des méthodes nouvelles telles qu'il les a vu appliquer.

[1] Éditions Forum, Genève, 1927.

L'homme de science demande des résultats comparés, toutes choses égales d'ailleurs. Pourquoi n'en parle-t-il pas ? Cette carence affaiblit singulièrement son argumentation. N'aurait-il pas porté ses investigations de ce côté ? Aurait-il cherché sans rien trouver de notable à critiquer ? Étant donnés l'anarchie et l'abstentionisme systématique des adultes dans les écoles dont il parle, ce serait, en vérité, un certificat d'excellence en faveur de l'éducation libertaire et un témoignage négatif auquel, jusqu'à preuve plus palpable, nous n'osons guère croire.

Quant à la théorie de l'Ecole active, après avoir amplement dit son désaccord avec les idées qu'il croit nôtres, il expose son propre point de vue. Or ce point de vue coïncide si exactement avec le nôtre (métaphysique à part bien entendu), que nous voudrions pouvoir en donner la preuve ici par de longues citations. Contentons-nous de celles-ci.

L'article: « L'Ecole active et l'intérêt » commence par ces mots: « Toute école veut être active, car toute école, comme toute éducation, souhaite perfectionner la vie, laquelle est une activité spontanée, jaillissant de la nature même de l'être vivant. » Puis il reconnaît comme justes les critiques suivantes adressées à l'école d'hier et d'aujourd'hui: « Surcharge et dispersion du programme, trop réel manque d'intérêt qu'offrent maintes de ses disciplines, hâte et « formalisme » des méthodes, « bourrages » en vue des examens, inadaptation de trop de matières à la psychologie de l'enfance et de la jeunesse; oubli de l'éducation du cœur, de la volonté, de la personnalité, du sens social; oubli, enfin, qui nous paraît essentiel, des valeurs éternelles... » — Puis il montre fort bien que l'intérêt a sa source dans le sentiment d'une lacune, lacune qui appelle son complément. « C'est un vase qui connaît son vide. » Et comme il peut y avoir des lacunes sensorielles que révèlera la douleur, des lacunes effectives que révèle la souffrance de l'instinct non satisfait et des lacunes spirituelles — parmi lesquelles des lacunes de l'intelligence, — il y aura autant de sortes d'intérêt. « La volonté doit subordonner les puissances inférieures aux supérieures; elle doit les contraindre à servir les « intérêts » que la raison montre être conformesà la fin;... elle est capable de se subordonner les puissances inférieures et de les amener à coopérer à la réalisation de la fin de l'homme; elle aime et veut la fin; elle se met ensuite à choisir, puis à exécuter les choses ordonnées à cette fin. » Et voici où intervient l'éducation: « On doit viser à obtenir le plus tôt possible une collaboration active de l'enfant lui-même à l'œuvre de sa propre formation... On demeure libre quand on obéit sous l'empire de motifs rationnels ». Nous n'avons jamais dit autre chose.

Dans le second de ses articles, l'auteur expose de façon très juste en quoi consiste le rôle du maître. Ces pages rappellent celles que nous avions écrites dans « Transformons l'Ecole » en 1920. Pourtant il écrit: « M. Ferrière définit l'Ecole active celle où l'activité spontanée de l'enfant est à la base de tout travail et où sont satisfaits l'appétit de savoir et le besoin d'agir et de créer qui se manifestent chez tout enfant sain. Est-ce par inadvertance que le maître n'est pas mentionné dans cette définition de l'Ecole, cependant longuement préparée, puis largement expliquée ? » — Par qui ces besoins seront-ils satisfaits, répondrons-nous, sinon par l'« école », donc par le maître ? — « Ce qui crée une personnalité, dit très bien M. Dévaud, ce n'est ni l'entourage, ni le maître, d'abord, mais le travail intérieur de l'enfant sur lui-même. »

Citons encore ces beaux paragraphes: « Le rôle du maître dans sa classe me paraît se ramener à ces trois bons offices: diriger, éveiller et soutenir l'activité de l'élève dans l'assimilation personnelle du savoir. » Et l'auteur précise ces trois points: « Le premier service que l'enfant attend de son maître d'école, c'est de diriger son activité spontanée et joyeuse dans l'assimilation du savoir. Le second sera d'éveiller cette activité, en proposant à son intelligence une matière exactement proportionnée à ses capacités actuelles. L'intelligence est une puissance qui tend à l'acte, qui aspire donc à son acte propre, qui est de comprendre et d'apprendre... L'art n'est pas petit de proposer l'objet de la le-

con au moment où l'intelligence est parfaitement à point pour le saisir, où elle l'appelle d'un désir obscur, comme la puissance appelle son acte... Aussi l'écolier demande-t-il, comme troisième service que le maître le soutienne dans le labeur de la réflexion et dans l'acquisition des « habitus » intellectuels... Toute leçon de choses se résout en idées... Les idées s'agencent en jugements; les jugements se hiérarchisent en systèmes et constituent un ensemble harmonieux, complet et systématique, la science. » Et l'auteur cite saint Thomas: « De même donc que le médecin est dit cause de la santé rendue au malade, parce qu'il se met à aider sa nature qui le guérit, de même un homme est dit cause de la science chez un autre homme, en provoquant l'opération naturelle de sa raison; cela est enseigner. » Et M. Dévaud d'ajouter, un peu plus loin: « L'élève ne deviendra de quelque habileté à manier son savoir que s'il s'exerce du dedans, par un acte personnel et propre. L'enfant est une personnalité qu'il faut dégager et libérer... Le maître est l'aide que l'élève lui-même réclame... Plus il est strictement objectif, mieux il remplit son rôle dans l'école. Il s'apparente... au classique uniquement soucieux de ne refléter que l'universel valable pour tous les hommes, pour tous les temps, pour tous les lieux... »

Ceci constitue la fin de l'article. Plus haut, il y aurait eu bien des passages à souligner. Ceux-ci, entre autres: « Nous disons que, dans la classe, le maître est actif, que l'élève doit l'être aussi, que, si la primauté doit échoir à l'une de ces deux activités, c'est à celle de l'élève, ou, pour établir les relations qui unissent ces activités, que l'élève doit être amené à penser par lui-même ce que le maître lui enseigne, et que l'un et l'autre se soumettent à la vérité... Mais comme l'éducation est le développement de dispositions immanentes au sujet, on ne peut rien sans l'active collaboration de l'enfant... C'est bien l'élève qui s'instruit; il est l'agent essentiel et premier de sa propre formation;... le maître n'est que l'aide communément nécessaire pour qu'il s'instruise. »

Quand l'auteur déclare que, pour cela, le maître « propose » à l'élève « des difficultés montantes », on pourrait croire qu'il résume l'essentiel des paragraphes que nous avons consacrés, pp. 146 à 153 de « La Pratique de l'Ecole active », à ce que nous appelions la « technique » de l'Ecole active. Mais a-t-il lu ce livre ? On le croirait, puisqu'il le mentionne. On pourrait en douter, puisqu'il nous adresse des reproches que nous avons le sentiment de ne pas mériter !

Concluons. M. Dévaud est un grand défenseur de l'Ecole active. Rarement nous avons rencontré nos idées essentielles commentées et développées avec autant de perspicacité et de justesse. Pourquoi faut-il que ce soit dans un ton de polémique parfois déplaisant ? Pourquoi nos divergences apparentes ne sont-elles pas touchées avec le doigté délicat du philosophe et du chrétien plein de charité pour les erreurs d'autrui ? Il est doublement dommage que l'auteur ait cru devoir adopter ce ton. D'abord parce que cela l'entraîne à faire la caricature d'idées qui sont très proches des siennes. Nos collègues qu'il prend à partie se défendront eux-mêmes, s'ils le jugent à propos; pour notre part, nous pouvons prouver texte en main que tout ce que M. Dévaud affirme comme juste (questions strictement confessionnelles mises à part), nous l'avions dit nous-mêmes. Comme nous le lui avons écrit en automne 1926, « Le Progrès spirituel » n'a pas été écrit après ses critiques et d'après elles; il l'était avant. Et les idées que nous y exposons ne sont que le développement de celles qui, depuis vingt-huit ans, sont à la base de notre activité de pédagogue et d'écrivain. — Double dommage, disions-nous. Voici le second point: M. Dévaud sépare au lieu de rapprocher. Il laisse dans l'esprit de ses lecteurs mal informés la conviction qu'il y a des divergences de vues profondes entre les promoteurs de l'Ecole active. Or, ce n'est pas le cas. Quand il aura lu « Le Progrès spirituel », nous nous permettrons d'en appeler de M. Dévaud mal informé à un M. Dévaud mieux informé et nous attendrons de sa loyauté qu'il rectifie les accusations d'erreurs qu'il nous adresse, alors que la seule divergence essentielle, entre nous, est d'ordre confessionnel.

Le Père Girard était un ami intime de François Naville qui, il y a cent ans, avait une belle et bonne école nouvelle à Vernier, près de Genève. Un fils de François Naville, le philosophe bien connu Ernest Naville, nous a raconté souvent l'amitié franche et bonne qui unissait ces deux hommes. Une amitié égale pourrait unir, en 1927, les défenseurs de l'Ecole active, telle que la conçoit le distingué directeur de l'Ecole normale de Hauterive. Elle le pourrait. Elle le devrait. Pourquoi pas ?

A. FERRIÈRE.

Nous avons soumis ces lignes à M. Dévaud dont voici les justes réflexions :

Les écoles allemandes, dont la description sert d'introduction à mon article du 1er janvier 1927, ne sont nullement des caricatures de l'Ecole active. Elles prétendent en être les archétypes ; elles ont été maintes fois présentées comme telles dans le journal de M. Ferrière, l'*Ere nouvelle ;* on a reçu à Genève, au cours de l'hiver, leur plus actif et remarquable protagoniste, M. Wilhelm Paulsen, comme un demi-dieu de la pédagogie d'aujourd'hui et de demain. Je les ai décrites non d'après des observations forcément incomplètes et incertaines, comme le laisse entendre M. Ferrière, mais d'après les monographies de ceux-mêmes qui les ont fondées et les dirigent ; j'ai produit mes sources ; qu'on s'y reporte et qu'on juge ; qu'on y ajoute un livre entier de M. Ferrière, l'*Autonomie des Ecoliers* (Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris), qui en expose avec complaisance les essais, quoique sous un autre point de vue que celui que j'ai choisi. Dans le numéro même de mars de l'*Ere nouvelle*, qui me prend à partie, je lis le résumé d'une brochure d'un fougueux partisan zurichois de telles écoles : « liberté de choix dans les études ; pas de classes, mais des groupes de travail ; pas de mécanisme, mais un organisme ; partir du besoin de savoir... » et l'auteur du compte rendu remarque : « Tout cela va sans dire ! »

Arbeitsschulen, *Gemeinschaftsschulen :* diverses en quelques points d'organisation intérieure, ces écoles se réclament toutes de cet élan vital, de cet intérêt instructif que j'ai décrit et sur lequel la majeure partie des pédagogues « laïques » de ce temps fondent leur système de l'Ecole active. Parce que je considère le principe de l'intérêt instinctif comme erroné, tandis que je tiens pour vrai le principe de l'activité personnelle de l'enfant, je me suis appliqué, loin de les confondre, à séparer l'une de l'autre intérêt instinctif et école active, à donner à l'activité scolaire une base solide.

Je n'ignore point que la *Pratique de l'Ecole active* de M. Ferrière est plus prudente que sa doctrine théorique ; mais il m'a semblé que cette pratique ne découlait pas en logique stricte de la théorie ; les correctifs qu'il apporte dans l'application me

paraissent être une preuve que tout n'est pas de bon aloi dans la doctrine; aussi bien ai-je choisi une autre « pratique », qui m'a paru plus conséquente, chez les partisans du *vom Kinde aus*. Ici encore j'ai constaté, je l'ai suffisamment dit, que la réalité de la classe était assez loin de la description des livres. Quant aux résultats, ils furent bons, là où le maître savait exciter et diriger l'activité de ses élèves, franchement mauvais, là où il les laissait à eux-mêmes; ce dernier cas ne fut pas rare, sans avoir été fréquent.

Mais, parce que je considère la théorie du *vom Kinde aus* comme dangereuse pour l'âme des enfants, parce qu'on n'a pas le droit de faire sur eux des expériences nuisibles, je ne puis pas ne pas prendre parti et condamner ce qui me paraît coupable. La sereine indifférence de deux savants qui discutent de la meilleure manière de casser un caillou pour en observer les veines ou la cristallisation, le calme méprisant du sceptique qui expose deux « métaphysiques » auxquelles il reconnaît également le droit d'exister, sont des fautes de conscience, lorsqu'il s'agit du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur.

M. Ferrière affirme, et j'ai été fort heureux de l'apprendre, que la doctrine de l'instinct telle que je l'ai décrite n'est pas la sienne. Tant mieux, si j'ai tort. Il se peut que j'aie mal compris M. Ferrière. Qu'il s'en prenne à mon insuffisance, s'il le juge à propos, mais qu'il s'accuse aussi d'obscurité ! Je renonce à le comprendre. Je constate, au reste, que je ne suis pas seul à me tromper: le compte rendu de la *Semaine littéraire* (5 mars 1927) sur le *Progrès spirituel*, que son auteur déclare être plus explicite que ses autres livres, et que je n'ai pu consulter puisqu'il n'était pas né quand j'écrivais mes articles, en résume ainsi la doctrine:

> L'auteur débute par un exposé philosophique, montrant qu'en chaque être existe un élan spirituel qu'il importe de cultiver. Il s'agira de mettre en bonne harmonie le sentiment, la volonté et l'action, paur arriver à un épanouissement intégral de la personnalité... Le tome I s'attache à décrire la genèse de l'élan vital et du progrès spirituel. L'auteur cherche la source de ces forces psychiques dans l'inconscient et nos instincts... S'appuyant surtout sur les travaux des psychanalystes, qu'il expose avec beaucoup d'objectivité, et sur les ouvrages de M. Coué, il nous montre que l'instinct est une force capable de se modifier, qu'il se transforme comme une autre énergie, et c'est sur ce principe qu'il entend faire reposer les bases de l'éducation. Il faut utiliser pour ce but de sublimation tous les moyens possibles...

Voilà ce qu'a lu dans le *Progrès spirituel* M. Raymond de Saussure, dont les yeux paraîtront sans doute à plusieurs moins prévenus que les miens. Ai-je dit autre chose ?

Que M. Ferrière en soit partisan ou non, la théorie de la sublimation de l'instinct est un des dogmes de la pédagogie contemporaine. On sait la doctrine de la vie morale que les psychanalystes ont mise à la mode. Ce que nous appelons nos instincts,

mêmes les plus « animaux », voilà ce que les disciples de Freud considèrent comme l'unique source des actes les plus élevés, les plus nobles, sentiment et goût du beau, génie créateur d'art, charité envers le prochain, amour de Dieu. Notre vie morale, notre vie religieuse aussi, tout cela n'est que le produit des inclinations de notre vie organique ou sensible, qui auraient subi une sublimation, entendez qui auraient été détournées de leur but sensuel et orientées vers des buts supérieurs. Ce que nous considérons comme l'honneur et la noblesse de l'homme ne serait que l'épanouissement « dans un plan supérieur » de tendances dont le moins qu'on peut dire, c'est qu'elles sont brutalement matérielles. Et, pour nous apaiser, si nous manifestons quelque dégoût, à identifier la sensualité charnelle avec le sens du beau ou l'amour divin, on nous rappelle que les fleurs les plus chatoyantes et les plus parfumées ont poussé dans un terreau que l'on a largement engraissé d'excréments.

Qu'en devons-nous penser ?

Le corps de l'homme est un volume étendu, d'une certaine pesanteur, soumis aux lois de la physique et de la chimie: il y a donc en l'homme un principe matériel.

L'homme assimile et transforme en sa propre substance ce dont il se nourrit, moyennant quoi, pareil au végétal, il grandit, se développe, se reproduit, puis meurt, une fois les organes et leurs énergies usés. Il y a donc en l'homme un principe de vie comparable à celui du végétal, un principe organique.

Il y a en l'homme un principe de vie sensible, qui lui permet, comme chez les animaux, de prendre connaissance du monde extérieur et de lui-même par le moyen des sens, de se mouvoir de son propre mouvement vers ce qui lui paraît utile, sous l'influence d'un appétit.

Il y a en l'homme des activités spirituelles: il pense, il saisit derrière les qualités que perçoivent ses sens ce qui constitue la nature de cet être, sa réalité foncière; il élabore des idées, les lie en jugements, en raisonnements, les hiérarchise en systèmes, en sciences. L'homme agit, non sous l'unique empire d'une impulsion instinctive, mais pour des raisons sur la valeur desquelles il délibère avant de se décider. Les puissances proprement humaines de connaître et d'agir sont radicalement inexplicables par les simples propriétés de la matière, même vivante; elles ont donc pour origine un principe non matériel, l'âme spirituelle.

Tous ces principes entrent en composition les uns avec les autres; les supérieurs ont besoin des inférieurs pour fonctionner, mais sans fusionner avec eux. Le matériel ne peut devenir du spirituel, quoique le spirituel doive user des puissances matérielles pour acquérir son objet propre, pour exercer ses activités

propres. L'âme ne connaît ni n'agit qu'au travers, si j'ose ainsi parler, et au moyen de la matière. L'image ne devient point pensée, quoique la pensée suppose l'image. L'inclination sensible ne peut devenir le vouloir, quoique le vouloir ne se réalise qu'au travers du désir et du mouvement organique. Sans doute, l'inclination sollicite la volonté, la tente; sans doute, la raison peut se laisser vaincre; mais on dit justement alors qu'on s'est laissé aller, qu'on a été vaincu, qu'on en a honte; tout ce langage déclare expressément qu'il y a eu non absence de sublimation, mais substitution d'une tendance perverse à une tendance bonne.

Il n'y a pas, il ne peut y avoir de *sublimation*, parce qu'une fonction inférieure ne peut produire qu'un effet qui lui est proportionné: l'organique de l'organique, le sensible du sensible, le matériel du matériel. Seul le spirituel peut produire du spirituel. Les tendances inférieures ne peuvent se dépasser et s'épanouir dans un plan supérieur; elles restent ce qu'elles sont, où elles sont. Mais elles peuvent et doivent être amenées à coopérer aux activités des puissances supérieures. Celles-ci en ont besoin pour opérer leurs effets propres; elles ont donc à se les soumettre et mieux: à se les allier. Un ancien dit que la raison doit gouverner les passions politiquement, en tenant compte de leurs légitimes exigences que la raison ne peut qu'approuver.

Et la raison se les allie en substituant un objet que la conscience admet à l'objet qu'elle ne peut que refuser. Au lieu de nourrir l'imagination de récits d'aventures policières ou bassement romanesques, la raison la pourvoit de lectures et d'images qui la saisissent sans l'abêtir. L'ardeur belliqueuse d'un jeune garçon est dirigée vers quelque objectif d'action ardu plutôt que de se gaspiller en disputes et batailles. On peut faire mieux: on peut orienter cette ardeur vers la réalisation d'une fin de beauté, de bonté, de vérité, vers une œuvre utile, vers l'étude, vers l'art, vers quelque vertu. Il y a substitution d'objet encore; l'objet supérieur ne sublime pas, notez-le, l'inclination inférieure, mais il provoque la mise en activité d'une puissance d'un ordre correspondant à lui-même, donc d'une puissance supérieure, l'intelligence ou la volonté, ou les deux ensemble, dans l'une ou l'autre de leurs multiples manifestations. Et, comme l'intelligence et la volonté supposent l'action de toutes les fonctions inférieures, celles-ci sont entraînées à agir et reçoivent ainsi satisfaction, mais sous l'empire et le contrôle de la raison, de la conscience morale, de l'esprit surnaturel.

Il est vrai que ce que Xavier de Maistre appelait joliment *l'autre*, le matériel, le sensible, le corps en un mot, a ses intérêts, ses appétits, ses instincts, qui ne concordent guère avec les ten-

dances de l'âme. Avant la chute originelle, les inclinations inférieures s'accordaient parfaitement avec les vouloirs rationnels. Depuis, il y a désharmonie, mauvais gré, parfois révolte. D'où des conflits. L'unité cependant doit être établie, car l'âme ne peut rien opérer si le corps ne la sert exactement. Cette unité ne s'obtient pas sans peine et sans combat, mais elle s'obtient. Comment ? Par *subordination* du corps et de ses désirs à l'esprit. Nous n'admettons pas une sublimation de l'inférieur montant au plan supérieur, mais il y a domination de l'esprit soumettant les passions à la règle de la conscience et à celle de Dieu. Où donc d'autres disent: sublimation de l'inférieur, nous disons: domination du supérieur se subordonnant, ou plutôt subordonnant au commandement de Dieu, l'inférieur, au besoin avec quelque rudesse. Et c'est à établir cette domination dans l'enfant que doit s'appliquer l'éducation.

M. Ferrière nous assurera qu'ici encore il est d'accord avec nous, que M. de Saussure l'a trahi, que le *Progrès spirituel*, en dépit de sa terminologie psychanalytique, implique une différence de nature entre la matière et l'esprit, requiert la suprématie de l'esprit sur le corps, entend par sublimation cette domination progressive du moi « supérieur » sur l'instinct matériel. De quoi nous nous déclarerons enchantés. Si peu précise que soit la notion de la divinité qu'il tente de définir, parce qu'il a souhaité concilier tous les contraires, M. Ferrière nous accorde pleinement le droit de croire en un Dieu personnel ; il fait consister expressément l'éducation d'une âme qu'on élève et qui s'élève en une ascension de cette âme vers le spirituel et vers Dieu. C'est bien quelque chose, quoique ce « credo » nous semble encore insuffisant ; ce gros ouvrage, qui comprendra quatre tomes, nous laisse ignorer jusqu'ici que « nul ne va au Père que par le Fils », estimant sans doute que c'est là de cette « métaphysique » qui « sépare ». Cependant, nous ne saurions la sacrifier.

C'est une œuvre bienfaisante de rechercher ce qui unit, et j'en fais le cas qu'il faut. Mais l'union doit s'opérer en pleine clarté ; il faut savoir exactement ce sur quoi l'on s'unit, et aussi quelles sont les frontières du terrain de l'union, donc ce par quoi l'on diffère, et le dire franchement. Sinon, l'union n'est qu'hypocrisie ou duperie. Ce sont les comptes exacts qui font les bons amis.

EUGÈNE DÉVAUD,
Directeur de l'Ecole normale de Hauterive.

L'ART IMITE LA NATURE

1. *L'Art imite la Nature.* Que veut dire saint Thomas, après Aristote, par cet axiome ? Peut-on le citer pour prétendre que la peinture doit viser à la ressemblance et se rapprocher de la photographie, que le dialogue de théâtre doit reproduire le dialogue de la rue ou du salon ? Nous ne le croyons pas. Ces mots ont un sens tout à la fois plus simple et moins naïf.

2. Le mot *Art* signifie ici la droite régulation de l'œuvre à faire, *recta ratio factibilium.* Les œuvres à la fabrication desquelles doit présider une juste ordonnance pourront être fort diverses: le rétablissement d'une santé malade, l'élaboration d'un syllogisme, le débit d'une poutre, aussi bien d'ailleurs que la composition d'une fresque ou d'une symphonie. Et puisqu'il ne s'agit pas spécialement, dans cette formule, de ce qu'on nomme les arts d'imitation, l'imitation de la nature qu'elle signale doit donc être entendue non pas suivant le mode d'imiter et de reproduire des miroirs et de la photographie, mais suivant un mode d'imiter commun à la fois au tailleur de pierre, au médecin, au peintre ou au compositeur de musique.

3. Artisans, médecins, artistes ont, en effet, une façon commune d'imiter la nature. Une intelligence supérieure qui oriente d'une manière déterminée chaque chose vers sa fin: voilà le processus que nous constatons dans la nature. Mais c'est ainsi qu'agissent artisans, médecins, artistes: ils emploient intelligemment certains moyens extérieurs en vue d'une chose à établir ou à rétablir. « Les choses de la nature, dit saint Thomas, sont imitables pour l'art, en ce sens que, *par une intelligence, elles ont été ordonnées à des fins déterminées*... Voilà ce qu'en œuvrant l'art imitera. » (*Phys.* II, lect. IV, N° 6.)

4. Tel est le commentaire de saint Thomas à propos du mot d'Aristote sur l'art qui imite la nature. Dante ne recueille pas de Virgile une autre explication de ce texte des Physiques. C'est à partir de l'intelligence et de l'art de Dieu que la nature prend son cours. L'art des hommes, autant qu'il le peut, suit la nature, comme le disciple suit son maître. En sorte que notre art est à Dieu comme un petit-fils.

Filosofia, mi disse, a chi la intende,
nota, non pure in una sola parte,
come natura lo suo corso prende

dal divino intelletto e da sua arte;
e se tu ben la tua Fisica note,
tu troverai, non dopo molte carte,

che l'arte vostra, quella, quanto puote
segue, come il maestro fa il discente,
si che vostr'arte a Dio quasi è nipote.

(Inf. XI, 97.)

Ce n'est pas ici, mais ailleurs, que Dante magnifie le trompe-l'œil, s'il est vrai toutefois qu'il faille voir, dans les chants X et XII du Purgatoire, plutôt un éloge anticipé de Raphaël et des Bolonais, qu'une glorification de Giotto et qu'un présage de l'Angelico.

5. Revenons à saint Thomas.

C'est selon un processus analogue que les créatures viennent de Dieu et que l'œuvre fabriquée vient de l'artisan. Il en résultera, de l'art à la nature, une ressemblance plus particulière, que saint Thomas, après Aristote, a soulignée (*Phys.* II, lect. XIV, N° 8). Les êtres irrationnels sont orientés vers leurs fins *sans qu'ils aient besoin de délibérer.* De même, celui qui possède un art s'en sert en vue de la fin à produire, parfois *sans avoir du tout à délibérer:* on rirait des sténographes qui délibéreraient sur la manière de former chaque lettre; ou s'il doit délibérer jusqu'à ce qu'il ait trouvé un certain principe d'art, comme c'est le cas dans les beaux-arts, par exemple pour un peintre, *il ne délibère plus* dans l'exécution, en maniant ses pinceaux. Ici de nouveau l'art imite la nature.

La seule différence qu'on puisse relever, c'est qu'une grenade détient en elle l'impulsion qui lui fait arranger ses pépins, tandis que les planches d'un navire ne s'assemblent que sous une impulsion qui leur est extérieure. Si l'on imagine, avec Aristote et saint Thomas, *un médecin se soignant lui-même, on aura le cas de la plus grande ressemblance que l'art puisse offrir avec la nature.*

6. Trois règles donc permettent de comprendre le sens de l'axiome sur l'art qui imite la nature.

I. Il signifie simplement que l'art et la nature opèrent suivant un *processus* analogue. Il ne signifie pas que l'*objet* produit par l'art doit ressembler à un objet de la nature, que « l'art est la nature vue dans un grand miroir », et moins encore que « la musique est l'imitation des bruits de la nature ». Nous voilà délivrés de cette

quincaillerie de formules illustres comme d'ailleurs des paradoxes contraires — provisoirement salutaires — de Wilde, sur la Nature imitant l'Art.

II. La nature et l'art (du moins à partir d'un certain moment) ont encore ceci de commun qu'ils agissent avec justesse en vue d'une fin, sans avoir besoin de délibérer.

III. Mais ils diffèrent, car la vertu opérative de la *nature* est intrinsèque aux choses, tandis que la vertu opérative de l'*art* leur demeure intrinsèque. Cette différence s'atténue dans le cas du médecin qui use de son art pour se guérir.

7. Il est pour l'Art un mode plus strict encore d'imiter la Nature.

Aristote (*Meta.* Did. VI, cap. 9) et saint Thomas (IV C.G., cap. 75) distinguent deux sortes d'arts: 1° Les arts s'appliquant à une matière passive qui reçoit sans plus, les modifications qu'on lui impose: architecture, peinture, musique, etc.; les pierres ne s'arrangent pas toutes seules en maison: 2° Les arts s'appliquant à une matière capable de produire à elle seule, dans certains cas, les mêmes résultats que l'art. L'art de guérir, l'art d'enseigner appartiennent à cette seconde catégorie. Le principe de la vie existe, en effet, dans un malade, et il arrive que les malades guérissent tout seuls; le principe de la science existe de même dans les élèves, et ils peuvent s'instruire tout seuls. *C'est de cette seconde catégorie d'arts seulement qu'il faut dire, au sens strict, qu'ils imitent la nature.* Un malade souffre-t-il du ralentissement de certaines fonctions ? La nature tendra spontanément à les activer, et l'art du médecin s'efforcera de secourir la nature, en stimulant semblablement l'activité qui fléchit. De même, on peut s'instruire par invention ou par enseignement. Dans le second cas, le maître doit disposer son enseignement suivant l'ordre naturel où la vérité se découvre; il lui faut partir de choses connues et avancer à l'aide d'exemples sensibles et de déductions vers les choses ignorées; il ne peut que stimuler du dehors, et avec méthode, la force de connaître que Dieu a mise en l'élève. Le maître enseigne du dehors, Dieu enseigne du dedans. *Apud theologos dicitur quod homo docet ministerium exhibendo, Deus autem interius operando,* dit saint Thomas.

Il arrive, il est vrai, que Dieu, non content d'agir sur les âmes à l'intérieur, pousse la condescendance jusqu'à vouloir les enseigner encore du dehors, en leur proposant la vérité à la manière d'un maître humain. « Quiconque, dit Jésus, a entendu le Père et a reçu son enseignement (voilà pour l'enseignement intérieur) vient à Moi (voilà pour l'enseignement extérieur). Il faudrait évoquer ici toute l'histoire de la Révélation faite du dehors à

l'humanité. Comme le maître se met, du dehors, au service de l'intelligence qui est dans l'enfant, la *Révélation extérieure* est au service de la *grâce, infusée dans les cœurs ;* et c'est blesser à vif l'amour de Dieu que de la récuser systématiquement. Chose curieuse: un *enseignement divin,* semblable à un maître vivant qui répondrait du dehors selon la nécessité des temps, aux questions que la *foi divine* provoque incessamment dans les cœurs — voilà ce qui scandalise irrémédiablement tant de nos contemporains, et voilà, aux yeux du théologien, l'application la plus haute, la plus pure, la plus adorable qui soit de l'axiome: *l'Art imite la Nature.*

Pour revenir à notre sujet, disons qu'*au sens le plus strict* l'axiome thomiste « l'Art imite la Nature » s'applique non pas au peintre, au verrier, à l'émailleur, au musicien... mais *au médecin et au pédagogue.*

8. Un peintre cubiste expliquait que la vraie manière de peindre un verre, ce n'est pas de le copier. C'est de le regarder attentivement, intelligemment, de manière à ne plus retenir dans sa mémoire que le rythme fondamental de ses lignes et de ses couleurs. Alors, il n'est plus besoin de verre. Si l'artiste est digne de ce nom et qu'il exprime sur une toile le rythme qui vit en lui, l'œuvre faite reproduira, presque sans recherche, un verre. Ce verre sera *peint,* il ne sera pas *photographié* [1].

Cette théorie d'un peintre cubiste, pourrait-on la condamner au nom de l'axiome: « l'Art imite la Nature » entendu à la manière de saint Thomas ?

Mille fois non !

Elle est plus dans l'esprit de l'axiome que la théorie qui fait de l'art un miroir réfléchissant passivement les choses.

Même si on les abhorre, qu'on se garde de décréter trop précipitamment les théories cubistes incompatibles avec l'axiome en question.

9. Nous n'irons pas dire, cependant, qu'un portrait doit être dissemblant, qu'un vitrail, pour être bon, doit d'office être illisible. Mais la nécessité, pour certains objets d'art profane ou religieux, de refléter fidèlement certains objets de la nature, certains personnages de l'histoire, *ne se tire pas de l'axiome que nous discutons.*

---

[1] Cf. dans *Carte Blanche :* « L'onomatopée nous ravale au rang de perroquet. Un spectacle, un bruit, qui entrent par l'œil et l'oreille, doivent subir, avant de sortir par la main, des métamorphoses profondes. » Et encore: « Décrire un dreadnought n'est pas plus neuf que dépeindre une galère. Le neuf, c'est qu'on sente dans un poème le rythme d'un dreadnought comme Racine évoque la pompe d'une galère. »

On vient de montrer admirablement [1] qu'elle ne se tire pas non plus de la notion d'*art* elle-même. En Dieu, l'art existe formellement et selon sa raison propre. Or, l'art de Dieu n'imite rien. Y eut-il jamais rien d'aussi neuf, inédit, surprenant, de moins « traditionnel », que la création de chaque être selon son espèce ? Le caractère de ressemblance, de reproduction, de reflet, que comporte, à différents degrés, notre art, vient de ce qu'il est un art *humain*. Art d'un être qui vit en société. Art surtout d'un être ne *créant* pas les choses mais les *transformant*; art donc qui suppose de premières données et qui ne peut être de pur inédit. Mais c'est là un plus grand sujet.

CHARLES JOURNET.

---

[1] *Frontières de la Poésie*, par JACQUES MARITAIN, dans les Chroniques du Roseau d'Or, N° 3.

CALVINISTES ET ORIENTAUX SCHISMATIQUES

I. UN PATRIARCHE CALVINISTE AU XVII^me SIÈCLE

A l'exemple des luthériens, les calvinistes tentèrent eux aussi de s'unir à l'Orient schismatique; ils pensaient réussir là où les protestants d'Allemagne avaient échoué.

Vers la fin du XVI^me siècle, quelques années après la rupture des négociations engagées avec le patriarche Jérémie, un jeune Grec de Candie, nommé Cyrille Lucaris, vint compléter ses études à l'Université de Padoue[1]. Ce fait n'avait, d'ailleurs, rien d'exceptionnel; les Grecs intelligents et lettrés des îles vénitiennes étaient souvent attirés en Italie par le renom scientifique de cette Université. Ce qui était vraiment exceptionnel, c'était la finesse d'esprit et l'absence de scrupules de Cyrille Lucaris; il avait le tempérament d'un parfait aventurier. Il voyagea dans les pays de l'Europe centrale, qu'agitait toujours l'orage déchaîné par Luther et Calvin, et se lia à Genève avec des théologiens protestants, qui jetèrent en son âme les premières semences de l'hérésie. Elevé à la dignité d'archimandrite par le patriarche grec schismatique d'Alexandrie, Mélétius Pégas,

[1] Sur Cyrille Lucaris, voir entr'autres: *Lettres et anecdotes sur Cyrille Lucaris*, Amsterdam, 1718; TRIVIER, *Un patriarche de Constantinople au XVII^me siècle. Cyrille Lucaris*, p. 45, Paris in-12°; DANCOISNE, *Cyrille Lucar et le protestantisme en Orient au 17^me siècle*, dans *Revue des sciences ecclésiastiques*, Arras 1862, p. 207-239; METTETAL, *Etudes historiques sur le patriarche Cyrille Lucar*, Strasbourg 1869 in-8°; D. GUÉPIN, abbé de Silos, *Saint Josaphat*, Paris in-8°, t. I, p. 345; *Lettres et mémoires touchant l'union de l'Eglise grecque avec la latine, le patriarche de Constantinople Cyrille Lucar, sa déposition, son adhérence au calvinisme par le moyen des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.* Bibl. nat. ms. fc. 1160.

il entreprit le voyage de Pologne pour détourner les Ruthènes de l'union projetée avec Rome; c'est alors peut-être qu'il rencontra en Transylvanie le ministre calviniste Fucius, qui exerça une désastreuse influence sur la direction de ses idées religieuses. En 1602, son protecteur Mélétius étant mort, il fut élu patriarche d'Alexandrie et alla solliciter à Constantinople la confirmation de son élection. Il s'y lia avec l'ambassadeur de Hollande, Cornélius van Hagen, qui, frappé de ses talents extraordinaires, résolut de se servir de lui pour introduire le calvinisme dans l'église orthodoxe; les ambassadeurs d'Angleterre et de Suède entrèrent dans ses vues et favorisèrent ces plans.

Mais la partie engagée était difficile à bien des points de vue. Pour tenter l'affaire avec quelques chances de succès, il fallait d'abord que Cyrille montât sur le siège de Constantinople, et pour qu'il y montât, il était nécessaire d'obtenir l'assentiment des évêques, à qui revenait de droit l'élection du patriarche; or, ceux-ci, qui soupçonnaient déjà les tendances calvinistes de Cyrille, ne se souciaient nullement de se déshonorer en perdant leur église. Puis le catholicisme latin avait gagné du terrain dans la vieille cité byzantine; les jésuites y avaient fondé un grand collège, où des professeurs donnaient gratuitement une instruction bien supérieure à l'enseignement national des Grecs. L'ambassadeur de France les protégeait ouvertement, et Rome avait chargé un vicaire apostolique de soutenir à Constantinople l'influence catholique. Entre les partis qui s'agitaient, les hauts fonctionnaires, imperturbables, écoutaient attentivement les offres des uns et des autres et laissaient parfois pencher la balance de la justice ottomane du côté de celui qui payait le mieux.

En de telles circonstances, l'intronisation de Cyrille Lucaris devait être non l'œuvre d'un jour, mais le travail opiniâtre de plusieurs années. Cependant, Cyrille avait tant de suite et de persévérance dans les idées, tant de ressources et de souplesse dans la manière de les réaliser, ses protecteurs étaient si généreux et si puissants, qu'il triompha de tous les obstacles. En 1621, il fut élu patriarche de Constantinople.

Alors commença un duel épique entre Cyrille, vigoureuse-

ment soutenu par ses amis et partisans, et le parti orthodoxe qu'appuyaient les catholiques. Tour à tour disgracié et banni, rappelé et remis en possession du siège patriarcal, la vie de cet homme ne fut qu'un tissu d'agitations, d'émotions, d'intrigues, de luttes perpétuelles, qui eussent brisé en un clin d'œil un tempérament moins énergiquement trempé que le sien. Mais Cyrille faisait face à tout; jamais lassé, jamais découragé, toujours sur la brèche, il parvint à se débarrasser de ses compétiteurs Grégoire et Anthime, qui avaient été élus à sa place patriarches de Constantinople. D'autre part, les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande corrompaient à qui mieux mieux les grands vizirs et les pachas à trois queues; en 1626, ils obtinrent le renvoi du vicaire apostolique. La police turque ayant brisé les presses qui devaient servir à la propagande calviniste, Roë, ambassadeur d'Angleterre, résolut de se venger sur les Latins; il représenta au gouvernement ottoman les jésuites du collège comme des espions du roi d'Espagne, et malgré la protection dont les couvrait l'ambassadeur de Louis XIII, les fit saisir à l'improviste et embarquer pour l'Italie (1628).

Tout paraissait donc réussir à Cyrille. Sans s'inquiéter à l'excès de la licéité des moyens, il s'était assis sur ce trône patriarcal, si ardemment convoité; il s'était défait de ses plus redoutables ennemis. Mais non moins habile qu'audacieux et entreprenant, parfaitement initié à l'esprit et aux traditions de ses compatriotes, il se garda bien de se compromettre par des manifestations intempestives. Il nous reste de lui de nombreux fragments d'homélies, que les Pères du Concile de Jérusalem opposèrent aux assertions hérétiques de sa *Confessio fidei;* Cyrille y parle en véritable interprète de la foi grecque-orthodoxe. Il y aurait toute une étude de détails fort curieuse à faire sur ces fragments. Saint Thomas y est appelé en témoignage de l'immutabilité de Dieu; la sainte Vierge y est qualifiée des titres honorifiques d'impératrice et de sultane. Non seulement le culte des images est loué, approuvé, déclaré saint et vénérable, mais encore les iconoclastes y sont traités selon leurs mérites. Cyrille fait mention expresse de la transsubstantiation et reçoit les livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament.

Le patriarche n'avait donc pas la folle prétention de changer du jour au lendemain l'enseignement séculaire de son église ; mais il espérait agir peu à peu sur les membres les plus jeunes de son clergé, les pervertir par des relations suivies avec les théologiens anglicans ou calvinistes, puis leur confier les postes les plus importants de la hiérarchie grecque. Quant au peuple, une imprimerie établie à Constantinople devait fournir en abondance, pour altérer sa foi, des opuscules de propagande et de polémique calvinistes. Seuls, quelques disciples, jugés plus fidèles et plus sûrs, eurent connaissance de la trame qui s'ourdissait dans l'ombre. Peut-être faut-il compter parmi ceux-ci le protosyncelle (président du conseil intime) de Cyrille, Métrophane Critopoulo, que le patriarche fit voyager en Angleterre et en Allemagne.

Parmi les prélats que Cyrille tenta de corrompre, Gérasimos, patriarche d'Alexandrie, mérite une mention spéciale tant à cause de l'importance de son siège que pour la dignité de son attitude. Cyrille lui avait transmis une lettre de l'ambassadeur de Hollande ; celui-ci proposait à Gérasimos d'établir un lien de communion entre les groupes calvinistes des Pays-Bas et l'église orthodoxe et de faire bâtir à Amsterdam un séminaire destiné aux jeunes clercs de cette église. Gérasimos répondit qu'il était impossible d'unir les Grecs aux calvinistes, puisque ceux-ci ne professaient pas la même foi et ne participaient pas au même Corps du Seigneur ; quant à la proposition d'ériger en Hollande un séminaire, il ne pouvait l'accepter qu'autant que l'enseignement y serait confié à des prêtres grecs.

Ce refus si net et si bien motivé était de fâcheuse augure pour les plans secrets de Cyrille Lucaris ; en se déclarant pour les calvinistes, le patriarche risquait fort de se trouver dans la position d'un général abandonné de son état-major et de ses troupes. Cependant, il se décida enfin à frapper un grand coup ; ses protecteurs, las d'attendre, durent l'y pousser. En 1631, parut sa fameuse *Confessio fidei* divisée en dix-huit chapitres et quatre questions ; elle était infectée des erreurs calvinistes. Ce fut sa perte [1].

Pourtant, le patriarche avait pris ses précautions ; il s'était bien gardé d'y mettre son nom, et aucun exemplaire transcrit

de la main des syncelles n'en fut déposé aux archives du palais. Jamais les patriarches ne publiaient une pièce officielle touchant la foi, sans avoir préalablement réuni et consulté le synode domestique composé de prélats résidant à Constantinople et des principaux dignitaires de l'église. Cyrille oublia cette formalité ; il se ménageait ainsi la faculté de renier son œuvre, et en effet, lorsque des accusations en règle se produisirent contre lui, il n'hésita pas à user de ce subterfuge. Peut-être avait-il, d'ailleurs, emprunté la plume de quelque ministre calviniste. Mais, en dépit de toutes les sollicitations, il se refusa à écrire quoi que ce fût contre la *Confessio fidei*. Ce document, si étrange, si nouveau pour les oreilles des orthodoxes, excitait pourtant une émotion générale, spécialement dans les églises schismatiques de Pologne et de Ruthénie, où les Gréco-Slaves vivaient en contact journalier avec les sectes protestantes et s'entendaient répéter sur tous les tons que l'église de Constantinople avait fait alliance avec ces calvinistes dont ils abhorraient la doctrine.

Cyrille, archevêque de Berrhoë en Roumélie, homme énergique et même violent, d'ailleurs fort attaché aux dogmes de l'église orthodoxe, avait en vain sollicité du patriarche de Constantinople l'investiture du siège de Thessalonique. Son intégrité doctrinale, doublé d'un sentiment d'animosité personnelle, le poussa à entamer une lutte sans merci. Pendant quatre ans, les deux Cyrilles se disputèrent avec acharnement le trône patriarcal. Les fonctionnaires ottomans recevaient des deux mains et favorisaient l'un ou l'autre selon leurs intérêts du moment. Cyrille Lucaris avait, il est vrai, contre lui presque tous les évêques grecs, effrayés des accusations d'hérésie dont il se défendait mal ; mais depuis que le siège de Constantinople était à l'encan, la volonté des Turcs l'emportait souvent sur celle des évêques. Aussi, appartenait-il au bras séculier ottoman de trancher ce nœud gordien. A tort où à raison, Lucaris fut accusé de haute trahison par le pacha Baïram, favori du sultan Mourad ; il fut arrêté et emprisonné au château des Sept-Tours, sur le Bosphore,

---

[1] Une édition gréco-latine parut à Genève en 1633.

dans cette tour de marbre où l'on enfermait les prisonniers d'Etat. Une nuit, des janissaires pénétrèrent dans la cellule de Cyrille ; on lui passa au cou un lacet, puis le corps du prisonnier fut lancé à la mer (26 juin 1638).

Ainsi finit ce personnage extraordinaire, que Spondanus a caractérisé comme il suit : « *Homme astucieux, sans scrupules, prodigieux mélange de la foi grecque*[1], *turque et calvinienne.* » En face de cette mort tragique, couronnant la vie que l'on sait, on songe involontairement au mot de Pascal : « Si belle qu'ait été la comédie, la fin est toujours sanglante ».

La perturbation, que les intrigues de Cyrille Lucaris avaient excitée dans l'église grecque, n'était pas près de s'apaiser. Au moment où le patriarche fut arrêté, un synode, assemblé à Constantinople par les soins de son adversaire, examinait ses doctrines. Deux mois environ après son exécution clandestine, les erreurs et la personne du patriarche étaient frappées par le synode d'anathèmes multipliés. Parmi les signataires de la sentence, on remarquait Cyrille, désormais reconnu par tous les Grecs pour légitime patriarche de Constantinople, les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem et vingt-trois évêques.

Toutefois, la fortune du second Cyrille ne devait pas être de longue durée. Au rapport de Leo Allatius, c'était un homme irascible qui, non content de se laisser emporter à de violentes invectives contre ses collègues, leur faisait même parfois sentir le poids de sa main. Les évêques se lassèrent d'être traités comme des écoliers et se liguèrent contre lui sous la direction de Parthénius métropolite d'Andrinople, et celui-ci obtint à prix d'or, du pacha de Rhodes, l'ordre de le faire étrangler.

Parthénius succéda à sa victime et fut aussitôt en but aux obsessions des calvinistes qui voulaient renouer avec lui l'intrigue interrompue par l'exécution de Cyrille Lucaris. Mais la foi du nouveau patriarche valait mieux que sa morale pratique ; sachant que Jean Basile, voïvode de Moldavie, désirait rétablir

---

[1] Grotius dit explicitement que Cyrille Lucaris ne représente pas le sentiment des Grecs.

la paix religieuse dans l'église orthodoxe en célébrant un concile à Jassy, il favorisa ce projet et adressa par ses légats aux Pères assemblés une lettre synodale portant condamnation de dix-sept des chapitres de Cyrille et des quatre réponses adjointes. La lettre fut souscrite à Jassy par Pierre Mogilas, métropolite de Kiew pour les schismatiques, vingt-deux évêques, Philothée, grand archimandrite de Constantinople, Sophronius, hégoumène du monastère des Trois-Saints-Evêques, et les délégués de l'église russe (1642). Dans le courant de cette même année, elle fut imprimée à Jassy, et l'année suivante à Paris. Telle fut la réponse de Parthénius aux sollicitations des calvinistes qui lui offraient des monceaux d'or pour prix d'une apostasie.

Le successeur de Parthénius portait le même nom que lui, mais pensait d'une manière toute différente, sur les questions capitales qui ébranlaient alors l'Orient hellénique; Parthénius Keskinès était gagné à l'hérésie calviniste. Poussé par je ne sais quel vertige, il essaya de faire triompher dans un synode l'erreur, déjà condamnée par le Concile de Nicée de la rebaptisation. Les protestations et les injures des prélats indignés l'interrompirent. Il sortit de l'assemblée et se retira au palais patriarcal, chargé du mépris de tous. La Providence permit qu'il finît de la même manière que Cyrille Lucaris; il fut d'abord condamné au bannissement, puis étranglé.

Une ère de tranquillité religieuse succéda à toutes ces convulsions qui rappelaient les mauvais jours de l'hérésie arienne. Les patriarches, du reste, passaient rapidement sur ce siège jadis illustre, alors avili par de honteux marchés. Les Turcs faisaient et défaisaient, de leur main sanglante, les chefs de l'église grecque, au gré de leurs caprices et de leurs intérêts.

II. LES PROTESTATIONS DES ÉGLISES

Au milieu de cette lutte sauvage pour la vie, nul n'avait le temps de s'occuper de doctrines.

L'impulsion vint encore une fois de l'Occident et ramena l'attention des orthodoxes vers les questions dogmatiques,

mais cette fois pour raffermir leurs traditions et non pour les détruire. Une discussion restée célèbre, s'était élevée en France entre Claude, ministre calviniste à Charenton, et les solitaires de Port-Royal [1]. Les solitaires soutenaient que la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie avait été celle de tous les siècles chrétiens, et ils prouvaient leur thèse par de nombreux passages des auteurs ecclésiastiques. D'autre part, Claude prétendait que cette croyance n'était ni aussi ancienne, ni aussi générale que l'affirmaient les solitaires; l'église grecque, notamment, avait su, disait-il, se préserver de ces erreurs, et il en donnait comme preuve la *Confessio fidei* de Cyrille Lucaris, imprimée à Genève en 1633; par conséquent, les textes des Pères grecs, qui semblaient au premier abord favoriser les erreurs des « papistes », devaient s'interpréter conformément à cette règle de foi.

A ces sophismes les solitaires répondaient que la *Confessio fidei* n'engageait pas plus l'église de Constantinople et n'exprimais pas mieux sa foi que ne l'avaient fait, au V^me^ siècle, les déclarations de Nestorius, archevêque de ce grand siège, sur la dualité des personnes en Jésus-Christ. Ce qu'il fallait écouter, c'était non la voix d'un seul homme, mais le témoignage unanime et constant des églises orientales, dont les anciennes liturgies, les Pères grecs et enfin les prélats orthodoxes, qui avaient protesté contre les nouveautés de la *Confessio fidei*, étaient des interprètes autrement sûrs, autrement fidèles.

Cette controverse touchait à des questions religieuses vitales; peu à peu, elle passionna tout le monde, les calvinistes, dont le ministre Claude défendait la cause avec talent, mais sans scrupules dans le choix des moyens [2], les luthériens orthodoxes, qui soutenaient contre les calvinistes la présence réelle, les catholiques enfin, qui affirmaient contre les calvinistes et les luthé-

---

[1] Plus tard, une correspondance suivie s'engagea à ce sujet entre Arnauld et l'ambassadeur de France, M. de Noirtel, surtout de 1671 à 1682.

[2] En 1665, il écrivit une *Réponse aux deux traités de la Perpétuité de la foi catholique, touchant l'Eucharistie.* Il fut soutenu par Frédéric Spanheim, professeur en Hollande, et par Thomas Smith, prêtre anglican.

riens la présence réelle permanente et la transsubstantiation. De là toutes ces investigations sur la foi des Orientaux, auxquelles nous allons assister, tous ces efforts des calvinistes pour obscurcir ce qui était plus clair que le jour. Le gouvernement de Louis XIV, qui visait à rétablir l'unité catholique en France, s'intéressa lui-même à ces importantes recherches et provoqua les réponses les plus décisives.

Les solitaires de Port-Royal donnèrent d'abord l'exemple. Ils ne négligeaient aucun moyen d'information. Leur ami, l'abbé du Cambout de Pont-Château, interrogeait sur la croyance des Moscovites Adam Olearius, bibliothécaire du duc de Holstein, qui avait longtemps habité la Russie. Eux-mêmes demandaient à M. de Pomponne, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV près du roi de Suède, de nouveaux éclaircissements sur le même sujet. Pomponne remit au grand chancelier de Stockholm une traduction latine des questions posées par les solitaires, et celui-ci les envoya à Jean de Lilienthal, résident de Suède à Moscou, avec mission d'obtenir la solution désirée. Lilienthal eut recours à Paysius Ligaridius, archevêque de Gaza en Palestine, qui, pour échapper aux vexations des Turcs, s'était retiré à la cour du Czar Ivan Alexiovicz. A la prière du czar et du clergé orthodoxe de Moscou, Paysius se mit au travail et rédigea en latin une savante consultation théologique. Il débutait par une citation d'Isocrate et des compliments à l'adresse du résident de Suède ; puis il démontrait par des textes nombreux et sans réplique, que depuis saint Justin jusqu'aux écrivains ecclésiastiques byzantins, les Grecs avaient toujours cru à la présence réelle et à la transsubstantiation. Le grand chancelier de Stockholm lut ce mémouire avant de le remettre à M. de Pomponne et dit en riant à l'ambassadeur qu'il ne devrait pas s'en dessaisir, parce qu'il était trop favorable aux catholiques.

Pomponne ne s'en tint pas là. Craignant que les calvinistes ne révoquassent en doute le témoignage de Paysius, parce que celui-ci avait pris le grade de docteur à l'Université de Padoue, il y joignit un opuscule composé à Stockholm en 1667, par Nicolas Spatari, ancien secrétaire du voïvode de Valachie, sous ce titre un peu prétentieux: *Stella orientalis occidentali splendens*.

Les conclusions de Spatari étaient exactement les mêmes que celles de l'archevêque de Gaza.

Cependant, ce mouvement de recherches doctrinales s'étendait peu à peu à tout l'Orient. En 1668, des protopopes d'Alep, à leur tête Néophyte, protosyncelle du patriarche d'Alexandrie, Macaire, attestèrent que la foi des Grecs sur l'Eucharistie, le culte des saints, le caractère sacerdotal et le pouvoir de l'Eglise, concordait entièrement avec celle des Latins. Ils souscrivirent tout le procès-verbal qui fut dressé à cette occasion et revêtu du sceau royal par François Baron, consul de France et de Hollande pour la Syrie, l'île de Chypre et la Caramanie.

La même année, des prélats grecs célébraient en Chypre un concile provincial, que présidait l'archevêque Nicéphore, assisté du métropolite de Paphos. Des canons y furent portés contre les erreurs qui avaient bouleversé l'Eglise d'Occident et dont le contre-coup s'était fait sentir jusque sur le trône patriarcal de Constantinople. A la prière du capucin François de Brissac, Hilarion Cicada, chorévêque de Chypre, qui s'intitulait « grand théologien du siège de Chypre et docteur universel de l'église orientale », lui remit un extrait des décisions du synode. Les évêques y condamnaient les erreurs protestantes touchant l'Eucharistie, l'épiscopat, la confirmation, le jeûne, la vie monastique, le culte des saints, la prière pour les morts, et déclaraient que leur doctrine était la croyance universelle et ancienne des quatre églises patriarcales d'Orient. Le texte grec original fut envoyé au Supérieur général de la Congrégation de St-Maur et déposé à la bibliothèque de St-Germain-des-Prés.

Mais de toutes ces consultations, les plus solides furent celles que sollicita l'ambassadeur de France à Constantinople, Charles François Olier, marquis de Nointel. En 1670, Louis XIV, ayant à se plaindre des procédés de la Sublime Porte, chargea le marquis de Nointel d'exposer ses griefs et ses revendications au sultan Mahomet IV. Le nouvel ambassadeur partit avec quatre vaisseaux de haut bord, franchit les Dardanelles et pénétra dans la Corne d'Or sans avoir salué au passage le château du sultan. Ensuite il débarqua avec une pompe toute royale et fit bientôt comprendre au grand vizir qu'on ne se jouait pas impunément du roi de

France. Cette magnifique ambassade, donna aux Orientaux une haute idée de la puissance et de la richesse de la France: explorations archéologiques en Grèce, achats incessants d'antiquités, découvertes des grottes d'Antiparos, où les fêtes de Noël furent célébrées au bruit du canon et sous les feux d'une illumination féérique. Le marquis de Nointel était de fait le premier des ambassadeurs des Etats européens et le protecteur attitré des chrétiens.

A sa demande, Denys, patriarche de Constantinople, écrivit une exposition de la foi grecque orthodoxe, qui fut approuvée et signée par trois de ses prédécesseurs sur le siège patriarcal et par beaucoup d'évêques de son ressort. L'exposition était très satisfaisante et conforme aux principes d'une saine doctrine; mais le fait qu'elle fut signée par trois des prédécesseurs du patriarche en dit long sur l'état de servilité auquel la tyrannie turque avait réduit cette malheureuse église.

Dosithée, patriarche de Jérusalem, fit mieux encore. Profitant de la dédicace de la basilique de Bethléem et du concours d'évêques qu'attira cette imposante cérémonie, il rédigea une profession de foi qui fut signée par tous les dignitaires présents. Cette pièce était précédée d'un récit des faits qui l'avaient rendue nécessaire; c'est un document officiel et très précieux sur cette grande controverse dogmatique. L'exposition de Dosithée et des prélats du concile de Jérusalem se divisait en dix-huit chapitres et quatre réponses, comme la *Confessio fidei* de Cyrille Lucaris, et rétablissait la vérité contre les novateurs, notamment contre le ministre Claude. Olivier de Nointel atteste qu'il a reçu des mains mêmes du « sieur Dosithée » le texte de cette déclaration, qui fut envoyée à Paris et déposé à la Bibliothèque du Roi (1672).

Dosithée demeura constamment fidèle à la vérité qu'il avait défendue contre les hérétiques d'Orient et d'Occident. En 1691, Callinicus, patriarche de Constantinople, assembla un concile pour juger Jean Caryophyllès, logothète (chancelier) de son église, accusé d'avoir répandu parmi les Grecs des écrits hostiles à la doctrine traditionnelle sur l'Eucharistie. Dosithée assista au Concile qui anathématisa ces écrits; il composa lui-

même une réfutation des erreurs de Jean Caryophyllès et la fit imprimer à Jassy en 1698 avec le texte grec de la sentence synodale. Nicolas Comnène Papadopoulos traduisit ce texte en latin et le publia à Venise en 1703 dans sa réponse à l'anglican Jean Hokston, qui l'avait traité de « Crétois très menteur » et l'avait accusé de prêter gratuitement aux Grecs les dogmes des « papistes ». C'est en vain que Jean Aymon, prêtre apostat, publia à la Haye « *Monuments authentiques de la religion des Grecs et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des chrétiens orientaux produites dans la Perpétuité de la foi* ». Ses allégations furent victorieusement réfutées par le savant Renaudot en 1709.

Telle fut la conclusion de ce débat. D'abord l'hérésie avait essayé d'altérer la foi des orthodoxes. Repoussée avec perte, elle eut recours à une tactique déloyale et s'efforça de persuader aux Occidentaux que les Grecs étaient d'accord avec elle. Cette folle prétention fut la cause et le point de départ d'une enquête rigoureuse sur les matières controversées. Tour à tour, les églises patriarcales de Constantinople, de Jérusalem et d'Antioche les églises gréco-slaves de Moldavie, de Ruthénie et de Moscovie, vinrent déposer solennellement en faveur de la foi véritable et clore pour jamais la bouche aux protestants [1]. L'enquête s'étendit même aux sectes hérétiques qui, dès le V^me^ et le VI^me^ siècles, s'étaient séparés de l'unité catholique et dont la vie, obscure et embryonnaire, s'était retranchée dans l'isolement le plus absolu. Le résultat était décisif, et nul n'oserait nier aujourd'hui l'accord substantiel des Eglises d'Occident et d'Orient sur les points contestés par la prétendue réforme. Développé et corroboré par cette série de témoignages, l'argument historique et traditionnel, que la lettre du patriarche Jérémie avait fourni aux polémistes latins, est aujourd'hui hors de doute et au-dessus de toute discussion.

Il convient de tenir compte aux Grecs, de la vigueur dont ils usèrent pour défendre le dépôt de la foi.

---

[1] L'influence du genevois Lefort, calviniste, fit introduire dans le catéchisme de Pierre le Grand, des doctrines que Marcel Rodychevski, archevêque de Ladoga regarde comme étranges et remplies de calvinisme et de luthéranisme.

Les Grecs ont le malheur de vivre séparés du centre nécessaire et vivifiant de l'unité catholique et d'attacher beaucoup trop d'importance à quelques formules dogmatiques inexactes. Mais ce n'était pas un motif pour rejeter dans leur ensemble les traditions religieuses des ancêtres et se rallier à l'anarchie protestante. Une nouvelle diminution de la vérité dans l'église grecque schismatique eût creusé plus profondément l'abîme entre l'Occident latin et l'Orient hellénique, rendu plus difficile encore l'œuvre du rapprochement qui réunira toutes les brebis dans le même bercail. Les schismatiques, qu'excusent l'ignorance et la bonne foi, et le nombre en est grand, eussent été privés des grâces qu'apportent la réception des sacrements et les exercices de l'ascétisme chrétien. Enfin, cette défection sournoise aurait mis aux mains des protestants l'arme dont ils auraient besoin pour soutenir avec une apparence de vérité que l'Eglise romaine était tombée dans l'idolâtrie et la superstition.

Dom Paul RENAUDIN O. S. B.

PLUSIEURS CHRONIQUES

I. SURNATUREL ET CIVILISATION

I. LA LUTTE CONTRE LE SURNATUREL

Un beau livre du R. P. Allo, de l'université de Fribourg, *Le scandale de Jésus*, ouvre l'importante collection de *La vie chrétienne* que publie Bernard Grasset. La personne de Jésus, ses miracles, sa tentation, sa résurrection, etc., y sont exposés du point de vue exégétique, dans une langue qui est presque celle de la conversation, en des pages nourries d'une érudition parfaite, maniée avec grand savoir et n'émoussant pas les arêtes de la pensée. A côté de chapitres qui constituent un commentaire exégétique des principaux moments de l'Evangile, il faut signaler ici des études d'un caractère plus libre et dont l'intérêt n'échappera pas aux esprits cultivés: la dernière sur *La philosophie antique et le Nouveau Testament*, la première sur *Jésus-Christ et les plus récentes théories « historiques »*. A celle-ci nous empruntons quelques lignes où est peinte, dans ses traits éternels, la lutte entreprise, au nom d'une mauvaise science exégétique, contre le surnaturel.

Jamais on n'expliquera scientifiquement Jésus et l'Evangile sans surnaturel. Quelle forteresse voyons-nous édifier contre notre foi ? Ce n'est pas un système qui tende à la cohérence, où chaque théorie, en disparaissant, laisse au moins sa pierre. Ce n'est que construction de tours inexpugnables, orgueilleusement dressées d'une pièce et qui chancellent aussitôt, et qui doivent être remplacées par d'autres construites sur un tout nouveau plan; systèmes qui se chassent, qui courent et s'écroulent l'un sur l'autre ou l'un dans l'autre, avec une vie moyenne de dix à quinze ans.

J'étonne peut-être quelques lecteurs. C'est que nous connaissons encore nombre de libéraux convaincus, des eschatologistes, des syncrétistes surtout, qui, avec leurs vulgarisations romantiques, se flattent d'avoir élucidé triomphalement le grand problème. La foule incrédule ou indifférente les croit, d'abord les lettrés, puis les demi-lettrés, puis les ignorants. Qu'importe, si aux yeux de la science en marche, leurs théories sont mortes ou mourantes ? Je dirai, — si la comparaison n'était ici trop flatteuse, — qu'il en est de ces systèmes comme des étoiles dont les rayons frappent encore le miroir de nos télescopes ou la plaque photogra-

phique, lorsque la source, au haut de l'éther, s'est éteinte depuis des années ou des siècles déjà ; tôt ou tard, le rayon illusoire s'éteindra aussi sur le miroir de l'opinion. De toutes ces tentatives poursuivies par tant d'esprits distingués, avec une ourage que ne ralentit aucun échec, ***rien ne demeure fixe, sinon le postulat philosophique qu'il n'y a point eu de surnaturel à nos origines.*** Qu'y avait-il alors ? Personne n'a réussi à le dire. Le problème du Christ n'a pas reçu, en dehors de la foi chrétienne, même un commencement de solution qui puisse tenir.

Il n'y a que les gens à qui on a imposé, pour croire encore à la qualité purement historique de l'exégèse qui nient la divinité de Jésus et la vérité de ses miracles. Au cours d'une étude de synthèse où il établit l'autorité historique du Nouveau Testament [1], le P. Allo peut déclarer avec toute l'autorité qui convient que ce n'est pas pour des raisons de simple philologie que l'authenticité de certaines épîtres de saint Paul a été niée, que « les Actes des Apôtres ne sont contestés qu'à cause de leurs miracles, et parce que l'histoire qu'ils rapportent est inconciliable avec les théories rationalistes ».

Quant à l'Evangile de saint Jean, ce n'est plus, pour ses derniers adversaires critiques, le rêve mystique sorti en un seul jet du cerveau d'un chrétien éloigné des faits ; l'évidence des bonnes traditions qu'il contient, les oblige à y faire deux parts : celle d'un narrateur assez bien informé, et les spéculations libres d'un mystique ; seulement, les arguments d'analyse, les prétendus heurts ou incohérences qui montreraient cette dualité d'origine n'auraient jamais été découverts — car ils n'existent ni dans la langue, ni dans le style, ni dans la pensée — si l'on n'avait pas décrété à l'avance la dualité de l'ouvrage.

L'exégèse, comme la philosophie, est un terrain de combat où s'affrontent ceux qui ont choisi pour ou contre le surnaturel, pour ou contre la divinité de Jésus. Mais il est visible à des yeux non prévenus que les arguments qui s'opposent ne sont pas égaux. Il faut violer, en exégèse, les règles de la méthode historique et les vraisemblances de la psychologie, il faut contredire en philosophie aux premières évidences de l'esprit, pour avoir, en toute logique, le droit de se refuser au message surnaturel contenu dans l'Evangile et conservé dans le monde par l'Eglise catholique.

II. CATHOLICITÉ ET CIVILISATION

L'ordre social surnaturel, c'est l'Eglise, le *catholicisme*. L'ordre social naturel, nous l'appelons la *civilisation*. Ces deux ordres sont absolument *distincts*, ils ne sont pas du tout *indépendants*.

[1] *Apologétique du Nouveau Testament* dans la « Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques », avril 1927.

Tout ce qui vient au jour, dans l'ordre social *naturel*, n'est pas d'égale valeur. Certaines choses, d'ailleurs bonnes, ne le sont que pour un pays, une époque, une race. Elles représentent *une* civilisation. D'autres, au contraire, pourront être si spirituelles, si hautement et si véritablement humaines, que bien qu'elles soient nées en une terre, une époque, une race très concrètes, elles sont capables d'entrer dans le patrimoine commun de l'humanité. Elles représentent *la* civilisation. Telles sont, par exemple, en métaphysique la notion explicite des premiers principes, des quatre causes, des divisions de l'être en sujet et objet, puissance et acte, substance et accident, Etre par soi et être par un autre, etc.; en politique et en droit, les notions de bien commun, de loi naturelle, dont les principes secondaires peuvent s'obscurcir dans l'esprit de certains peuples, de loi positive entendue comme dérivation de la loi naturelle et obligeant en conscience, etc.; en art, nous ne disons pas, qu'on le remarque, certains procédés, même ni certaines œuvres, mais certain éclat spirituel qui paraît dans le *Scribe* ou dans la *Lionne blessée*, dans le *Civa* d'Angkor ou les statues-colonnes de *Chartres*.

Les biens (tels une langue, un régime politique) qui font corps avec *telle civilisation*, latine ou germaine, qui sont immergés en elle, et qui périront avec elle parce que trop particuliers, peuvent certes se défendre légitimement: il y a place sur la planète pour toutes ces diversités. Mais défendre dans une civilisation particulière les valeurs universelles et proprement humaines qu'elle a fait éclore, c'est une tâche plus haute, c'est *défendre la civilisation* tout court contre la barbarie. Cette défense tourne au profit de toute l'humanité, des Latins et des Germains, des Russes et des Anglo-Saxons, de l'Orient et de l'Occident. Défendre ainsi la civilisation, c'est même déjà *défendre l'Eglise*. Mais non pas directement, car, nous l'avons dit, l'Eglise appartient au monde surnaturel. Indirectement pourtant, car plus une civilisation sera pure, plus elle favorisera (dans l'ordre de la causalité dispositive) le développement de l'Eglise.

Inversement, défendre l'Eglise, c'est, de la manière la plus efficace, défendre la civilisation, car l'Eglise tend constamment à instaurer, protéger, restaurer et purifier les civilisations qu'elle traverse.

A la fin de son livre que nous avons cité, le R. P. Allo souligne d'une main sûre la merveilleuse manière dont le christianisme a sauvé l'héritage vraiment humain de la pensée grecque:

Quelle force apologétique n'y a-t-il pas dans cette constatation ? Une doctrine qui ne doit rien aux autres, à son point de départ et dans ses données essentielles, et qui pourtant, dès qu'elle apparaît, se révèle capable d'assimiler tous les

bons éléments des autres, ou, pour mieux dire, qui surgit comme un cadre fait pour les recevoir et les concilier toutes d'un point de vue supérieur; qui satisfait, par une harmonie préétablie, dont nulle considération purement historique ne rend un compte suffisant, toutes les aspirations durables et humaines, éliminant seulement le faux, le puéril, le caduc, le particulariste, le contradictoire: voilà pourtant ce qu'est le christianisme, ce qui l'a montré « catholique », c'est-à-dire universel, dès ses premiers pas à travers la mêlée des systèmes. N'est-ce pas une des preuves les plus irrésistibles de sa transcendante vérité ?

Honorons Socrate et Platon, et Aristote, même Héraclite et Posidonius. Mais sachons bien que, sans le christianisme qui, comme doctrine, ne leur doit rien, ils ne nous auraient servi à rien, ils seraient très probablement tombés dans l'oubli, dans la nuit de la barbarie dont ils n'auraient su défendre l'Univers [1].

Voilà ce que l'Eglise a fait dans le passé. Et dans l'avenir, chez les peuples neufs qui lui donneront hospitalité, l'Eglise est capable de faire mûrir des fruits de civilisation très purs analogues à ceux dont s'honorèrent les époques les plus illustres.

Installé en d'antiques erreurs, et touché maintenant par nos folies, l'Orient est aussi malade que l'Occident égaré, et que le monde slave pris de vertige. Mais ici comme là, on verra, partout où la foi vivante prendra racine, l'adhésion à ce qui est vraiment au-dessus de la raison, à la Vérité incréée, à la sagesse des saints, emporter en même temps (non sans quelque labeur à coup sûr), la restauration de *l'ordre même de la raison,* impliqué à titre de condition par la vie surnaturelle [2].

Le catholicisme dépasse infiniment le monde où se meuvent les civilisations. Il ne cherchera pas à *imposer telle civilisation, la civilisation occidentale par exemple*, aux nations d'Extrême-Orient. Va-t-il donc *abandonner les vertus naturelles, véritablement humaines* qu'il a lui-même fait éclore dans la civilisation occidentale ? Va-t-il ambitionner d'amalgamer l'Orient et l'Occident, de fabriquer par ce mélange une civilisation moyenne, une sorte de monde espérantiste ? Non pas !

Il s'agit... d'user des formes intellectuelles les plus pures et les plus actives élaborées par la tradition gréco-latine, pour sauver et intégrer dans la lumière du Verbe incarné, sans porter la moindre atteinte à leur individuation et à leur autonomie nationales, tout ce qu'il y a de sage, de bon, de vraiment humain, et même divin dans les cultures non européennes [3].

Un magnifique témoignage à la vertu civilisatrice de la catholicité romaine vient d'être rendu par le philosophe de religion russe-orthodoxe, Nicolas BERDIAEFF, dans un livre plein de grandes vérités simples [4], où se condense une philosophie très élevée de l'histoire:

---

[1] *Le Scandale de Jésus,* p. 273.
[2] Jacques MARITAIN, *Chronique du Roseau d'Or,* n° 1.
[3] Jacques MARITAIN, *Revue des Jeunes,* 10-25 mars 1927.
[4] Ce livre est écrit par un homme qui prie.

Dans le catholicisme, il y avait une colossale activité humaine, qui avait pour manifestation la souveraineté du pape, la domination du monde par l'Eglise catholique, la création d'une immense culture médiévale. C'est ce qui distingue le catholicisme de l'orthodoxie orientale. Le catholicisme non seulement conduisait l'homme au ciel, mais il suscitait aussi la beauté et la gloire sur la terre. Là est son grand secret. La tendance vers le ciel et la vie éternelle engendre la beauté et produit la puissance dans la vie terrestre temporelle. L'ascétisme du monde catholique médiéval était une excellente préparation pour œuvrer. Il a sauvegardé, il a concentré les puissances créatrices de l'homme. L'ascèse médiévale était une extraordinaire école pour l'homme ; elle donnait à son esprit une trempe sublime. Et l'homme européen de toute l'histoire moderne a vécu de ce qu'il avait spirituellement acquis à cette école. Il est redevable de tout au christianisme. Aucune autre école de spiritualité n'a jamais pu l'éprouver et le discipliner. L'homme européen dépense ses forces, il s'est prodigué, épuisé. Et, s'il reste spirituellement vivant, c'est uniquement à cause des assises chrétiennes de son âme. Le christianisme a continué à vivre en lui sous une forme sécularisée et l'a ainsi préservé de la décomposition [1].

Si l'on ne veut pas tout brouiller, il faut donc distinguer plusieurs étages de valeurs. D'abord les valeurs *surnaturelles* authentiquement représentées par l'Eglise ; puis les valeurs *naturelles*, et, parmi elles, d'abord celles qui sont *universelles*, qui forment le plus pur trésor de l'intelligence humaine, comme sont, par exemple, les conclusions spéculatives nécessaires, les principes secondaires de la loi naturelle ; ensuite les valeurs naturelles moins universelles, et plus engagées dans le *concret :* race, langue, systèmes politique, législatif, économique ; enfin les biens *matériels*, représentés par la terre où ces choses sont apparues, terre qui est en deça ou au-delà du Rhin ou de l'Oural, à l'Orient ou à l'Occident.

Défense de l'*Eglise*, défense de *la* civilisation, défense d'*une* civilisation, défense d'une *terre :* c'est peut-être tout cela que M. Massis appelle, à certains moments, la *Défense de l'Occident*. Et c'est peut-être le contraire de tout cela qu'aux mêmes instants, il appelle l'*Orient* [2].

Pourtant M. Massis ne se trompe pas. Catholicisme n'est pas latinisme : il le sait comme nous. — Protestantisme n'est même pas germanisme. Car si le protestantisme est le grand péché germain, c'est-à-dire le péché d'abord et publiquement perpétré par une certaine immense Germanie égarée et saisie de vertige, l'esprit naturaliste qui, par la voix de Luther, pro-

---

[1] *Un Nouveau Moyen Age*, p. 26.

[2] C'est du moins cet aspect, qui leur semble un peu offensant, que les jeunes Chinois catholiques et leurs admirables amis de Belgique, veulent retenir du récent livre de M. Massis : *La Défense de l'Occident*. Dans la « Revue catholique des idées et des faits », M. Léopold LEVAUX entreprend d'établir que l'Orient n'est pas qu'une synthèse de toutes les erreurs. M. Massis pourra répondre qu'il y a, à la fin de son livre et même au début, mais rejetées en note, toutes les réserves et toutes les rectifications souhaitables.

teste contre l'ordre surnaturel, ne connaît pas de frontières géographiques. Défendre le catholicisme contre le protestantisme ou le bouddhisme, ce n'est pas défendre le bloc de l'Occident. C'est défendre la divinité de Jésus contre ceux qui la nient. C'est trouver des alliés même en Orient et des ennemis même en Occident !

Nous défendons l'Eglise, dit M. MASSIS, parce qu'elle est la vérité, qu'elle a les paroles de Vie qui rendent toutes les nations guérissables.

Il ne s'agit pas, au reste, de latiniser l'Asie, mais de la christianiser, de lui porter un christianisme qui ne soit pas solidarisé avec des formes de vie périssable, un christianisme universel, dépouillé de tout vêtement national, un pur catholicisme, c'est-à-dire un même amour, une tradition unique, une même vérité. Le Christ seul, placé au centre de tout, peut réconcilier l'Orient et l'Occident. *Ut sint unum* [1].

Passe-t-on maintenant de la défense du catholicisme à la défense de la vérité d'ordre naturel, il faudra dire, de même, que les principes de non-contradiction, de causalité, de substance, que la division des quatre causes, etc. ne sont pas des certitudes occidentales, mais des certitudes métaphysiques. A leur tour, le bergsonisme et la philosophie du devenir ne sont pas des erreurs asiatiques mais des erreurs philosophiques. Le Pape Léon XIII n'a jamais voulu qu'on substituât le nom d'*américanisme* à l'erreur du *pragmatisme*. Il donnait à tous les penseurs un grand exemple. Mais les modernes ont merveilleusement confondu tous ces plans. Un philosophe l'a souligné avec force:

Ce qui est grave, c'est que le tempérament national passe peu à peu au rang de *règle formelle* de la philosophie elle-même, et prétende atteindre son essence. Fichte ne mettait-il pas ses auditeurs en demeure de choisir entre le Devenir germanique et la « substance morte » des Latins, par une pure option de la Volonté, afin de faire voir s'ils sont de libres hommes allemands ou des esclaves welches ? Le cours entier de la philosophie depuis un siècle reste commandé, hélas, par ce choix germanique [2].

Pour qui sait distinguer, défendre les conquêtes les plus hautes et véritablement universelles de la civilisation gréco-latine, ce ne sera donc pas défendre ce que cette civilisation a de particulier, d'inassimilable au génie des cultures hindoue ou chinoise. M. Massis l'écrit:

S'il nous semble opportun de maintenir les privilèges de la culture gréco-latine, c'est qu'elle est la seule qui assure l'équilibre rationnel et l'universalité de l'intelligence.

---

[1] *La Défense de l'Occident*, p. 267 et 269.

[2] Jacques MARITAIN, *Réflexions sur l'intelligence*, p. 264.

Quand donc, au début de son livre, M. Massis identifie « le destin de la civilisation d'Occident » avec le « destin de l'homme tout court » il entend par civilisation d'Occident, comme il l'explique plus loin, non pas une « Europe dissociée » qui a « failli à sa mission », « vidée de sa foi » et faisant « du bien matériel le but unique de sa vie »; non pas une latinité qu'il considère comme une « forme de vie périssable », mais les vertus spirituelles universelles, séparables « de tout vêtement national » qu'a produites la civilisation occidentale.

Ces quelques remarques, nous l'aimerions, aideront à manifester le vrai sens et toute la portée de ce livre important, écrit avec élégance, clarté, fermeté, témoignant d'une abondante lecture, bien propre à renseigner sur les méthodes et les desseins d'une vaste et dangereuse propagande, et à dénoncer, sous les oripeaux d'un orientalisme parfois authentique ou le plus souvent frelaté, les ruses de l'antique Ennemi [1].

III. L'AGONIE D'UN MONDE

Il faut revenir au *Nouveau Moyen Age* de BERDIAEFF. Une grande vision traverse ce livre:

> L'histoire moderne est un déroulement d'idées et de faits où nous voyons l'humanisme se détruire par sa propre dialectique, car la position de l'homme sans Dieu et contre Dieu, la négation de l'image et de la ressemblance de Dieu dans l'homme, conduisent à la négation et à la destruction de l'homme.
>
> Là où il n'y a pas de Dieu, il n'y a point d'homme: telle est la découverte expérimentale de notre temps.
>
> Dans l'humanisme, il y eut une trahison de la réalité sainte et l'homme paye cette trahison du prix de son histoire, il souffre désillusion sur désillusion.
>
> ***Le retournement de l'humanisme contre l'homme constitue la tragédie des temps modernes.***

Berdiaeff relève bien des signes de la décadence de notre temps: le libéralisme, le communisme, l'occultisme, etc. Il y a encore le désespoir qui fait, comme l'a dit notre grand Bossuet, que « l'on ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui qui fait le

---

[1] Dans la *Semaine littéraire* du 28 mai, M. René GILLOUIN parle de la *Défense de l'Occident* avec toute la bienveillance qui lui était permise. Il est question dans son article, de Rome et de Luther. La notion du spirituel, disons précisément de la *justification*, qu'avait Luther, ruinait la notion qu'en avait Rome et la tradition. M. Gillouin le sait. Je voudrais encore être sûr qu'il comprît avec quelle vigueur, avec quelle implacabilité, ces deux notions se détruisent. Je lui répliquerais alors, en prenant sa manière, et même ses mots, que puisqu'il *sympathise* avec la première, il ne peut ni *comprendre*, ni *juger* la seconde.

fonds de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu». De plus en plus fréquemment, ce désespoir paraît dans des pages navrantes, déchirantes même, où les mieux doués de nos contemporains nous laissent voir le vide affreux de leur paganisme. Des critiques à bien courte vue se scandalisent aujourd'hui du « morbide appétit qui porte M^me^ de Noailles à brouiller les traits de l'image de la vie » qu'ils avaient naguère pieusement reçue de ses mains. Nous transcrivons ici quelques lignes de Henry de MONTHERLAN où passe un affreux désespoir.

Une à une, j'ai vu disparaître mes raisons de m'agiter, submergées, chacune à son tour, par l'indifférence, cette marée montante... Seule subsistait, avec un amour inépuisable pour le plaisir, qui rarement me l'a rendu, la volonté de construire une œuvre littéraire. Il me semblait que, quoi qu'il advînt, cette volonté là resterait intacte.

Mais des approches de la mort, — car parfois il a pu m'apparaître que je tirais à ma fin, — j'ai mesuré, non l'importance des monuments qui nous perpétuent, mais leur vanité. Ah, si on me disait: « vous n'avez plus qu'un an à vivre », on peut être sûr que je ne me jetterais pas sur ma plume ! Aujourd'hui, faire une œuvre d'art me semble une perte de temps, une erreur. Etre courbé à raturer, pendant que, dans le vaste monde les êtres attendent d'être poursuivis et pris, c'est de la mort, et la plus belle page, pour celui qui l'a écrite, c'est encore de la mort, et c'est le désespoir de son lit d'agonie. Balzac, Flaubert, nobles poussahs, vrillés à vos tables, vous avez manqué la vie...

Enfoncement de tout, recouvrement de tout... Seule émerge, au-dessus de cette nappe morte, une île de plaisirs, affreuse de stérilité quand nous y abordons, mais que la distance enveloppe de prestiges. C'est assez pour que nous puissions voguer encore. Et pourtant, tous nous le savons bien, il n'y a pas de paix par les êtres...

C'est pour Vigny, semble-t-il, le trait caractéristique de Satan qu'il soit « plus triste que jamais », à l'instant où il accomplit son désir. Satan vient de séduire Eloa, il l'entraîne dans le péché. Elle lui demande:

— *Seras-tu plus heureux, au moins ? Es-tu content ?*
— *Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan.*

Comme l'âme des *norias* arabes, je tourne, je tourne, aveugle, et repassant sans fin sur mes traces. Seulement, je ne fais pas venir d'eau fraîche...

On croît peut-être que je fais des phrases. Et tout ceci a été crié [1].

Cette évocation du nom de Satan, toujours plus fréquente aussi sous la plume de gens qui réfléchissent, nous ramène à une profonde observation de Berdiaeff:

Il n'y a pas de neutralité religieuse, d'absence de religion: à la religion du Dieu vivant, il s'en oppose une, la religion de Satan; face à la religion du Christ, la religion de l'Antéchrist. Le royaume neutre de l'humanisme, qui a voulu s'installer dans un ordre intermédiaire entre le ciel et l'enfer, se corrompt, et alors se divulguent l'abîme d'en haut et l'abîme d'en bas. Contre le Dieu-Homme se dresse non pas l'homme du royaume neutre intermédiaire, mais l'homme-Dieu,

[1] *Nouvelle Revue française*, 1^er^ juin 1927.

l'homme qui s'est mis à la place de Dieu [1]. Et les deux pôles opposés se manifestent; celui de l'être et celui du non-être...

Voilà bien la fin de l'époque areligieuse des temps modernes, le commencement d'une époque religieuse, d'une nouvelle époque médiévale.

Cela ne veut pas dire que, dans le nouveau moyen âge, triomphera d'une manière absolue, dans l'ordre de la quantité, la religion du vrai Dieu, la religion du Christ, mais cela veut dire qu'en cette époque toute la vie et tous ses aspects vont se placer sous le signe de la lutte religieuse, de la manifestation des extrêmes principes religieux. L'époque de la lutte aiguë entre la religion de Dieu et la religion du diable, entre les principes chrétiens et antichrétiens, ne sera plus une époque séculière mais religieuse, une époque du type sacré, — la religion de Satan et l'esprit de l'Antéchrist dussent-ils dominer quantitativement. C'est pourquoi le communisme russe, avec le déroulement du drame religieux qu'il comporte, appartient déjà au nouveau moyen âge et non plus à la vieille histoire moderne.

Qu'ils soient en deça ou au-delà de la barrière, qu'ils se battent pour la lumière ou pour les ténèbres, pour le ciel ou pour l'enfer, les chefs de l'intelligence contemporaine croient à l'existence de Satan. Il n'y aura bientôt plus, pour la nier, que l'homme qui « se voue à une existence archiplate », qui « vit sur deux dimensions » comme s'il « habitait exactement la surface de la terre » — ignorant de ce qui est au-dessus et au-dessous de lui, le famulus du *Faust:*

Ich sehe nichts als einen schwarzen Pudel;
Es mag bei Euch wohl Augentäuschung sein!

CHARLES JOURNET.

II. POLITIQUE

SOUVERAINETÉ POPULAIRE ET DÉMOCRATIE. — BRÈVE RÉPONSE A M. ROD. R.

M. Rod. R., dans la *Feuille d'Avis de Lausanne* du 31 mai nous prend à partie au sujet de notre article sur *Souveraineté populaire et démocratie*. M. R. parle là sur un ton auquel nous ne nous attendions pas. Nous avons lu, il y a quelques années, dans la *Tribune de Lausanne* des études solides et courageuses où M. Rod. R., abordait des problèmes délicats avec plus de sérieux.

Voici d'abord l'essentiel de cet article:

[1] On voit ce que Berdiaeff appelle ***humanisme***: la divinisation progressive de l'homme, commencée avec la Renaissance et la Réforme. Pas plus que nous, Berdiaeff ne nie la possibilité d'un humanisme chrétien — celui de saint Dominique et de saint François, de saint Thomas d Aquin, Dante et Giotto — dont il parle si bien.

La distinction entre le peuple « qui délègue » et le peuple qui « élit », et les conséquences que M. Charrière tire de son distinguo sont dans la bonne tradition. La détermination des frontières, de l'hérésie démocratique et la fixation d'une ligne de partage des eaux de salut et des ondes diaboliques n'avaient jamais encore, que nous sachions, été réussies d'aussi subtile manière. Trop subtile, peut-être, et trop tendancieuse aussi...

Nous avons la certitude, en effet, que la distinction de M. Charrière n'a, pratiquement pas de sens, qu'elle ne donne satisfaction ni aux postulats de la doctrine ni aux exigences de la raison et qu'elle vient à l'encontre de toute l'expérience démocratique des temps modernes. On nous permettra deux mots d'explication seulement. Ils suffiront pour l'instant.

Si l'on croit « Nova et Vetera » le peuple qui élit, et se borne à élire sans autre préoccupation que celle d'obéir à ses élus, n'est plus souverain. Encore faudrait-il que l'on nous indiquât où de hardis explorateurs pourraient découvrir ce peuple qui élit, et apprendre de quelle enigmatique substance il nourrit son système démocratique. Toutes les nations qui pratiquent la démocratie n'élisent pas, en effet, leurs mandataires pour ce temps et l'éternité ; elles leur fixent un délai, elles leur imposent une durée, très réduite le plus souvent, au terme de laquelle ils sont soumis à réélection. Et le seul fait de ces réélections, à l'occasion de qui le peuple congédie une part de ses élus, indique assez que les tenants du régime démocratique entendent rester les maîtres, être gouvernés par une autorité qui puise sa source en eux et non pas dans quelque septième ciel dont ils ignorent jusqu'à l'existence. L'élection à temps est exclusive d'autorité autre que celle dont le peuple se croit revêtu.

Notre distinction entre le peuple qui *élit* et le peuple qui *délègue* ne satisferait donc pas aux « exigences de la raison ». Et pourquoi cela ? Parce que, nous dit M. R., celui qui élit *pour un temps* et procède à une réélection, entend conférer un mandat, un pouvoir et non pas seulement désigner le *sujet* de ce pouvoir. Qu'il en soit ainsi, souvent, nous ne l'avons jamais nié ; mais pourquoi en serait-il *nécessairement ainsi ? Elire* n'est pas *déléguer*. Voici un officier à qui son supérieur demande de choisir un homme pour une mission de confiance. Cette mission, le lieutenant ne la connaît peut-être pas lui-même. Son rôle est uniquement de choisir. Ce choix accompli, le soldat élu reçoit directement de l'officier supérieur son pouvoir. Que notre lieutenant ait ou n'ait pas le droit de *présenter à son chef* un autre sujet pour remplacer celui qui d'abord a été choisi, autrement dit que l'élection soit pour un temps ou qu'elle soit faite une fois pour toutes, cela n'empêche pas que le lieutenant reste dans un rôle de pure *élection*, sans *délégation* ou *collation d'autorité*. Notre distinction n'a donc rien de contraire à la raison. Existe-t-elle en pratique dans l'esprit du peuple ? M. R. ne le croit pas. Il se demande « où de hardis explorateurs pourraient découvrir ce peuple qui élit » sans déléguer. M. R. ne s'est sans doute pas donné la peine de chercher bien loin. Il eût trouvé, tout près de lui, ce peuple qui choisit *la personne* de ses chefs et ne pense pas leur conférer l'autorité. Dans la plupart des Or-

dres religieux catholiques, ce sont les membres de la communauté qui élisent leur supérieur pour trois ou six ans. La communauté sait qu'elle ne fait *qu'élire*, qu'elle ne confère nullement l'autorité, laquelle vient de Dieu. Plusieurs de nos paroisses ont la faculté d'*élire* leur curé. Que M. R. veuille bien se renseigner, il trouvera dans ces paroisses *un peuple*, et non pas seulement quelques personnes d'élite, pour lequel la distinction faite par nous est chose bien connue et tout à fait admise, un peuple qui sait que son rôle se borne à *désigner* une personne sans lui conférer de pouvoir.

Subtile notre distinction, classique dans tout le monde catholique ? Nous comprenons que des esprits imbus du dogme rousseauiste de la souveraineté populaire aient peine à la saisir du premier coup, la vérité est plus délicate et plus fine que les paquets d'erreurs au-dessus desquels elle s'élève. Nous demandons simplement qu'on ne se prononce pas à la légère.

Trois petites remarques pour finir:

1° M. R. écrit:

« les tenants du régime démocratique entendent... être gouvernés par une autorité qui puise sa source en eux et non pas dans quelque septième ciel dont ils ignorent jusqu'à l'existence. »

Voilà une profession de foi que nous sommes heureux d'avoir provoquée. Ceux qui pensent avec S. Paul, que « toute autorité vient de Dieu » voient par là l'erreur capitale qui se cache, chez nous comme ailleurs, sous le mot *démocratie*. On comprendra mieux j'espère qu'*il faut* dissiper l'équivoque et répudier le *démocratisme* pour sauver la *démocratie*.

2° M. R. estime que notre étude manque d'intérêt parce qu'elle est « trop visiblement destinée à d'autres justifications qu'à celle du système démocratique idéal ». Nous ne cachons pas que notre intention est de faire connaître et de défendre la doctrine catholique. Est-ce à cela que fait allusion M. R.? On *doit* demander au catholique d'être *objectif* dans ses exposés, on ne peut pas lui faire un grief d'avoir, en exposant sa doctrine, l'intention de défendre son Eglise. Le raisonnement est-il juste?, voilà la seule question à poser.

3° M. R. se demande si « la multiplication des sectes » est dans le programme de *Nova et Vetera*. Là non plus nous ne voyons pas bien: *Nova et Vetera*, et notre article en particulier, se propose d'unir les intelligences non de les diviser, et pour les unir nous nous appuyons sur les documents *officiels* de l'Eglise. M. R. a vu que nous avons cité et commenté Léon XIII et Pie X. Nous avons le plaisir de constater que notre but est en partie atteint,

puisque la *Schweizerische Rundschau*, sous la plume de M. von Ernst de Berne (1er juin 1927, p. 269), a faites siennes les fameuses distinctions que répudie M. R.

F. CHARRIÈRE.

III. ÉCONOMIE CHRÉTIENNE

LA RÉPUBLIQUE CONJUGALE

Pour Aristote, la *politique* est la science de la cité, c'est-à-dire de la communauté, assurant le bien complet de la vie humaine. L'*économie* étudie les parties composantes de la cité, c'est-à-dire les familles, d'abord et premièrement dans leurs *relations constitutives* (maître et serviteur, mari et femme, père et enfant); ensuite et secondairement dans leurs *conditions d'existence*: ici se place la science des richesses naturelles ou artificielles qui fut trop souvent identifiée à l'économie elle-même.

La détermination des rapports de société entre mari et femme, qui appartient donc, de soi, à la science économique, a soulevé en Suisse romande un problème d'autant plus important qu'il intéresse par ses retentissements, la législation fédérale, la liturgie protestante, et même l'exégèse.

Le *Code civil suisse* dépeint ainsi la société *conjugale.*

Art. 159, al. 2. Les époux s'obligent mutuellement à en assurer la prospérité d'un commun accord et à pourvoir ensemble à l'entretien et à l'éducation des enfants.

Enoncé aussitôt précisé par l'art. 160:

Le mari est le chef de l'union conjugale.

Tout cela peut avoir un sens excellent. Le chef est celui qui commande. Le droit de commander qui n'est pas le droit d'opprimer ou d'écraser, suppose le devoir d'obéir, qui n'est pas un asservissement, un avilissement. La société conjugale est non pas une tyrannie, mais une monarchie.

Il faut parler de même de la société *familiale.* Si le premier alinéa de l'article 274 déclare que

Les père et mère exercent en commun la puissance paternelle pendant le mariage,

l'alinéa qui suit ajoute heureusement:

A défaut d'entente, le père décide.

On peut donc entendre ces dispositions de notre *Code civil* d'une manière conforme à la *vraie philosophie* de la famille; d'une manière conforme également à la *Révélation chrétienne* qui nous a été livrée par saint Pierre et par saint Paul, par exemple dans ce texte où jamais l'autorité ne parut plus forte ni l'amour plus délicat: « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. Que les femmes soient soumises à leurs maris, comme au Seigneur; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur... Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier ». Ephes. VI, 21, etc.

* * *

Plusieurs de nos compatriotes pourtant, espèrent bien mettre le *Code* en désaccord avec ce que nous appelons une saine philosophie de la famille, et avec la révélation tant de saint Pierre (I. Petr. III, 1) que de saint Paul, lequel, s'il dit qu'en Jésus-Christ c'est-à-dire sur le plan de la société surnaturelle, il n'y a plus « ni homme ni femme » entend pourtant si peu nier la « soumission » de la femme sur le plan de la société conjugale, qu'il l'affirme au moins à trois reprises (cf. I. Cor. XI, 13, col. III, 18).

En 1911, M. le conseiller d'Etat, Camille Decoppet, chef du Département vaudois de l'Instruction publique et des Cultes, faisait observer, dans un discours, que, suivant le nouveau *Code civil* qui devait entrer en vigueur le 1er janvier 1912, la femme cesserait d'être « soumise » à son mari, pour devenir son associée et son égale, avec des fonctions différentes. Il relevait d'autre part le fait que la liturgie de l'*Eglise nationale* protestante exige de la femme à l'égard du mari une promesse d'« obéissance », et il exprimait l'espoir qu'*une modification de cette liturgie serait obtenue, en vue de la mettre d'accord avec le Code* [1].

L'attitude des pasteurs de l'Eglise nationale est symbolique.

[1] Nous soulignons ces mots candides que nous empruntons, comme d'ailleurs tout cet alinéa, à M. le pasteur Paul Valloton, « Une nouvelle liturgie du mariage », Lausanne 1911.

Au lieu de solliciter les paroles plus ou moins ambiguës du *Code* dans un sens conciliable avec une exacte philosophie, et avec la révélation chrétienne, ils s'évertuent à leur attribuer la plus hétérodoxe des significations. Selon M. le pasteur Paul Valloton, le *Code* ne proclamerait rien de moins que la république conjugale:

> Le mari reste le chef de l'union conjugale; il est le premier entre égaux, il est le président d'honneur de la république conjugale; il n'est plus l'autocrate d'une monarchie absolue.

A cette morale du *Code*, M. Valloton compare la morale retardataire de la *Liturgie protestante officielle* et il ajoute:

> Il y a là des choses excellentes; mais ces choses excellentes sont étouffées sous le poids lourd de ce refrain qui, sous diverses formes, ne revient pas moins de sept fois dans la prose liturgique: le mari commandera, la femme obéira.

Il reste à confectionner une « nouvelle Liturgie du mariage ». On ne ramène pas le *Code* à l'Evangile. On ramène l'Evangile au *Code*. C'est le devoir, en effet, d'une bonne Eglise nationale.

* * *

Le 20 janvier 1927, l'article 213 du *Code civil belge* faisait, devant le Sénat de Belgique, l'objet d'une discussion [1] à laquelle prit part Mgr Simon Deploige, président de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain. Cet article 213 est ainsi rédigé:

> Le mari doit protection à sa femme; la femme doit obéissance à son mari.

Le Gouvernement, influencé par la Commission de revision du code civil, présentait une nouvelle rédaction, empruntée au *Code italien :*

> Le mari est le chef de la famille.

On aurait donc consacré le droit de commander chez le mari, le devoir d'obéir chez la femme. On n'aurait ôté que ce que représente de grossier et d'indélicat le mot d'obéissance...

Les sénateurs socialistes, parmi lesquels Madame Spaak, proposaient de rayer tout simplement l'article.

---

[1] Rapportée dans la « Documentation catholique », 2 avril 1927.

C'est alors que Mgr Deploige eut la bonne fortune de poser, et de résoudre, selon les principes de l'économie chrétienne, un problème capital: Quelle est la forme normale de l'autorité conjugale ?

Est-ce la monarchie ou la démocratie ? Le pouvoir sera-t-il réservé à un seul ou partagé entre tous ? Comme au total ils ne sont que deux sous le régime de la monogamie, l'option se trouve, de fait, limitée à la monarchie et à la dyarchie.

Ayant parlé de Stuart Mill en Angleterre, et de Laurent en Belgique, qui dénoncent l'autorité maritale comme une injustice, et comme une survivance du « droit de la force » incompatible avec les idées modernes, Mgr Deploige poursuit:

Laurent, comme Stuart Mill, tient pour la dyarchie.
La dyarchie, Messieurs, cela peut aller bien et longtemps, — aussi longtemps qu'on s'entend. Mais qu'un désaccord survienne, on se trouvera bloqué si chacun ne dispose que d'un suffrage et que nul n'ait voix prépondérante.
Et alors ? — Alors, répond Laurent, on ira chez le juge; et le juge statuera.

Alors, Mgr Deploige établit contre l'*erreur libérale* et contre l'*erreur socialiste*, le principe fondamental de l'*économie chrétienne* en ces matières, à savoir que les éléments de la société politique ce ne sont pas les individus, mais les familles. La famille étant une société élémentaire et de droit naturel possèdera donc *en elle-même* de quoi promouvoir sa fin propre.

Eh bien ! non, Messieurs; on n'ira pas, on ne peut aller chez le juge. On n'admettra point qu'un tiers décide du sort de la famille. Et pourquoi non ? Parce que la famille est autre chose qu'une société commerciale; c'est une institution naturelle, organique, hiérarchisée, et qui, ayant sa finalité propre, exige de rester maîtresse de ses destinées. A l'égal de la commune, de l'Etat, de l'Eglise, la famille possède une sphère de souveraineté où son indépendance doit demeurer inviolée... Ce n'est pas au dehors, ce n'est pas au tribunal, ni même dans le cabinet du juge; c'est au foyer que doivent se régler les affaires de la famille. Par la force des choses, la monarchie se trouve être la seule forme possible de l'autorité domestique.

Mgr Deploige remontera jusqu'au principe caché des attaques qu'on dirige contre l'ordre familial et plus généralement contre toute espèce d'ordre social.

Ce qui nous sépare, c'est un mot et, derrière ce mot, une doctrine.
Pour nous, commander et obéir sont deux devoirs.
Pour vous, commander est un abus; obéir une humiliation.

A la doctrine catholique de l'autorité s'oppose, en effet, la doctrine rousseauiste. Selon la première, l'autorité est un service.

L'autorité suppose la force ; mais l'homme qui détient cette force a lui-même, au-dessus de lui, un maître plus fort que lui. Le bien de la communauté qu'il préside — le bien commun, ainsi que disaient les anciens — est la norme des décisions du chef et la limite de la soumission qu'il peut réclamer. Celui qui commande et celui qui obéit sont régis par les mêmes règles de justice.

Un chef peut toujours faillir à sa tâche. Mais oui. Il peut être ambitieux, égoïste, cupide et devenir un tyran. Je l'accorde. Tâchons de prévenir sa tyrannie par des lois, mais apprenons-lui d'abord et surtout, comme il nous a été enseigné, que commander, c'est servir.

La conception rousseauiste de l'autorité sort directement d'une certaine conception de l'autonomie des volontés:

Si la volonté humaine est autonome, au sens où l'entend Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire si l'homme est et se doit de rester son propre maître, toute société organisée devient impossible. Car toute société suppose une collaboration et toute collaboration implique une direction.

La doctrine de l'autonomie conduira donc, en ligne droite, aux théories anarchiques de l'égalité dans l'indépendance. Toute autorité deviendra illégitime, semblera une puissance arbitraire, odieuse, redoutable, bref: la faculté laissée au plus fort d'humilier le plus faible en contraignant sa volonté.

* * *

Une juste philosophie de la famille a son contre-coup en exégèse. Il est facile de comprendre qu'en insistant comme ils l'ont fait sur l'autorité du mari, les apôtres ont voulu consacrer divinement et pour tous les temps, une hiérarchie qui est de droit naturel. On s'abuse si l'on espère que cette naturelle hiérarchie sera finalement renversée par la grâce ; ou encore, si l'on imagine un saint Paul tolérant provisoirement, à l'instar de l'esclavage, la monarchie dans la famille, mais tout occupé de préparer pour des temps nouveaux le bienfaisant régime de la république conjugale.

Charles JOURNET.

IV. CRITIQUE LITTÉRAIRE

ANDRÉ GIDE, OU L'INDIVIDUALISME MORAL

Les auteurs de ce cahier [1] ont tenu à se séparer de M. Massis, encore que leurs conclusions ne contredisent pas aux conclusions du *Jugement* sur André Gide. Puisse notre approbation ne leur point déplaire ! Quoi qu'il en soit, nous enregistrons avec beaucoup de plaisir leurs déclarations et leurs critiques. A dire vrai nous serions tenté de procéder d'une autre façon dans une analyse de la pensée gidienne. Chose qui peut surprendre, ce sont les auteurs d'*Ordre et tradition*, des protestants, si nous ne nous trompons, qui incriminent en premier lieu, la théologie de l'auteur des *Nourritures Terrestres*. Ils expliquent toute déviation, toute erreur subséquente, par cette erreur initiale qu'est le panthéisme de Gide. Encore une fois, ce n'est pas ainsi que nous en jugeons. Peut-être aurons-nous prochainement l'occasion de revenir sur ce sujet. Malgré son sous-titre, la brochure que nous signalons ne nous paraît pas apporter une critique suffisante de l'individualisme moral, mais nous faisons nôtre l'idée générale des dernières lignes qui affirment l'existence d'un bien universel, objet dernier de toute activité humaine.

François BOUCHARDY.

---

[1] *Ordre et Tradition*, nº 3.

BIBLIOGRAPHIES

R. P. Paul Doncœur, *Le livre de la bienheureuse Angèle de Foligno,* documents originaux traduits et édités. Art catholique 1926, 366 pp.

Les pauvres notes sténographiées par le confesseur d'Angèle appartiennent à la catégorie des écrits éternels. Des marées de livres peuvent inonder chaque siècle, elles déferlent contre ces sommets qui paraissent grandir avec le temps.

Le R. P. Doncœur, aidé de Mgr Faloci Pulignani, a publié en 1925, avec un grand souci d'exactitude et d'érudition, le texte authentique du confesseur de la sainte, et des documents inédits. La traduction qu'il en donne aujourd'hui est de beaucoup ce qui a été fait de mieux. Grâce à l'emploi de certaines formes archaïques, elle a pu être toute littérale, en restant claire. Il est sûr que nous la préférons à celle d'Hello. Sans estimer pourtant que cette dernière n'ait plus de services à rendre: le public la comprendra mieux. « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée, ce n'est pas de loin que je t'ai touchée » dit Jésus à sainte Angèle. Cette traduction d'Hello, d'ailleurs exacte, sera plus aisément saisie que le nouveau mot à mot: « Moi, je ne t'aimai point par farce, je ne te sentis point par éloignement ».

Quoi qu'il en soit, ce qu'il convient ici de souligner c'est que la personnalité d'Angèle est si lumineuse, si puissante, si dominatrice, qu'elle paraît partout. Sous le latin du sténographe, sous la langue d'Hello, sous le mot à mot du P. Doncœur, c'est l'âme prodigieuse de la sainte, et elle seule, qui nous ravit. Pendant des années nous n'avons connu et nous n'avons aimé sainte Angèle qu'à travers la traduction d'Hello. La publication du texte authentique nous apporte aujourd'hui la joie de vérifier que nous n'avons pas été trompé et que les cris qui nous émouvaient partaient du cœur de la sainte.

Le texte est rendu à sa teneur concrète primitive. Cela est d'un bien grand prix. Il peut servir maintenant de guide aux pèlerins d'Assise. A l'entrée du chemin de Spello, ou devant l'escalier de la basilique inférieure, ou près de l'autel de la basilique supérieure, ils pourront s'arrêter et relire les paroles merveilleuses, enivrantes, écrasantes que Jésus disait à sa servante lorsqu'elle s'en venait prier, il y a six cents ans, au tombeau de saint François. Mais alors, ils verront s'ouvrir devant leur esprit de si belles perspectives qu'ils n'auront peut-être plus d'attention pour les gens et les objets ; il leur faudra même, au début, faire effort pour ne pas prétériter les Giotto... C. J.

Paul-Henri Michel, *Les plus belles lettres de sainte Catherine de Sienne.* Lethielleux 1927, 214 pp.

Une quarantaine de lettres de sainte Catherine qui ont été groupées sous huit titres: Du péché à la grâce — Foi, espérance, charité — La prudence — La volonté (ou plutôt la persévérance) — Obéissance — Patience — Vocation religieuse — Mariage.

La première lettre est adressée à une prostituée de Pérouse, la dernière à une veuve, d'autres à des âmes en religion: « Ne néglige pas l'exercice et l'acte d'oraison parce que le démon te dit: — A quoi bon cette prière, puisque tu ne la fais pas avec affection et désir. Mieux vaudrait ne pas la faire. Ne t'interromps pas à ces mots, et ne te laisse pas confondre; mais réponds virilement: — Cet exercice, pour le Christ crucifié, j'aime mieux l'accomplir dans la peine, la ténèbre et la bataille que d'y renoncer dans le repos. »

Partout le même rayon de pureté, par-

tout la belle transparence d'une doctrine riche, forte, simple, et cet amour fait de lumière.

Ces lettres sont admirables. Sont-ce « les plus belles » ? Toutes les lettres de sainte Catherine sont belles, et c'est toujours la dernière qu'on a lue qui le semble davantage.

La traduction, que nous avons contrôlée en certains passages, est très exacte. Pourquoi ne l'a-t-on pas imprimée sur de beau papier ? Le réserverait-on pour de meilleures œuvres ? C. J.

HENRI BONTOUX, *Les Etapes de Déhival* dans les voies de l'amour. Beauchesne 1926, 638 pp.

« Splendeur sans nom, magnificence superbe, rayonnement majestueux de l'âme unie au Christ, et refoulant d'un geste de victoire le corps, vil esclave ; s'en servant comme d'un accessoire inerte, mais qui obéit comme sait obéir un soldat, sans murmure et jusqu'à la mort. Ainsi le corps sert de draperie, cachant aux yeux du prochain l'ardente lumière qui irradie le cœur dans le contact des joies éternelles. »

Toute la vie, toute la violence, tout le style de Déhival sont visibles dans ces mots. Les lettres de Déhival que publie son ami, le médecin qui signe Henri Bontoux, font passer devant nos yeux l'éblouissement d'un être que vient saisir dans le monde une belle grâce de Dieu.

Il y eut, dès le début, chez cet homme, un sens aigu de la réalité du mal et de la souffrance dans le monde. Encore petit garçon, pensant que l'Enfant de la crèche avait tremblé de froid durant les nuits d'hiver, il quittait son lit pour se coucher sur le carreau afin d'avoir froid avec Jésus. « Toute ma vie passée, écrira-t-il, depuis les instants où le discernement a marqué une étape nouvelle dans mon cerveau de petit enfant, est faite de cette perception intense de la vie de mes frères... C'est par leurs souffrances, leurs douleurs, leurs misères pitoyables, que Jésus a touché mon cœur, éclairé mon esprit, blessé mon âme, et qu'il m'a ravi à son amour. » Perception qui lui paraît si écrasante, que, sentant son incurable misère et son incapacité de sauver le monde, il est près de céder, de sombrer dans le désespoir. Il sait que l'issue serait de se perdre dans le Christ, de se noyer dans les souffrances de la Passion. Mais le démon lui fait croire que c'est fol orgueil. Alors survient celui que Dieu avait choisi pour ouvrir devant lui la route de la sainteté. « La joie que j'en ai ressentie a été si forte qu'elle s'est transformée en douleur. C'est vraiment l'esprit du mal que vous avez combattu en moi, quand obéissant à Dieu, vous m'avez montré que la splendeur du Calvaire, s'irradiant éternellement sur les disciples du Christ, m'était permise. »

Dès lors, c'est un besoin irrésistible de ressembler à Jésus. « Vous ressembler, Seigneur, non seulement pour mourir au monde, mais pour détruire la façade infâme dont se revêt ce monde ; pour faire revivre la pureté admirable de votre livre de vie, chassant tout le convenu, toutes les utopies qui empoisonnent la terre et la lancent dans une satanique folie. » Ces lignes sont envoyées de l'Armée d'Orient. Jésus semble, dès lors, l'admettre à participer à la Rédemption ; il lui est donné de pouvoir porter le poids des blasphèmes et des péchés du monde. A Salonique, il sent commencer « l'imperceptible lumière d'une agonie d'expiation ». Partout où il passe les cœurs s'émeuvent, la pureté renaît. Qu'il a bien compris l'ascendant des saints ! « Je crois que l'ascendant personnel de saint François arracha brutalement du monde beaucoup de malheureux pour les transformer en humbles frères... De même que ces êtres avaient suivi autrefois des créatures de perdition à cause de l'irrésistible attrait qui s'en dégageait, de même ils s'efforçaient d'enchaîner leur existence au rayon de lumière s'offrant à leurs yeux. Le rayon a brillé et il les a vaincus. Mais rayon fait de quoi ?... Pauvre François et vous aussi pauvres grands saints, vous avez accepté la magnificence du prestige se dégageant de votre carcasse, parce que vous saviez bien que rien ne provenait, en ce prestige, de votre chair de pourriture... vous vous étiez anéantis, et Jésus était venu habiter en vous. Dès lors vous aviez peut-être encore l'apparence de créatures humaines, mais seulement en une mince façade, car en réalité vous étiez la transposition vivante du Christ, vous étiez un miroir sur lequel se sont reflétées la vie, la passion, l'agonie, la crucifixion de Jésus. Vous avez

brillé d'une splendeur céleste, et les foules vous ont suivis, et les mondains ont endossé la bure de pénitence, et des légions de saints vous forment une traîne royale qui marque, en un sillage d'une mystique beauté, votre influence à travers les siècles. Mais qui saura jamais les larmes, les souffrances, les sécheresses affreuses, les aridités angoissantes, les flagellations cruelles de l'esprit, du cœur, de l'âme et du corps, dont vous avez payé cette auréole ? »

Ces pages sont d'une véhémence admirable. Il faudrait lire tout haut, l'étonnante lettre sur le *Défilé de la Victoire*. Sans doute, la guerre est un mal, toujours un mal physique, presque toujours un mal moral. Mais saint Augustin et saint Thomas disent que jamais Dieu, qui est infiniment bon, ne permettrait le mal, s'il n'était assez puissant pour en tirer un bien. Qui mieux que Déhival, exprimera le bien que Dieu a caché pour bien des âmes, dans la guerre ? « Quelque chose vient de mourir en moi, que j'ai peine à définir. Ce couronnement d'une carrière héroïque a pris en moi la forme des beaux chants funèbres qui entourent les morts dans les églises en deuil. Il me semble que le soldat que j'étais encore hier, lié jusqu'à la moindre fibre de mon être à la quotidienne demande de la Patrie, est descendu dans le tombeau.

« Elle est donc finie, cette guerre vraiment divine !...

« A Versailles, au premier coup de canon annonçant l'armistice, j'en avais eu un goût avant-coureur, mais purement superficiel. Cette fois, l'expression a été complète. Je ne puis vous exprimer le sentiment que j'avais de la guerre, tant elle m'apparaissait en ses moindres détails liée à la croix du Christ. Oui, elle était pour les hommes de bonne volonté ce que le Jardin des Oliviers et le Calvaire furent pour Jésus. La guerre c'était le ciel descendu sur le monde, puisqu'elle apportait aux hommes, naturellement et sans efforts, les conditions de l'idéale félicité ici-bas: je veux dire la souffrance, le sacrifice, la charité ! La mort apparaissait par surcroît et donnait aux heures de lassitude le stimulant de l'éternité toute proche. »

Qu'y avait-il qui dût encore être détruit dans cette âme ? Etait-ce un reste de sensibilité dans ses meilleures amitiés ? quelque chose d'encore trop humain dans son besoin de s'épancher, de trop fiévreux dans son désir d'apostolat et dans sa naturelle éloquence ? Nous ne le savons pas dire. Toujours est-il que les dernières lignes de Dehival viennent du cloître. Elles nous font entrevoir les hauts mystères de la purification d'une âme. « Il n'y a pas dans la vie du cloître la pleine consolation qui fait apparaître ces lieux comme des îlots de béatitude anticipée. C'est l'être seul, isolé du monde. La nuit obscure viendra s'abattre sur lui ; il sera seul avec Dieu pour traverser la sécheresse des déserts, sans aucun dérivatif ni adoucissement humain, sans aucune œuvre féconde pour étancher sa soif.

« La vie contemplative est le sommet de la montagne, il n'y a plus ni terre, ni végétation ; s'est le roc nu, aride. C'est la cime sur laquelle déferlent les vents, les ouragans, les tempêtes ; mais par delà les ténèbres, elle reçoit la lumière ardente du brûlant soleil, elle apparaît comme un brasier rutilant sous l'or du ciel. »

Qu'ajouterions-nous à ces vérités ?

C. J.

* * *

D. PAUL RENAUDIN, ancien abbé de St-Maur-sur-Loire et de St-Maurice de Clervaux, *Saint Benoît dans l'histoire* (472 pp.), et *Le rôle de Saint Benoît dans l'Eglise et la Société civile* (218 pp). Edités par l'Abbaye de St-Maurice de Clervaux, Grand duché du Luxembourg.

Dans le premier de ces volumes Dom Paul Renaudin a rassemblé un contingent respectables de textes relatifs à la vie et à l'œuvre de saint Benoît. Ces textes, il les a empruntés à tous les âges, du VI^me^ au XX^me^ siècle, et aux diverses nations d'Europe. Travail méritoire, certes, et qui met en valeur une vaste érudition historique. Papes, historiens, prédicateurs, poètes, liturgies s'y rencontrent dans un commun et imposant témoignage. Le volume se présente donc un peu comme certains numéros spéciaux des grandes revues: « Hommage à X. » On ne lit jamais ces numéros en entier: on choisit. De même choisira-t-on parmi les extraits qu'a réu-

nis le savant bénédictin ceux que recommandent plus spécialement le nom et l'autorité de leurs auteurs. Le recueil de Dom Renaudin n'a point la prétention d'être complet: chacun pourra l'enrichir à son gré, en ajoutant par exemple à la liste des prédicateurs Bossuet, dont le «Panégyrique de saint Benoît » est un chef-d'œuvre, et à celle des poètes Paul Claudel, à qui son « Hymne à saint Benoît » réserve de droit une place d'honneur dans une collection de ce genre. L'ouvrage, croyons-nous, n'atteindra pas le grand public, mais quelques chercheurs épris des choses bénédictines pourront s'y référer avec fruit; à condition de savoir le latin (car c'est la langue d'une bonne moitié des textes en question), ils sauront gré à Dom Renaudin d'avoir abrégé leurs enquêtes.

Il en va tout autrement du second ouvrage mentionné plus haut. Le titre en indique nettement l'objet : il expose, de façon claire et dense, « la fonction d'influence chrétienne réservée à cette forme de vie religieuse dont saint Benoît a rédigé la Règle et établi les traditions ». Ceux, toujours assez nombreux, au sein du catholicisme et en dehors, qui se demandent à quoi servent les moines, trouveront, s'ils veulent prendre la peine de lire ces pages, une réponse apaisante tant au point de vue de la raison théologique qu'à celui des faits. Ils souligneront au passage certaines remarques précieuses pour l'intelligence de l'institution monastique: « Le saint Patriarche n'a pas connu la distinction entre Ordres contemplatifs et Ordres actifs; surtout il n'aurait jamais admis l'opposition et l'antinomie que certains esprits veulent apercevoir entre la vie contemplative et la vie active; il avait à un trop haut degré l'intelligence des principes du christianisme et de la vie religieuse pour écarter toute action extérieure, toute influence visible du monastère sur la société chrétienne, toute effusion de cette plénitude de vie surnaturelle qui doit se trouver en tout corps religieux... » (p. 60). Regrettons simplement que les citations latines abondantes et judicieusement choisies n'aient pas été traduites; cela eût facilité à plusieurs la lecture de cet attachant opuscule qui forme, dans son ensemble, une excellente introduction à des ouvrages de plus grande envergure, tels que le Commentaire de la Règle de Dom Delatte et le « Monachisme bénédictin » de Dom Butler.

Ch.-F. D.

R. P. Benoit Marie de la Sainte-Croix, C.D., *Les saints Déserts des Carmes déchaussés*. Art catholique 1927, 294 pp. et XXIII planches.

Ce livre d'un savant religieux qui a rassemblé depuis de longues années des documents sur l'histoire de son Ordre, et en qui l'on devine un attrait profond pour la vie contemplative, est l'un des très beaux écrits qui honorent le Carmel. Après une émouvante description, faite en partie d'après des textes jusqu'ici inédits, de la vie des Carmes du XIII^me^ siècle, l'auteur explique comment les conditions de la vie sociale en Occident obligèrent à transformer les constitutions du Carmel: d'ordre érémitique il devint un ordre « mixte » c'est-à-dire apostolique. Mais les Carmes gardèrent le goût de la solitude. Voués par leur règle nouvelle à l'apostolat, et incapables de se satisfaire d'une retraite annuelle de dix ou quinze jours, ils construisirent des ermitages. Ce furent les « Saints Déserts » où le religieux, sans sortir de la ligne de son ordre, obtenait la permission de se retirer pendant toute une année, sauf à répéter l'expérience quelques années plus tard. C'est l'histoire admirable de ses Saints Déserts qui nous est retracée dans ce livre. Il contient de très sûrs renseignements sur les constitutions, sur les saints, sur les théologiens de l'Ordre; de précieux documents encore inédits, comme par exemple la règle que devaient suivre au moyen âge les reclus; de très pures considérations sur la vie contemplative. Nous citons un passage du chapitre où sont comparés le Carmel et la Chartreuse: « Différences constitutionnelles: gouvernement plus centralisé à la Chartreuse, plus démocratique au Carmel. Différences économiques: propriété collective à la Chartreuse, pauvreté absolue au Carmel... Différence très sensible au spirituel: Chartreux et Carmes sont des contemplatifs pour lesquels l'Office divin est source d'oraison, mais, chez les fils de saint Bruno, pour lesquels saint Benoît est toujours un père, la note liturgique prédomine,

tandis que chez les Carmes, baignés dès l'origine dans la vie anachorétique, ayant une règle qui ordonne la méditation et l'oraison incessantes, il y a une préférence marquée pour la contemplation solitaire. »

C. J.

FR. BENOIT, *Le Poème de la Sainte Liturgie*. Imprimerie de l'Œuvre de St-Augustin, St-Maurice 1926, 198 pp.

« Plutôt que de louer l'Eglise et de la défendre, dit l'auteur, il importe de la *montrer*: dans la pureté divine de sa vie intérieure:

« Elle est la mère, dont le cœur catholique embrasse les âmes même de ceux qui l'ignorent, où qui rêvent de la détruire...

« A la lumière qui éclaire son visage, au rêve de beauté que reflètent ses traits, ce livre voudrait faire reconnaître en Elle: la Demeure de l'Esprit et l'Épouse du Seigneur. »

Ce petit livre admirablement présenté et imprimé, a d'abord été médité puis écrit avec amour. Quel bel éloge en ferons-nous ? Il a fait comprendre à plusieurs et il a fait aimer la Messe, ce drame profond qui est au centre de la liturgie et au cœur de la vie l'Eglise.

C. J.

G. SEPIÉTER, *La doctrine catholique*, tirée des œuvres de Bossuet. Lethielleux 1927, 532 pp.

En adoptant la division habituelle des catéchismes: dogme, morale, moyens de sanctification, on a groupé de nombreux fragments de Bossuet. Il n'y a pas d'auteur qui ne perde beaucoup à subir ce traitement. Mais les extraits sont assez importants, la pensée de Bossuet assez ferme, sa langue assez passionnée, pour que le livre reste beau et utile. Des tables font retrouver aisément les différents passages; les œuvres d'où ils sont tirés sont toujours indiquées. C. J.

A. D. SERTILLANGES, de l'Académie des sciences morales et politiques, *Notre Vie*. Edition de la « Revue des Jeunes ». Paris 1927.

Dans ces deux volumes qui comptent au total près de 500 pages, le P. Sertillanges expose les trois choses nécessaires selon saint Thomas au salut de l'homme: « la science de ce qu'il doit croire, la science de ce qu'il doit désirer et aimer, lascience de ce qu'il doit faire. » Moins didactique mais non moins clair que dans ses ouvrages proprement scientifiques, le P. Sertillanges a voulu faire œuvre de vulgarisation au sens le meilleur du mot. Bien des gens à qui la lecture de la Somme théologique est impossible lui en seront reconnaissants : ils trouveront dans son exposé, tout baigné de la lumière thomiste, une doctrine sûre et nette, riche en vues d'ensemble et en aperçus latéraux, féconde aussi en applications. Ils y puiseront une intelligence plus profonde du don magnifique de la vie, et des indications précieuses qui les aideront à faire valoir les talents confiés par le Maître.

Ch.-F. D.

* * *

ROBERT HONNERT, *Corps et âme*. Paris, Nouv. Revue Française, 1927.

Au terme de la préface, ce livre est un témoignage. On y trouvera une analyse du jeune homme d'aujourd'hui, du moins de l'un de ceux qui l'an dernier eurent vingt-trois ans. Curieux mélange: c'est un narcissisme en chambre et même en salle de bain, un naturisme quelque peu décadent, mais qu'accompagnent de beaux élans de générosité. Le livre s'achève sur les déclarations les plus nettes et les plus rassurantes. La vie, n'aura plus le loisir de se replier sur elle-même quand l'école sera fondée, de la santé morale. « Corps et Ame » n'est pas un roman; ce n'est pas un poème non plus. Les dons d'analyse et d'expression s'y montrent avec évidence. Recueil de notes plutôt, d'un ordre parfois déconcertant. Nous lirons avec intérêt les œuvres prochaines de ce jeune écrivain qui ne se laisse pas dominer par le prestige des célébrité du jour, et qui se fait de son métier une haute idée. F. B.

HENRI MASSIS, *Réflexions sur l'art du roman*. Librairie Plon, Paris 1927, 109 pp.

Petit livre excellemment édité, plein de remarques justes et de traits pénétrants, offrant une critique ferme et saine de la vie et de la littérature contemporaines.

Les premières études définissent l'esprit des générations d'après guerre. La guerre « a élargi notre vision des êtres et de la vie». Elle a « jeté une lumière impitoyable sur tout ce qui touche à l'homme. Le tragique, le comique même de la vie — qui, elle, continuait — sont apparus avec un relief et dans un raccourci saisissants. La nature humaine, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus bas, d'héroïque ou de vil — et l'immense entre-deux — s'est découverte comme par un subit arrachement de ce qui la masquait à elle-même. Peut-on concevoir qu'une si prodigieuse expérience doive, pour l'artiste, demeurer vaine ? »— Cette expérience aura donné aux jeunes écrivains le désir de ce qui est franc, direct, réaliste, « le respect du réel ». « Sur Gide, par exemple, ils sont d'accord pour admirer l'écrivain et pour l'exclure au nom de la santé morale: Nous sommes pour les toniques, dit Dorgelès, il est pour le poison ». — Mais l'élan de vivre peut aller au pire s'il n'est régi. Ces jeunes qui n'ont pas de chefs, Massis ne les enverra point aux « maîtres d'aujourd'hui », c'est-à-dire aux trop fragiles « maîtres d'avant 1914 ». Et, en effet, « à quoi bon vouloir qu'ils revivent *nos* expériences, *notre* passé ? Il leur faut, pour l'œuvre qu'ils nourriront de leur expérience précoce de la vie, se rattacher à *un* passé, à *une* tradition, sans doute. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils allassent directement aux grandes sources de l'esprit humain, plutôt que de suivre les chemins hasardeux de notre trop avide adolescence ? »

L'étude *Roman et autobiographie* montre le point faible de ces autobiographies travesties en roman dont on nous inonde aujourd'hui.

Le thème des dernières études: *Les bons et les mauvais sentiments en littérature, Littérature et catholicisme ou le réalisme intégral.* est plus vaste, plus capital. On y a marqué non seulement — ce qui était aisé — l'illusion des écrivains « bien pensants » chez qui les bonnes intentions morales suppléent « trop souvent à la qualité du métier ou de l'inspiration » ; mais aussi l'illusion plus subtile quoique non moins vaine des écrivains qui décrètent que « toute œuvre d'art doit être démoniaque ». Qu'il le veuille ou non, le romancier possède une échelle de valeurs qui lui fait estimer les actes de ses personnages. Il n'est pas un appareil enregistreur, et s'il tenait à le devenir, ce serait encore au nom d'une attitude spirituelle — la plus indigente et la plus misérable qui soit — puisque ne pas vouloir philosopher ouvertement, c'est s'obliger à philosopher par fraude. Et, parlant ici des seuls intérêts de l'art, nous pouvons dire que, dans la mesure où les estimations de valeurs que possède un romancier s'atrophient, l'art en pâtira. Si le romancier, par exemple, ne croit pas au surnaturel ou s'il le diminue, les actes de ses personnages seront notés sans leurs profondes résonnances surnaturelles, et ils seront ainsi déflorés, amoindris. Il va de soi que seule une âme croyante sera capable de sentir certaines mutilations du réel et capable d'en souffrir. Il reste que, d'une manière générale, on peut dire qu'en appauvrissant son trésor intérieur, sa vision spirituelle du monde, le romancier appauvrit la vie de ses personnages, il finirait même par l'étouffer, et par étouffer son art. En commentaire de la grande parole de Claudel: « Le mal ne compose pas », Massis a inscrit dans son petit livre des réflexions très aiguës sur la « Porte étroite » et sur l'art d'André Gide.

Sur cet immense et complexe sujet des rapports du catholicisme et de la littérature, Massis a rencontré d'heureuses formules. Ne donnera-t-il pas un jour à sa pensée toute l'ampleur, toute l'illustration et aussi toute la délicatesse et la complexité qu'il saurait ? Ce qu'il a dit suffit d'ailleurs à faire entendre, comme il le note dans son introduction, qu'il a prétendu défendre dans ses *Jugements,* non pas les seuls intérêts moraux, mais les intérêts même de l'art. C. J.

* * *

A. Pestalozzi-Pfyffer, *Der Meister E. S., und die Schongauer.* Mit 54 Abbildungen, Verlag J.-P. Bachem, Köln, 1926.

Les historiens de l'art admettent que Martin Schongauer fut l'élève d'un maître inconnu, qu'ils appellent le maître E. S.

ou le maître de 1466. Ce maître inconnu qui aurait habité le Haut-Rhin, peut-être les bords du lac de Constance ou la Suisse, avait étudié en France et dans les Pays-Bas. Il est l'initiateur de la seconde époque artistique de la gravure sur cuivre en Allemagne.

Au cours de patientes études sur Martin Schongauer, Mme A. Pestalozzi-Pfyffer, de Zoug, est parvenue à identifier le Maître E. S. Ce graveur aurait été encore non seulement un orfèvre, mais même un peintre. Il serait le père de Gaspard Schongauer, et le grand-père de Martin Schongauer. Les œuvres attribuées au Maître de 1466 appartiendraient de fait à plusieurs membres de cette famille.

Cette identification du Maître E. S. est poursuivie d'une manière claire, minutieuse, persuasive. Les moindres détails sont relevés avec une perspicacité féminine, interprétés. L'auteur aime son sujet. Si ses conclusions sont ratifiées par la critique d'art, elles éclaireront d'une lumière simple et forte toute cette école de Colmar.

Une magnifique reproduction en couleur d'un triptyque orne la première page du livre. Les 54 tables de la fin, où sont reproduites les gravures sur cuivre du Maître E. S. et de son école, sont d'une qualité d'art étonnante et pleines d'une vérité, d'une émotion, d'une sincérité délicieuses. Que cet art du XVme siècle dépassait le nôtre ! C. J.

MAURICE BRILLANT, *L'Art chrétien en France au XXme siècle*, ses tendances nouvelles. Bloud & Gay 1927, 369 pp. et LXXII planches.

L'auteur présente avec une grande modestie ce gros livre: « On voudra bien considérer cette étude comme une introduction à la série des planches; c'est ce qui l'excuse d'être incomplète et qui explique certaines mentions trop rapides et certaines omissions. De même on se souviendra que je n'écris pas ici l'*histoire* de l'art chrétien et moderne, mais que je cherche surtout à donner une idée de son *état présent* et de ses tendances *nouvelles*: certains artistes ne sont donc pas cités, que j'aurais nommés en d'autres cas. Enfin ce simple exposé, qui n'est rien d'autre qu'un exposé, ne saurait viser à être de la critique d'art proprement dite — pas plus (et je m'excuse de son style sans élégance) qu'il n'a de prétention à la littérature. — Une simple compilation. »

En fait, il y a mieux dans ce livre qu'une compilation: des vues nouvelles et perspicaces. Celle par exemple qui concerne la musique d'Eglise: « L'Eglise n'a jamais canonisé un *langage* musical, quel qu'il soit) adopté des *procédés techniques* particuliers, à l'exclusion de tous autres; si Pie X nous donne en modèle le grégorien (qui d'ailleurs est, de fait, incorporé aux textes liturgiques, occupe donc pratiquement une place éminente dans l'office), auquel, raisonnablement, il joint le « palestrinien », c'est leur *esprit* qu'il recommande, non pas leurs détails d'écriture; on sait que le *Motu proprio* est fort éloigné d'exclure la musique moderne: que nos compositeurs religieux emploient la langue debussyste, comme on commence à le faire, ou même, s'il est possible, la langue plus récente d'un Strawinsky (fort classique en son fond, du moins aujourd'hui, et qui se rapproche de plus en plus de Bach), au nom de quel principe, de quel principe proprement *religieux* s'y opposera-t-on ? Il suffit que les *convenances* nécessaires à l'église soient observées, qu'on n'en fasse pas un laboratoire d'expériences personnelles et, point important dans la circonstance, qu'on n'effraie pas le public de bonne foi, qui veut être édifié, non pas distrait et amusé. »

Ce livre intéressera les Romands. On y parle de Saint-Paul, de Notre-Dame, de Semsales, de Carouge, de la chapelle St-Louis... Nos artistes, comme Cingria, François Fosca surtout, y sont souvent cités. Disons que le mouvement de l'art en Suisse romande n'y est exposé qu'incomplètement et dans la mesure souvent où on a pris soin de le refléter dans la *Vie catholique*.. Cela se comprend, l'auteur n'étudiant directement que la France.

Ce livre est bien présenté, plein de renseignements, extrêmement sympathique, bienveillant et indulgent pour tout ce qui réclame un droit à l'art. C. J.

* * *

WILLIAM MARTIN, *Histoire de la Suisse*. Paris, Payot, éditeur. Un volume in-8° de 319 pages.

Jusqu'ici, l'histoire de la Suisse a été rédigée essentiellement d'après la méthode analytique: faits exposés dans un ordre chronologique, avec plus ou moins de commentaires. Le travail de Dierauer est typique à cet égard. Puis Gagliardi nous a donné des conférences sur l'histoire suisse. C'est maintenant un journaliste, M. William Martin, qui s'attaque à ce sujet. Laissant de côté le détail minutieux, il vise surtout à dégager la synthèse des événements et à en définir la portée. Ceci en un style bref et rapide, style de journaliste, avec des images saisissantes, des traits qui portent. A ce point de vue, l'œuvre est complètement nouvelle, elle renferme des aperçus judicieux et doit retenir l'attention. La thèse principale de l'auteur est que seules, ses divisions intestines ont empêché la Suisse de devenir une grande puissance, plus exactement de demeurer ce qu'elle était, à son avis au XV^me^ siècle. Il ne prend pas son parti de la renonciation à la Franche Comté, de la perte de Mulhouse et de la Savoie, et il reste partisan de l'union du Vorarlberg à la Suisse.

Divisions de races, de confessions, de langues. M. William Martin s'efforce de rendre justice à l'Eglise catholique, et en plusieurs points son jugement se distingue d'autres auxquels nous ne sommes que trop accoutumés. Que devons-nous aux Francs ? se demande-t-il. Et il répond fort bien: «Deux choses essentiellement, le christianisme qui a formé notre milieu moral; la féodalité, d'où est sortie notre organisation politique...» Il rend un juste hommage à l'œuvre civilisatrice des couvents et des églises au moyen âge, souligne l'action pacifiante de Nicolas de Fluë. Mais nous ne pouvons évidemment pas lui demander à lui, protestant, de nous comprendre suffisamment. Aussi lit-on dans son livre certaines assertions singulières. Celle-ci, par exemple: « C'est la Réforme qui, par contre-coup, eut pour effet de mettre les gouvernements demeurés catholiques dans les mains de l'Eglise... La Réforme fut aux yeux des villes l'achèvement de la longue évolution qui les avait libérées des servitudes du moyen âge... Les Suisses auraient pu tirer de grands profits politiques de la Réforme s'ils avaient été unanimes à l'adopter ou s'ils avaient su s'en servir ». Ailleurs, il célèbre la «magnifique campagne de 1536», qui a placé le pays de Vaud dans la dépendance de Berne. Il a, au surplus, sur la domination bernoise, pages 162 à 164, des considérations qui ne rencontreront pas l'adhésion de tout le monde.

M. W. Martin constate d'ailleurs que «l'Eglise s'efforça de prouver au monde que le schisme n'était pas indispensable à une vie évangélique véritable... Dès le milieu du XVI^me^ siècle, l'Eglise reprend sa marche en avant et reconquiert des positions qui semblaient perdues, comme Constance, le Valais et le Chablais. L'élan de la Réforme dans notre pays est définitivement arrêté. » Ce que M. Martin reproche surtout aux cantons catholiques — et c'est l'influence de sa thèse générale — c'est de n'avoir pas eu l'esprit de conquête dont étaient inspirés les cantons protestants. Et il aboutit par lui-même à cette conclusion paradoxale. « Une politique qui, pour des motifs confessionnels, visait au maintien du *statu quo* territorial, devait rechercher l'alliance des ennemis de la Suisse. Telle fut en effet, au cours du XVI^me^ siècle, la politique catholique. Elle tourna le dos à nos traditions nationales. C'est elle, et non pas la Réforme, qui a brisé le développement du pays. » Nous pouvons répondre à ceci qu'en agissant ainsi, les catholiques ont sauvé la Suisse, en la mettant à l'écart des grands conflits internationaux, et il est assez plaisant de parler ici de « traditions nationales ».

Au surplus, M. Martin ne cherche pas à accentuer l'importance des conflits confessionnels. Il a même une tendance à les diminuer outre mesure. La première guerre de Wilmergen est pour lui moins la revanche de Cappel, que la volonté des grands cantons d'arriver à une politique Suisse définie. « La victoire de Zurich eût avancé de deux siècles l'avènement de la Suisse moderne. » La seconde guerre de Wilmergen serait due à des motifs essentiellement économiques. Si cette thèse était vraie, il faudrait alors avouer qu'à l'époque, les porte-paroles des cantons protestants ont procédé à un singulier bourrage de crâne. M. Martin, ici, n'est

pas absolument d'accord avec lui-même. Il disait précédemment que depuis la Réforme, les gouvernements catholiques s'étaient livrés à l'Eglise plus que par le passé. Il remarque cependant que « la Réforme a favorisé la toute puissance de l'Etat. Au moyen âge, les pouvoirs séculiers avaient toujours trouvé dans les prétentions de l'Eglise une limite et un frein. Le jour où l'Etat et l'Eglise se confondirent, où les magistrats réunirent en leur personne, les pouvoirs temporel et spirituel..., ce jour-là, le principe de l'omnipotence des magistrats était posé. »

Cette omnipotence nous conduit directement à la révolution. M. Martin a sur son caractère, en Suisse, des appréciations fort sages, sur lesquelles le cadre de ce compte-rendu ne nous permet pas d'insister. Ici encore, il réduit systématiquement à l'arrière-plan les questions confessionnelles du XIX^me^ siècle, pour n'y voir qu'une aspiration de plus en plus grande à l'unité suisse. « La guerre du Sonderbund, dit-il, ne fut une guerre de religion qu'en apparence. » Pourtant, il note qu'en 1815, le négociateur suisse, M. Reinhardt s'opposa à la réunion de la Valteline pour ne pas avoir un nouveau canton catholique. Le même phénomène s'est reproduit plus tard, pour la Savoie, pour le Vorarlberg. Il reconnaît que les articles de Baden n'ont rien à faire avec la politique et ont été la première cause du Sunderbund, et il constate aussi le caractère nettement anticatholique de la politique de la majorité au moment du Kulturkampf. L'entrée de M. Zemp au Conseil fédéral marque la fin du Kulturkampf, des tendances anticléricales du parti radical, et aussi de l'opposition irréductible des conservateurs au pouvoir central.

Nous ne voulons pas entrer en discussion avec M. Martin. Il nous suffit d'exposer ses thèses, d'en montrer le grand intérêt, mais aussi, souvent, le caractère discutable. Maxime REYMOND.

HERBERT VON LEISEN, *Mirabeau et la Révolution royale.* Librairie Grasset, Paris 1926, 213 pp. 12 fr.

Etude d'une lecture limpide et attachante, qui refait à neuf, d'une manière persuasive, l'histoire de Mirabeau, à la fois « seul homme d'Etat » et « seul monarchiste » de son temps.

Ce n'est pas le régime républicain que désire Mirabeau, mais la Révolution royale, et s'il fait appel au Tiers-Etat, c'est pour mieux asseoir contre les privilèges des parlements, l'autorité du roi.

Les meilleurs textes de Mirabeau sont cités. Critique de la ***division départementale***, plus encore critique de la *Déclaration des droits de l'Homme* : « Nous ne sommes point des sauvages arrivant des bords de l'Orénoque pour former une société ; nous avons un gouvernement préexistant, un roi préexistant, des préjugés préexistants. Il faut, autant qu'il est possible, assortir toutes ces choses à la révolution, et sauver la soudaineté du passage. » Critique de l'abandon à la délibération de la nation, du ***droit de guerre et de paix*** : « Serait-on mieux assuré de n'avoir que des guerres justes, équitables, si on délègue à une assemblée de sept cents personnes l'exercice du droit de faire la guerre ? Avez-vous prévu jusqu'où les mouvements passionnés, jusqu'où l'exaltation du courage et d'une fausse dignité pourraient porter et justifier l'imprudence ? » Il faut lire tout ce passage. Critique du ***régime représentatif*** : « Comme le despotisme est la mort du gouvernement purement monarchique, les factions, les brigues, les cabales sont le poison du gouvernement représentatif. On intrigue d'abord, parce que l'on croit servir la chose publique, on finit par intriguer par corruption. Tel qui ne recueille des suffrages que pour son ami, les donnerait bientôt à l'homme puissant qui les échangerait pour des services, au despote qui les achèterait avec de l'or. Lorsqu'une influence quelconque s'exerce sur des suffrages, les choix populaires paraissent être libres ; mais ils ne sont ni purs, ni libres ; ils ne sont plus le fruit de ce premier mouvement de l'âme, qui ne se porte que sur le mérite et la vertu. »

Une préface substantielle de Jacques Bainville présente ce captivant petit livre. C. J.

IMPRIMATUR

Friburgi Helv. 28 Jun. 1927

L. EMS, V. G.

NOVA ET VETERA

Revue catholique pour la Suisse romande, paraît tous les trois mois, en fascicules d'au moins 80 pages, agrémentés de reproductions artistiques. Elle s'adresse au public cultivé, et se propose d'étudier à la lumière de l'enseignement catholique, les doctrines et les œuvres de notre pays.

DIRECTION :

MM. FRANÇOIS CHARRIÈRE et CHARLES JOURNET.

ADRESSE DE LA RÉDACTION :
« NOVA ET VETERA » Fribourg.

ADMINISTRATION ET EXPÉDITION :
MM. Fragnière Frères, éditeurs, Fribourg.
Compte de chèques IIa 20.

Représentant pour la Suisse allemande :
Librairie J. et F. HESS, Schifflände 2, Bâle.

ABONNEMENTS (Suisse et Etranger)
9.— fr. par an. Prix du numéro : 3.— fr.

NOVA ET VETERA signalera ou analysera les ouvrages qui lui seront adressés.

HENRI NAEF
DOCTEUR ÈS LETTRES

FRIBOURG AU SECOURS DE GENÈVE

1525-1526

PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

PRÉFACE DE M. GASTON CASTELLA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Edition ordinaire :

Un volume in 8o de 320 pages et 16 planches hors texte en héliogravure. **Prix fr. 6.—**

Edition de luxe numérotée :

Format grand in 8o. Papier anglais. Couverture originale dessinée d'après des documents de l'époque.
Prix fr. 20.—

Dix exemplaires sur Japon :

numérotés de 1-10. Edition de grand luxe.
Prix fr. 60.—

FRIBOURG
FRAGNIÈRE FRÈRES, ÉDITEURS
—
1927

Une des particularités de l'histoire suisse au moyen âge est le développement des combourgeoisies, c'est-à-dire des alliances entre villes promettant de se soutenir mutuellement pour la défense soit des intérêts communs, soit des intérêts particuliers de leurs ressortissants...

Le traité de combourgeoisie de Genève avec Fribourg et Berne a été signé le 8 février 1526. Il suit donc de deux mois le traité conclu par les mêmes villes avec Lausanne, le 7 décembre 1525. Il a été négocié en même temps, et il s'inspire des mêmes motifs. Dans une étude publiée en 1925, M. Favre de Genève, avait exposé d'une manière générale les négociations. M. Naef revient sur ce sujet, en insistant sur la part déterminante de Fribourg dans ces tractations, et en apportant des documents et des aperçus nouveaux. C'est un travail très fouillé, neuf, bien ordonné et conduit et d'une lecture agréable. Il place M. Naef au rang de nos meilleurs historiens romands.

Maxime REYMOND.
(« Feuille d'Avis de Laus. ».)

LIBRAIRIE ST-PAUL, FRIBOURG

130 Place St-Nicolas — — 38 Avenue de Pérolles

*

Nous fournissons **aux meilleures conditions** *tous les ouvrages de n'importe quel genre et de toute provenance,* **approuvés ou recommandés par le Clergé**

*

PAPETERIE - IMAGERIE

Les plus belles fourrures
les plus beaux manteaux

sont toujours signés

ONEYSER

A l'OURS NOIR
4, PLACE LONGEMALLE,
GENÈVE

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE DE 96 A 144 PAGES

dirigée par

le P. M. V. BERNADOT, Dominicain

vous apporte chaque mois des articles sur

les fondements et la **pratique de la vie intérieure;**

une vertu qu'elle expose d'après la doctrine et les exemples des saints;

les fêtes liturgiques du mois dont le symbolisme est expliqué à fond;

un saint dont elle raconte la vie, expose la doctrine, analyse les écrits, cite les meilleurs extraits;

les règles de la direction spirituelle pour vous-même et pour les œuvres dont vous vous occupez;

les lectures spirituelles que vous pourriez faire (ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles pour acquérir et entretenir une piété éclairée et profonde);

le mouvement de la vie spirituelle (principaux articles des revues qui intéressent la vie spirituelle, chroniques de liturgie, de pédagogie, des œuvres paroissiales, etc).

DEUX ÉDITIONS

Edition simple: 6 francs suisses. **Edition avec supplément: 8 francs suisses.**

L'édition avec supplément ajoute, au programme ci-dessus, un cahier consacré aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les mystiques, les sources de la mystique, etc.).

ECOLE THÉOLOGIQUE DE SAINT-MAXIMIN (Var)

Compte postal: LA VIE SPIRITUELLE, Marseille 92.42

CRÉDIT SUISSE

CAPITAL ET RÉSERVES FR. 169,000,000.—

SIÈGE DE LAUSANNE

ANGLE DE L'AVENUE BENJAMIN CONSTANT

:—: ET RUE DU LION D'OR :—:

*

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Garde de titres. — Gérance de fortunes. — Ordres de Bourse. — Escompte. — Dépôt de fonds. — Location de compartiments de coffres-forts. — Opérations de change. — Délivrance de chèques sur tout pays. — Lettres de Crédit.

TARIF DES ANNONCES

DE « NOVA ET VETERA »

Une page :	4 numéros	Fr.	70.—
	2 numéros	»	40.—
	1 numéro	»	20.—
Une demi-page :	4 numéros	Fr.	40.—
	2 numéros	»	20.—
	1 numéro	»	12.—

S'adresser à l'administration de NOVA ET VETERA
Grand'rue 6, Fribourg.

Le second « Cahier » de

NOVA ET VETERA

présentera prochainement,

avec une introduction et des notes,

une pure merveille :

l'écrit de Bossuet sur

LA VIE CACHÉE EN DIEU

Monastère
Notre-Dame
de la
Ste-espérance